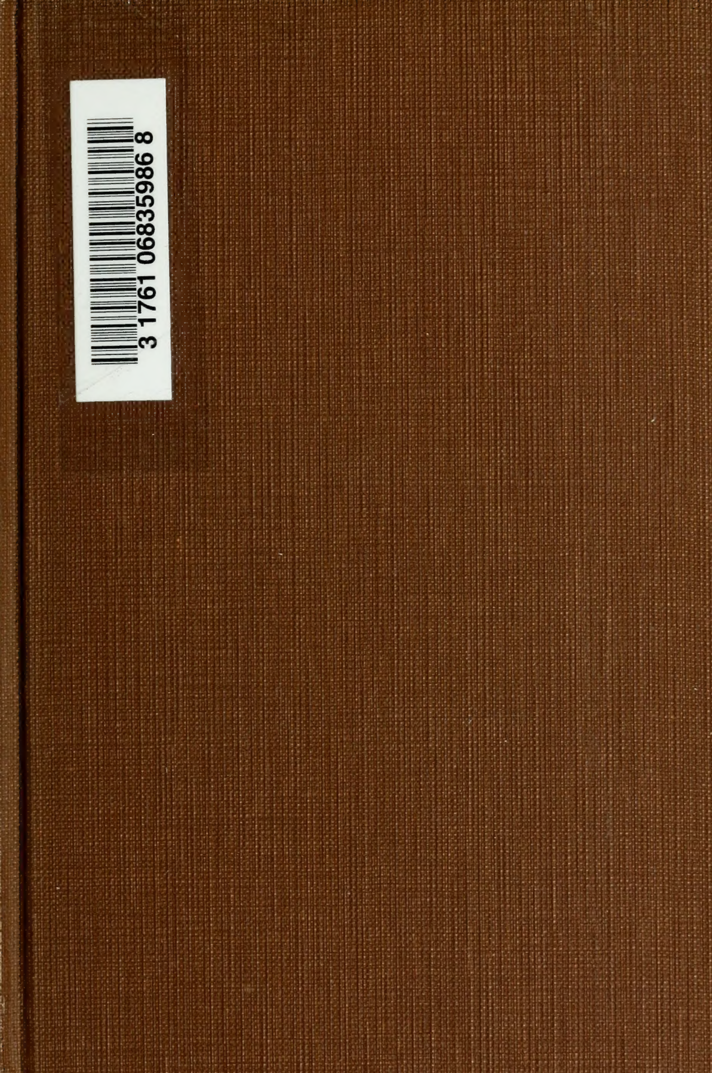
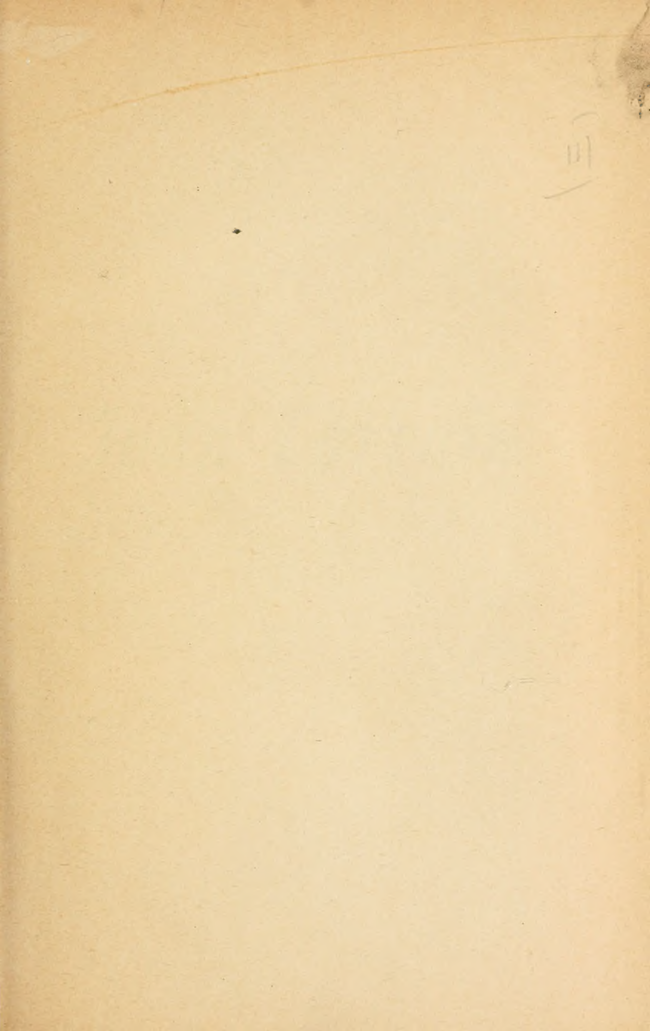

3 1761 06835986 8


Collection Tournier
Georges NORMANDY
Jean Lorrain
1855-1906
son Enfance, sa Vie, son Œuvre
Lettres, dessins et autographes inédits
DE JEAN LORRAIN
Ouvrage illustré de douze hors-texte
ean LORRAIN
sur la Riviera
PAR
Madame AUREL
G. de Ribaucourt
Bibliothèque Générale d'Edition, 78, rue Taitbout, Paris







Jean Lorrain

DU MÊME AUTEUR

La poésie sociale Contemporaine. (Bibliothèque provinciale) (*Epuisé*)
L'Heure qui passe, *Masques de Paris; Visages de Partout* (1905-1906). Préface de Clovis Hugues. (Bibliothèque Générale d'édition). 1 vol. . . . . . 3 fr. 50
Couverture illustrée par Georges de Ribaucourt
La Question Catalane. (Bloud et Cie). 1 vol. Illustr. photog. (*Sous presse*). . . . . 1 fr. »
Articles de Paris. 1 vol. (*Sous presse*). . . . . 3 fr. 50
L'Honnête Homme, un acte.
Les Bornes d'or, (poésies). 1 vol. . . . . . (en préparation)
Le Poison de la Riviera. 1 vol. . . . . . (en préparation)

ŒUVRES DE POINSOT ET NORMANDY

Trois romans sur la cruauté humaine

L'Echelle, roman contemporain. (Fasquelle). 1 vol. 3 fr. 50
Traduit en anglais, sous le titre *Like Nero*. Society of British Bibliophiles (Illustrations de *Mas*). . . 1 guinée
Tchérikof, roman historique (Carrington). 1 vol. . 40 fr. »
Illustré de 12 eaux-fortes par Martin Van Maële
Les Vautours, roman historique (Carrington). 1 vol. (*Sous presse*)

Trois romans sur la beauté de vivre

La Mortelle Impuissance, roman du dilettantisme. (Fasquelle), 1 vol. . . . . 3 fr. 50
La Faillite du Rêve, roman du relativisme (Fasquelle), 1 vol. . . . . 3 fr. 50
Les Titans vaincus, 1 vol. . . . . . . (en préparation)

Trois romans sur le peuple

Germaine, roman populaire. . . . . . . (à paraître)
Etienne. . . . . (en préparation)
Le Quatrième Evangile. . . . . . . (en préparation)

Mâles (Librairie Universelle), 1 vol . . . . 3 fr. 50
Couverture illustrée par Raymond Renefer
Amours (Bibliothèque Générale d'Edition), 1 vol. . 3 fr. 50
Couverture illustrée par Georges de Ribaucourt
Types. . . . . (en préparation)

Anarchistes, drame social, Lille, 1905 (Ed. de *Vox*).

Sur les tendances de la poésie nouvelle (Théolier).
Antide Boyer, *essai de biographie sociale* (Edit. de *Vox*).
Le Roman et la Vie. (*Epuisé*).
Le Congrès des Poètes de 1901 (Maréchal).

GEORGES NORMANDY

Jean LORRAIN

(1855-1906)

Son Enfance, Sa Vie, Son Œuvre

(Nombreux documents littéraires, graphiques et iconographiques inédits)

Ouvrage illustré de 12 Hors-Texte

Couverture de GEORGES DE RIBAUCOURT

JEAN LORRAIN SUR LA RIVIERA par Mme Aurel

« ... *La foule tient pour vrai ce qu'invente la haine.* »

VICTOR HUGO.

1907

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE D'ÉDITION

78, Rue Taitbout, 78

PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
quatre exemplaires de luxe hors commerce
sur papier du Japon
des Manufactures Impériales de Tokio
NUMÉROTÉS ET PARAPHÉS PAR L'ÉDITEUR
ET SIGNÉS PAR L'AUTEUR



(Photogr. Boissonnas et Taponier.)

JEAN LORRAIN

JEAN LORRAIN

CHAPITRE PREMIER

Ultima

J'ai quitté Jean Lorrain pour ne plus le revoir quelques mois avant sa fin.

Je revenais de Gènes, fabuleuse ville de marbre et de fange, d'or et de vermine, qui semble vouloir égarer le voyageur dans le dédale blanc de son Campo-Santo et le garder parmi l'étendue sans pareille de sa banlieue projetée, sur la rive du golfe, à travers torrents et ravins, au-dessus des rocheux promontoires. Après cette succession de bourgs réunis, San-Pier d'Arena, Sestri, Pegli, Voltri, l'enchantement de la Corniche m'avait ébloui entre les flots jaseurs et les

collines bleues : Oneglia et Porto-Maurizio, roses villes jumelles ; San-Remo, ses trois clochers, ses villas blanches, ses palais géants perdus dans une houle de palmes ; Bordighera, futaie brésilienne digne des rives du Maranon ; Vintimiglia dédoublée tout entière dans les eaux planes de la Roja ; Menton, ses citronniers mêlés à des végétaux africains aux cimes flabellées ; puis toute la splendeur connue de la Côte française !... Comment dans ce décor de rêve, ne pas songer à l'œuvre de Lorrain ? Comment ne point se remémorer, en Riviera, quelqu'une des mille pages violentes dans lesquelles *ce coloriste* inoubliable affirma son admiration des choses et sa haine des gens que ce pays attire ? A cause de l'intensité de ses descriptions, au cours desquelles il mêle toujours la beauté des éléments et des végétaux à la hideur hallucinante des humanités, il est impossible, désormais, au lettré, de retrouver, sur ces grèves latines, les visions d'une antiquité voluptueuse et douce que troublaient à peine, à l'aube, la chanson des joueuses de flûte, ou, au crépuscule, les sonorités des grands salpinx d'argent.... Cauchois digne de ses ancêtres descendus de l'Oresund pour hâler leurs drakkars sur les grèves de la Neustrie conquise, Jean Lorrain a répété avec sa plume, sur la région méditerranéenne,

les gestes définitifs que les rois de la Mer firent jadis avec leurs glaives !

Après Nice, le rapide s'élança. Les agaves bleus et les cactus d'Agay, les villas littéraires d'Anthéore, les rochers sanglants du Trayas, Saint-Raphaël, cité de pourpre, apparaissaient et fuyaient sur notre passage. Vêtu de blanc, chaussé de blanc, coiffé de son feutre gigantesque aux ailes souples, Lorrain, accoudé à la barre de cuivre du couloir, contemplait le paysage. Il le faisait avec une fixité de regard prise, par quelques-uns, pour de l'égarement alors qu'elle était la manifestation de l'attention minutieuse dont ses livres font la preuve. Il parla peu d'abord. Puis, s'étant assis, sa conversation prodigue de remarques vives et de traits charmants ou corrosifs, d'effroyables détails et d'observations désopilantes, marqua une fois de plus sa volonté de plaire ou d'indigner, — en somme *d'obliger au souvenir*. Son esprit n'avait pas vieilli. Il se complaisait toujours en débauches d'imagination, en bouffonneries inénarrables soutenues par une verve étincelante, frénétique, surnaturelle. Mais son attitude effondrée sur les coussins ne pouvait plus passer pour une nonchalance affectée. Son masque surtout, son masque orageux de « chez nous », sous les cheveux teints et malgré la moustache trop rousse,

inquiétait. L'épiderme, un peu bronzé, ressemblait à une étoffe ancienne fripée. Ses yeux clairs perdaient par intervalles leur assurance barbare et leur fixité de prunelles d'oiseau de mer. L'expression qu'ils revêtaient alors se différenciait aussi de la langueur rêveuse qu'ils eurent souvent. Une angoisse ne désertait pas leurs pupilles ternies sous les paupières pesantes. Malgré les « maxillaires assassins » chers à Henry Bataille, les traits manifestaient plus d'agitation que de coutume et moins de sûreté dans leurs expressions espiègles ou tragiques, selon que le causeur se grisait d'ironies ou s'hypnotisait sur d'invraisemblables tares. A la courte station des Arcs, il demanda du raisin. Il mangeotta la grappe, grain à grain, en écrasant chaque grume sur ses incisives, lentement, avec effort :

— Je fais tout ce que je puis pour déjeuner ! sourit-il. Je ne veux pas que l'on me sache malade.

Un vaste accablement pesait sur ses larges épaules. J'eus l'impression précise que l'auteur d'*Ellen*, victime de la *façade* qu'il s'était composée depuis sa première arrivée à Paris, soutenait héroïquement le *rôle* qu'il ne cessa jamais de jouer avec personne, sauf avec sa vénérable « maman ».

Il descendit à Toulon. Je le vis s'éloigner, après un dernier signe de la main, raidi dans son attitude indifférente ou narquoise suivant les heures, sous les regards stupéfaits de la foule. C'est ce qu'il appelait « ameuter la basse rue ». Et pendant que la « coupe-vent », luisante et noire, se ruait, à travers les vignes, vers Marseille, vers Paris, « la ville empoisonnée », je craignis ce qui est advenu. Bien qu'il eût tracé, de son écriture d'enfant nerveux, cette ligne harmonieuse : « Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve », je ne devais plus le revoir jamais...

CHAPITRE II

La Race

Panégyristes et détracteurs furent également injustes à l'égard de Lorrain, puisqu'ils ne surent voir en lui, presque tous, que ce qu'il voulait que l'on vît. C'est une des caractéristiques du poète de l'*Ombre Ardente* d'avoir conduit à son gré l'opinion publique de son temps en la contredisant avec obstination. La rouerie de la foule est une des formes les plus parfaites de la naïveté. L'avis de la masse est un des résultats les plus précis de l'irréflexion, de la frivolité et de la superficialité contemporaines. La majorité des lettrés n'a vu que la façade de Paul Duval. Il nous incombe, à présent que la mort imbécile la rend inutile, de démoiir cette apparence que M. Henry Bataille a décrite dans un des meilleurs portraits littéraires de notre temps. Ecoutez :

« C'est une sorte de grand barbare, un bar-

« bare authentique, installé dans l'Urbs boule-
« vardière où il apporte et prodigue depuis vingt
« ans ses instincts de sang et de volupté, sa
« compréhension raffinée de la ville, son sens
« des ironies locales, sa politique madrée d'O-
« riental ou de Celte, et mêlant à cela, au goût
« des arts et de la culture, les brutalités les plus
« solitaires ou les plus criminelles. Du barbare
« il a, en effet, le goût des bijoux et des gemmes,
« des parfums forts, des teintures, des matières
« adornées, des poisons, des éthers, l'irrésistible
« attraction vers les chatoiements de turquerie,
« l'amour du bazar et le fétichisme superstitieux
« des choses. Du barbare, il a la convoitise gour-
« mande et l'amusement artiste. On a la sensa-
« tion, n'est-ce pas, qu'il n'est point d'ici ? Pour-
« quoi ? Des rêves authentiquement héréditaires
« on dirait qu'il les porte encore dans ses gros
« yeux aux lourdes paupières tombantes de mys-
« tique ; des images de mer et de fées s'entre-
« croisent réellement en eux. Ce n'est pas acquis,
« cet amour du passé : ce n'est point de la pose
« ni de la littérature cette antiquaillerie de con-
« tes et de ballades. Il aime çà. Il y a vraiment
« en lui comme des ancêtres qui pleurent, toute
« une race de normands qui lui vantent à son
« insu les vieilles aventures de leur horde libre,
« — les pieds nus dans les boues et les coussins

« impériaux. Sa face claire aux maxillaires assas-
« sins, prête pour le casque et le turban, dit
« nettement les alternatives qu'il y a en son âme
« de raffinement et de bestialité. On y sent
« renaître par instant et par bordées, la brute
« torrentueuse en proie aux poussées de l'ins-
« tinct, et, d'ailleurs, d'un instinct mal défini où
« se heurtent, comme chez tous les êtres primi-
« tifs les atômes mâles et femelles de l'obscure
« origine. »

Voilà, coulée dans un métal harmonieux et sonore, l'idée de la majorité des lecteurs de Jean Lorrain. Il me paraîtrait puéril de m'arrêter à celle du « gros public » qui s'attache à réciter des fables apprises sur les célébrités — dont elle ne connaît que le visage et l'attitude par les illustrés et les photographies. Le portrait exécuté par M. Henry Bataille est d'une grande exactitude. Néanmoins il est incomplet. Son auteur, en effet, a voulu faire une synthèse. Un tempérament comme celui de Jean Lorrain ne peut être intégralement compris que s'il est analysé avec méthode. A l'apparence il est fort complexe, décevant, inconcevable, — faute de point d'appui, faute d'un type racique auquel on puisse complètement le rattacher. Du moins on ne l'a pas encore fait, parce qu'on n'a pas osé remonter aux sources.

Lorrain se retrouvait dans tous les peuples qu'il visitait ; il saluait toutes les rives nouvelles d'un geste filial ! Soit. C'est que, précisément, il incarnait l'un des types les plus parfaits de notre vraie race normande, la grande, celle qui est haute comme nos armoires familiales !... Nous venons du Nord, nous autres Cauchois. Nous sommes fils de ces rudes peuples septentrionaux qui bondissaient, sur leurs barques rouges, dans l'espace glauque, en dédaignant la fureur des flots baveux, hérissés devant les étraves ! — Il est incontestable que les ancêtres d'outre-tombe dirigent éternellement la vie de ceux qu'ils enfantèrent. Ils sont toujours le gouvernail, et, selon la parole d'un grand vivant de chez nous, Jean Revel (1), ils constituent « la poupe inerte mais puissante par quoi se maintient, en proue, la direction de la race, esquif lancé à travers le monde ». La partie agissante des nations suit la route que les défunts ouvrirent. Jean Lorrain a suivi, toute sa vie, la direction de sa race, — celle des glorieux dompteurs de la mer qui firent pleurer Charlemagne et qui obligèrent les moines d'antan à ajouter aux litanies le fameux : « *Domine libera nos a furore Normannorum !* » Ils allaient, ces géants naïfs et magni

(1) *Multiple Vie.*

fiques, droit devant eux, à la conquête des terres alors légendaires. Ils chantaient à l'unisson avec la tempête, leur alliée, — la tempête qui les menait en trois jours, des brumes du fjord aux grèves armoricaines, d'où, selon le caprice aveugle de l'ouragan rué du Pôle ou du Sud ou de l'Ouest, ils partaient ravager l'Espagne sarrazine ou les Iles anglaises ou la France. La bourrasque giclait-elle du Sud-Est ? Ils se perdaient, hurlants, fous, terribles, dans l'immensité de l'Océan et retrouvaient, en Amérique, leurs aînés, qui en l'an 1000, au milieu de l'empire aztèque, avaient su fonder une colonie scandinave, et Leifsbudir, une ville !... Nos aïeux ! on les vit apparaître aux deux extrémités de l'Europe, dans la Mer Noire, dans la Caspienne, en Méditerranée, en Orient et en Afrique. L'Angleterre se soumit à leur domination. Constantinople trembla sous leurs clameurs, ils enlevèrent aux rois Lombards et aux monarques Grecs l'Italie Méridionale et ils prirent à la France la plus riche de ses provinces !... Lorrain devait montrer une fougue digne d'eux et, par la plus prodigieuse des destinées, errant comme eux, recommencer leurs fantastiques randonnées.

Les Vikings étaient des pirates redoutables. Leur nom seul épouvantait le Vieux-Monde. Certes. Ils pratiquèrent, pourtant, des vertus

d'autant plus remarquables qu'elles s'effacent chez les latins surtout, il est vrai, dans les raffinements de la civilisation, après la conquête. Entière bonne foi dans les promesses, fidélité dans l'amitié, hospitalité chevaleresque, sentiment artistique très développé — qui s'est transmis jusqu'à nous par d'impérissables constructions populaires, telle l'église de Borgund ! Individualistes formidables, puissantes entités secondées par un grand pouvoir d'organisation, ils conglomérèrent autour d'eux les éléments inertes et désagrégés des sociétés composites du Millénaire Premier : ils peuplèrent la Neustrie, ils asservirent les Deux-Siciles, l'Ecosse, l'Irlande et la Russie qu'ils appelaient : *Svithiod hit Mikla* (1) et qui, aujourd'hui encore, est gouvernée par les Romanov, successeurs et alliés des conquérants suédois de la dynastie des Rourik. — Qu'on n'oublie pas leur stupéfiante faculté d'assimilation : ce sont les Normands, qui rédigèrent et firent connaître à l'Univers les légendes celtiques et les gestes des héros franks. C'est aux copistes de Fécamp que nous devons la connaissance des principaux textes latins antiques. Ce sont nos pères qui créèrent et propagèrent l'art gothique dont on retrouve deux spécimens admi-

(1) La grande Suède.

rables en Suède : les voûtes de la cathédrale de Trondhjem, capitale où le roi évangélisateur Saint Olaaf naquit et repose, et la cathédrale d'Uppsalla, construite par un Cauchois venu en Suède, vers 1290, avec dix de ses aides, — la cathédrale d'Uppsalla érigée en face des tumuli où brûlèrent les holocaustes offerts aux vieux dieux du Valhalla !... — Si l'on compare cette épopée d'un peuple ancien à l'évolution de toute une âme moderne, celle de Lorrain, la similitude se manifeste, stupéfiante. Bonne foi dans toutes les promesses : jamais Lorrain, homme bien élevé, n'a failli à sa parole. Fidélité dans l'amitié : Lorrain se refusait ou se donnait ; il ne se reprenait plus. Hospitalité chevaleresque : qui reçut plus et mieux que lui, à Paris et ailleurs, ses confrères illustres ou ignorés (1), lui qui fut, comme il l'écrivait, le *Valet de Gloire ?* ce dont peu lui furent reconnaissants, — ce qui est humain. D'autre part, qui fut plus individualiste que lui, « assez orgueilleux pour être solitaire », et pourra-t-on citer un écrivain plus foncièrement artiste, d'âme et d'instinct, depuis toujours ?

Qui plus que lui posséda le don d'assimilation en toutes choses, lui qui demeure, par excel-

(1) V. Emanuel. Art. *Petit Niçois,* etc. Chap. XV, p. 296.

lence, l'Autodidacte ; lui qui apprit à épeler, si j'ose dire, dans les Goncourt et qui, m'a déclaré un de ses collaborateurs (1), trouvait le mot rare avant le mot juste ? Le goût de nos ancêtres pour les contes et les légendes fut-il assez prononcé chez l'auteur des *Princesses d'Ivoire et d'Ivresse*, des *Trains de luxe* et des *Histoires de Masques ?* Et sa fringale de modernisme n'est-elle pas contrebalancée par son goût pour l'époque médiévale et les coruscations byzantines ? Voilà les traces *profondes* de l'hérédité de Lorrain. Voilà à quel passé il a obéi — peut-être sans le bien savoir.

... Et voici les influences les plus directes auxquelles il fut soumis. Voici par quelles circonstances il fut d'abord guidé.

... Mais qui donc guérira jamais de son enfance ? a dit notre Poétesse Lucie Delarue-Mardrus, digne Fille des conquérants de la Mer. Le poète de *la Forêt Bleue* ne guérit jamais de la sienne. Nous devons en être heureux. Son enfance !... Elle fut la nôtre ; elle s'écoula dans notre petite ville de l'ouest, « parmi la vie assoupie et presque éteinte » des rues silencieuses bordées « d'anciennes demeures comme à jamais défuntes et murées de silence avec leurs volets clos » ;

(1) M. Ferdinand-Hérold.

elle connut, comme il le dit dans *Sonyeuse,* « la tristesse des dimanches de province, les outils au repos, le passant rare dans l'isolement léthargique des rues et tant de cloches dans l'air ! » et, sur le quai où se dresse sa maison natale, « la promenade solitaire de douaniers de garde devant la mer remueuse et l'éternel recul de l'horizon... » Il grandit ainsi, ce fils d'armateur, arrière petit-fils d'un capitaine au long-cours, descendant, lui-même, d'un hardi corsaire qui donna la chasse aux bâtiments anglais durant le blocus continental. Et c'est, en quelques lignes, toute l'explication de son tempérament et de sa vie. Nous pourrions retrouver heure par heure, jour par jour, la trace de l'atavisme et de l'enfance de Lorrain dans toute son œuvre et dans toute son existence. Il sera toujours attiré par la mer, par les ports, et en général par tout ce qui sera vivant, mystique, brutal, sincère. Il aura l'audace de ses aïeux pour fouailler les artifices des littérateurs de salons, des petites bourgeoises de province et d'ailleurs qui cachent leurs vices sous des toilettes de béguines. Aux bords de l'Amstel, dans l'Amsterdam unique où les mouettes lancent leur vol comme des guirlandes blanches, dans le ciel aussi bas qu'un plafond et qui crée une atmosphère unique d'intimité; à Amsterdam, qu'il soit vers Weesperpoort,

dans la joie calme de Kalverstraat ou parmi la bonhomie infernale de l'accueillante rue de Ness, sa pensée revient à tire-d'ailes vers son pays, le pays, dit-il, « de cette race de géants blonds et forts, hardis à la conquête et hardis à l'amour, impérissables aventuriers dont le sang fleurit encore dans les pairies de Londres, » race immortelle dont l'irréfrénable esprit d'aventure a conquis à l'Angleterre les Indes et toutes ses colonies. En Riviera, devant les huit minarets verts de la Tripoli de Barbarie, « Tripoli des vagues, Tripoli des palmes » et même parmi les *Poussières de Paris*, en pleine soirée, en plein salon, en plein théâtre, il rappelle tout à coup en paroles et en écrits son origine, son atavisme. Il retourne sans cesse à sa race.

CHAPITRE III

L'Enfant. Le Collégien. Le Poète

On n'a pas su comprendre Lorrain. On n'a pas su voir que ce malade cachait son mal par tous les moyens ; on n'a pas voulu, peut-être, discerner que son ironie féroce, d'apparence, n'était qu'une amusette de grand enfant esclave des mots, — et pour n'avoir pas distingué tout cela, on a nié son talent, on l'a satisfait en refusant de reconnaître les qualités si rares dont il fut orgueilleux à juste titre, on a eu la criminelle injustice de lui faire dire dans ce rire spécial où se montrait toute la souffrance qu'il voulait dissimuler : « Ce qui m'aide à vivre c'est de savoir que je suis odieux à tant de gens ! » Ah ! Jean Lorrain était bien trop fier pour avouer ses détresses, ses souffrances et ses regrets. Comme le normand Flaubert il était exaspéré par la bêtise — et il avait la cruauté de la faire grandir à

son sujet par tous les artifices possibles. Son enfance intervient encore à ce sujet. Artiste né, cœur généreux, tempérament impétueux, enthousiaste et spontané — et, de plus, malade hypesthésié comme la plupart des prédestinés, — il souffrit de tout, dans sa ville natale d'abord. On l'a vu, gamin de huit ou neuf ans, s'élancer sur la piste du bon vieux cirque Bazola (ô souvenirs !) qui venait sur la place de l'Abbaye chaque année et y demeurait jusqu'à l'Epiphanie, où les enfants promènent dans les rues d'étranges lanternes de papier, on l'a vu s'élancer sur la piste du cirque, dis-je, montrer le poing au brave Bazola et lui crier : « Mauvais père ! » parce qu'un des enfants de ce dernier avait failli se blesser pendant un exercice exécuté aux girandoles (1).

Il serait aisé de citer vingt traits de ce genre. Lorrain n'a jamais donné de gages à la goujaterie contemporaine. Il a su conserver le privilège de vivre toujours en enfant soumis seulement à ses impulsions premières. Il ne subit les influences extérieures que pour se révolter contre elles. Les grimaces du monde, les hypocrisies de bon ton le blessèrent dans sa sincérité farouche. Il se défendit à coups de plume, aussi

(1) Voir au chap. XIV, p. 273, la lettre de M. Carolus d'Harrans.

vaillamment que ses ascendants combattaient à coups de sabres et de haches d'abordage. Il demeura toujours indépendant des circonstances, des hommes et de lui-même, parfois, lorsqu'il s'agissait d'art pur. Il est une des figures les plus caractéristiques, les plus originales et les plus attachantes de notre temps. Plus on l'étudie, plus on le découvre différent de sa légende. Il paraîtra prodigieux, sans doute, de constater que, dès sa plus lointaine adolescence, le tempérament de Paul Duval s'affirmait, hésitant encore certes mais déjà absolument complet malgré sa complexité.

Né le 9 août 1855, jour de Saint-Amour, il vécut dans une famille et dans un décor dont on ne peut le séparer lorsqu'on veut le comprendre et l'expliquer. Ses premières années s'écoulèrent dans la jolie maison paternelle, rue Sous-le-Bois, à côté du port. Il a décrit le décor familier de cette époque heureuse dans les lignes charmantes que voici :

« Nous habitions alors en province un grand pavillon Louis XIII, situé un peu à l'écart de la ville. Flanqué d'un avant-corps, il dressait son haut toit d'ardoises au fond d'un grand jardin aux cîmes bruissantes, le vent de la mer ne les laissait jamais immobiles, et sous ce perpétuel

assaut, sapins, marronniers et bouleaux avaient fini par s'incliner dans la direction de la vallée, *un paysage charmant qui portait un nom plus charmant encore : Fécamp.*

« Au-delà d'un pont que venaient baigner, deux fois par jour, les eaux de la mer, c'étaient le clocher de Saint-Etienne et les toits de la ville ; une grande route longeait la propriété, et nous avions beau être clos de grands murs, ce pavillon aux frondaisons éternellement frémissantes, n'en est pas moins resté une des terreurs de mon enfance, je m'y sentais trop seul, trop loin du mouvement pourtant bien accalmi de cette ville de la côte, petit port de pêche qui ne s'éveillait que trois mois d'hiver, à la rentrée des bateaux de Terre-Neuve, pour retomber dans sa torpeur, les terre-neuviers une fois partis ; et si je promène de par le monde une nervosité inquiète un peu maladive, *si ma vie depuis trente ans et plus, n'est qu'une sorte de convalescence,* c'est, je crois, pour avoir trop écouté le vent gémir dans les grands arbres de ce jardin isolé et profond.

« *Vois-tu, ce qui me manque ici, ce qui fait la détresse et le désespoir de mes horizons, ce sont ces vergues et ces mâts, que mes yeux ne retrouvent plus, et qui m'étaient là-bas choses familières. Oh ! ce petit port de pêche de mon enfance,*

où je me suis tant ennuyé cependant, les yeux toujours tournés vers Paris ou ailleurs, comme il emplissait mes prunelles ET MON CŒUR ! COMME J'AIMAIS ses quais empuantés et grouillants avec ses barils de saumure, ses harengs en tonne et ses bateaux de pèche, perpétuellement en partance ! Des marins engoncés de jaunes toiles luisantes, bottés de grands bas de laine montant jusqu'à mi-cuisse, se dandinaient lourdement dans le port, des mousses se hélaient d'une chaloupe à l'autre, des calfats suspendus à mi-flanc des navires en radoubaient la coque et, par les hublots ouverts, des têtes brunes et frisées se penchaient vers des femmes cramponnées dans le vide aux barreaux de fer des échelles de quai.

« Ça sentait le départ, le rève et l'éternelle aventure ; le soir, une gaîté formidable de marins en bordée roulait par les rues, une odeur d'alcool et de sel vous prenait à la gorge, et, derrière de lourdes portières entrebaillées sur des seuils glissants, du fond de tous les couloirs humides des bas quartiers, montait un bruit de grosses voix, de gros baisers et de grosses bottes *qui me versait la joie et la santé au cœur.*

« Que de fois, assis au fond d'un cabaret aux vitres épaisses et jaunes comme de la corne, au milieu des cartes et des jurons de matelots

saoûls, je me suis épanoui dans cette lourde atmosphère de brutes primitives, heureux de leurs propos d'enfants orduriers et naïfs, ravi de leurs chansons gaillardes et légendaires, où le vaisseau-fantôme cotoyait le rouge cotillon de Loïse et le manteau palmé de Notre-Dame. Et les belles plaques d'or que la lampe allumait aux ventres des poissons, turbots et harengs saurs suspendus au plafond, la même lampe fumeuse qui faisait pétiller, sous le bonnet de laine, les cheveux blonds des jeunes et miroiter le crâne chauve des vieux.

« Parfois des criailleries éclataient dehors, dans la boue grasse de novembre : un gabelou entrait tout ruisselant de pluie et annonçait qu'un tel venait de *saler* un tel, et toute l'assemblée de hocher la tête avec de gros rires, sur cette déclaration : qui n'faut point s'mêler d's'affaires d'autrui, et je riais, moi aussi dans mon coin, reconnaissant bien là la prudence normande. ·

« Mais les meilleurs soirs étaient ceux de tempête, quand la mer démontée courait le long des jetées et que la grêle et la pluie, par rafales, balayaient les vieux quais déserts. Les cabarets alors regorgeaient de figures longues, toutes d'hommes du métier attristés par cette idée de la mer mauvaise et entrés là pour s'étourdir ;

mais ces soirs-là, on avait beau vider les pichets et les cruches, les conversations demeuraient graves et je me sentais défaillir de joie en entendant ces simples et ces braves parler tourmentes en mer et navires en détresse, abordages et naufrages, tandis que la pluie redoublait sur les vitres et que là-bas, sous la falaise, les hou, hou, hou! de la bourrasque faisaient dire aux plus vieux de la bande qu'il ventait, ce soir-là, *la poupée à Robillard*.

« *La poupée à Robillard*, une locution, sans aucun sens, sans origine même, et toute locale, comme en a le bas peuple dans tous les pays ; mais dans mon imagination inquiète, les nuits de grand vent, je me figurais, flottant à la dérive, la tête sous la pluie, et les pieds hors des vagues, une informe poupée fantômale et géante, un immense mannequin hideusement livide et bourré de chiffons, spectre démantibulé aux longues mains inertes ; elle courait, cette poupée, sur la crête des vagues, à l'entrée des jetées, tourbillonnait dans la bourrasque et sa tête inanimée de morte, toute ruisselante d'écume, brillait étrangement dans l'échancrure des nuées, bien au-dessus des falaises. Sa silhouette éperdue tournoyait sur les lames et, du revers de ses mains lourdes, souffletait les navires en péril, qui sombraient sur le coup ou allaient s'émietter au loin sur les récifs.

« Oh ! cette *poupée à Robillard !* quelle vision délicieuse et terrible et, comme elle me faisait battre et sauteler le cœur ! Et puis c'étaient d'autres légendes et d'autres cauchemars non moins doucement effroyables et horribles, ma mémoire en était pleine, et, le calme revenu, une fois rentré dans ma chambre, je n'avais, derrière ma fenêtre, qu'à regarder les vergues et les mâts dans le port pour revoir mes fantômes me sourire et me héler de loin dans les voilures, là-bas, là-bas ! »

Oh ! le charme de notre océan vert et nacré et, du quai Guy-de-Maupassant, le panorama radieux et charmant qui a pour premier plan les deux avant-ports et pour limite, derrière les jetées qui semblent fuir devant les menaces du mât de signaux, la ligne incertaine qui limite le ciel et les vagues !... L'enfant, jusqu'à l'adolescence, vit indépendant des hommes qu'il ne connaît que par les caresses de sa mère et la bonhomie affectueuse de son père. Il s'appartient tout entier, il se développe assez librement. Tout le surprend, l'amuse, l'intéresse, le charme. Il n'a pas encore sali ses illusions aux fanges sociales ; il est un être libre et conforme à la volonté de la nature. Il aime, il craint, il croit, il admire. La vie changera bientôt tout cela.



PAUL DUVAL (JEAN LORRAIN)
à l'âge de dix ans.

... « J'ai beau savoir que ça n'est pas grand'chose,
ça me fait mal et ça me fait pleurer... »

(Lettre. V. Ch. III.)

Paul Duval vécut plus intensément que nul autre cette existence ardente et brève. C'était, les soirs, — les soirs d'hiver surtout, alors que le ciel bas effeuillait tristement d'innombrables marguerites sur la ville silencieuse, glaciale et blanche et sur la mer en pleurs brisant ses flots aux galets de la plage, — c'était l'exquise intimité à trois autour de la lampe familiale, une impression de bien-être et de tendre bonheur que Jean Lorrain ne devait jamais cesser d'idolâtrer malgré ses vagabondages heureux à travers le monde, une impression profonde qu'il devait évoquer souvent dans ses œuvres, et aussi dans ses lettres de collégien. Car l'heure douloureuse sonna, l'heure qui le vit partir pour l'internat inévitable. Jusqu'alors deux professeurs l'instruisaient chez lui. Hélas ! il y a des examens qui nécessitent l'isolement de la famille et la « surchauffe » collective.

*
* *

Ce fut, évidemment, pour un sensitif aussi exceptionnel que Lorrain un changement douloureux à l'excès. Je voudrais pouvoir publier toutes ses lettres d'enfance. Je dois me contenter des plus caractéristiques. On suit à travers ces feuillets jaunis couverts d'une encre décolorée par le temps, les modifications rapides qui

se succèdent dans l'esprit inquiet du jeune homme. Rien ne compte dans la vie que la douleur, et la douleur est utile pour les âmes d'élite. Elle est la grande éducatrice et l'on peut trouver en elle des préceptes philosophiques qui donnent le courage de supporter la vie, — la vie si lourde pour les assoiffés de bonheur et d'idéal, de tendresse et de sincérité. C'est dans la solitude cérébrale du collège que Paul Duval apprend les premiers principes de prosodie. Une révélation ! Il pousse avec enthousiasme un intime *Anch'io son poeta !...* Il balbutie une puérile poésie dont il offre, avec des explications naïves, la primeur à sa mère, sa confidente, son ange gardien, son adoration de toujours. C'est, par ordre de date, la seconde parmi les plus anciennes de ses lettres de collégien. Il avait alors (8 décembre 1868) treize ans. Voici d'abord la plus vieille et la plus stupéfiante de ses missives (1). Elle fut écrite à l'âge de dix ans. Il est étrangement admirable que l'on puisse déjà y reconnaître tout entier, comme dans une synthèse voulue, tout le caractère de l'homme et de l'écrivain qui sera Jean Lorrain bientôt.

« Chère petite maman,

« Petit père ne t'écrit pas aujourd'hui et c'est

(1) Inédite.

« moi qui vais te répondre. Que te dirais-je ?...
« Hier Madame C... et Laure sont arrivées à
« Paris et sont venues nous voir au moment où
« nous nous mettions à table avec Lucie M... que
« sa mère avait laissé déjeuner avec nous. On nous
« avait invités à Versailles à un superbe déjeu-
« ner avec faisan de l'Empereur, jambon, etc.,
« Mais la lettre de Madame C... n'est pas arri-
« vée et nous avons manqué ce festin de Bal-
« thazar. Dans l'après-midi, nous fûmes faire
« des visites : *primo*, chez Madame F... nous ne
« trouvâmes point ; *secundo* chez une dame de
« Péronne (1) fort spirituelle, Mme L..., puis
« chez Mme D... Chez Mme C... nous ne trouvâ-
« mes personne, chez Mme B... nous trouvâmes
« Monsieur malade, mais, en revanche Julia et
« Adeline toujours de bonne humeur et fraîches
« comme des roses. Elles devaient aller, le soir,
« à *M. de Pourceaugnac*. Elles me montrèrent
« leurs étrennes et, selon leur habitude, ne
« manquèrent pas de m'agacer, mais je leur fis
« voir le diable, les embrassai, les pinçai, etc...
« Enfin, elles et moi nous chantâmes en chœur,
« les *Pompiers de Nanterre*.

« Enfin il fallut partir, après avoir vidé une
« boîte de bonbons et bousculé tout le grand
« salon.

(1) Ville natale de Mme P. Duval-Lorrain.

« Enfin nous voici chez Madame D... avec la « grosse Aline : elle a eu de charmants bijoux « pour ses étrennes. On pense à la marier.

« Il va sans dire que toutes les personnes que « nous avons trouvées nous ont chargés de com- « pliments et de mille choses aimables. Mon- « sieur S... n'est pas ici. Papa a été voir Mon- « sieur Sai... dans la matinée.

« Nous arrivâmes à l'Opéra-Comique, ne « trouvâmes pas de place, mais un homme nous « vendit des parterres moyennant trois francs la « place, moins cher qu'au théâtre même, mais « il fallait y être à 6 heures. Donc nous avalâ- « mes à la hâte des petits pâtés chez Julien et « un bon verre de vin, et, après quelques pas « sur le boulevard, nous entrâmes et nous vîmes « des pièces charmantes. D'abord les *Noces de* « *Jeannette*, ensuite le *Domino noir*. Dieu ! que « c'était joli !... Achard faisait le rôle d'Horace « et Mlle Cico celui du Domino.

... « *Qui je suis ? Une fée, ton bon ange qui...*

... « *Ah ! quelle nuit ! — Le moindre bruit...*

... « *A la prière, au réfectoire...*

« Cela fut fort bien chanté. Ensuite nous « manquâmes de crever de rire au *Rendez-* « *vous bourgeois*). Papa était fort content. Il y « avait un monde fou. On a refusé 300 person- « nes. Rien qu'au parterre, j'ai compté 50 en-

« fants de mon collège. Il va sans dire que père,
« à chaque entr'acte, me bourrait de gâteaux,
« d'oranges et de limonade. Nous revînmes à
« minuit.

« Ce matin je viens d'aller voir — avec père,
« mon oncle et ma tante — le bœuf gras aux
« bureaux de M. M... J'y ai trouvé Mme et
« M. M..., Lucie, Mme C... et Laure. Il est très
« joli le bœuf. Le vilain petit Alfred disait qu'il
« était affreux. Il y a peu de chars, mais les cos-
« tumes sont frais au moins ! Le cortège sera à
« midi aux Tuileries. L'Impératrice, l'Empe-
« reur y seront. L'Amour du char de l'Olympe
« sera bourré de friandises. Pourvu qu'il ne lui
« prenne pas la colique au palais comme l'an-
« née dernière !

« Mme C... et Laure déjeunent aujourd'hui :
« Mme C... a fait venir un gars de St-Vigord. Il
« est habillé en groom. C'est un fort joli cos-
« tume. C'est chic d'avoir un groom ! Moi, quand
« je serai grand, j'en aurai un. En attendant, je
« me contente d'un gros nez rouge en carton et
« de lunettes de carnaval pour faire le masque
» et faire peur à Jeanne.

« Ce soir Mme D... vient dîner avec Alfred.
« Elle devait être hier au théâtre avec ses en-
« fants, mais étant veuve elle n'a du pas être
« *(sic)* au foyer.

« Adieu. On se met à table. Mme C... te fait « ses amitiés. Laure, mon oncle, ma tante, t'em- « brassent. Adieu. Père t'embrasse. Je me joins « à lui.

« Ton fils affectionné,
Paul Duval.

« Je t'écris après déjeuner. Je t'avoue que « pour une observation, je pleure en ce moment « comme un vilain petit boudeur. Mon oncle a « prétendu que je mangeais avec mes doigts de la « pomme cuite parce que j'avais mis, sans faire « attention, mon pouce sur le bord de mon « assiette et ma cuiller avait heurté ma main et « avait répandu de la pomme sur ma main. « Mon oncle a dit que c'était vrai (*sic*) mais, « vois-tu, j'ai beau savoir que ce n'est pas « grand'chose, ça me fait mal et ça me fait « pleurer. Ma tante m'a dit que j'ai un mauvais « caractère. C'est bien vrai. Mon papa me dit « de te dire que je suis un vilain boudeur. Je le « sais. Mais c'est pas ma faute (*sic*).

« Adieu, ma chère petite mère. Je t'aime bien. « Mme C... et Laure sont très bonnes pour moi, « aussi bonnes que toi. Papa a raison de me « gronder. Je le mérite. Quant à toi, je te « demande pardon de ma bouderie, petite mère. « C'est parce que je t'aime bien que je te dis ça. « Adieu. Dis cela à grand'mère et à tout le

« monde, car je suis méchant et je veux que tout
« le monde le sache. Adieu, je t'embrasse, ma
« petite mère, — et ma grand'mère aussi.

« ...J'ai oublié de te dire que Mme D... m'a
« invité à venir passer la journée de dimanche
« chez elle. Si tu n'as pas donné l'autorisation,
« envoie-là avant samedi ainsi que l'autorisation
« de sortie avec Mme C... On ne l'a pas au col-
« lège.

« Papa arrive demain à une heure. Nous
« allons voir M. Lenfant. »

... Il est étrangement admirable, écrivais-je tout à l'heure, que l'on puisse déjà, dans cette lettre d'enfant, reconnaître tout entier, comme dans une synthèse voulue, tout le caractère de l'homme et de l'écrivain que sera Jean Lorrain bientôt. Le prodige devient plus compréhensible lorsqu'on étudie attentivement l'unique portrait de Paul Duval à cet âge. C'est une petite photographie, blanchie par les ans, faite à Paris par les frères Susse « brevetés de l'Empereur et de l'Impératrice ». Quelle immensité dans le regard vague, pesant et triste de ce masque inquiétant aux traits fins, aristocratiques, mais au menton prognathe complétant la lassitude de la bouche trop dessinée sous un nez d'une grande finesse et d'une élégance parfaite ! Quel mys-

tère derrière ce front trop vaste — annulé plus tard, volontairement, pour préciser le type qu'il voulait imposer à la naïveté publique — ce front « trop empli » (1) déjà de rêves et de mélancolie si douloureuse !... Comme ce visage explique bien cette phrase de la lettre précédente, phrase adorable d'abandon et si caressante dans son rythme spontané : « *J'ai beau savoir que ça n'est* « *pas grand'chose, ça me fait mal et ça me fait* « *pleurer...* » Que de choses dans ce message puéril ! Le goût du détail curieux, l'instinct de l'observation aiguë, la coquetterie de la riposte qui deviendra plus tard une incomparable élégance dans les représailles exquises ou féroces suivant les cas, la recherche du vocable neuf, l'embryon du procédé d'analyse cher à Raitif de la Bretonne même !... Le style aussi, d'un abandon complet, d'une incorrection qui charme et conquiert après avoir surpris, ce *style de premier-jet* se manifeste déjà chez cet autodidacte stupéfiant et doué, au surplus, d'une incomparable aisance d'assimilation. Depuis peu Paul Duval s'assied sur les bancs du collège et déjà on peut s'apercevoir qu'il a lu Mme de Sévigné et qu'il adore le charme suranné de ses phrases cérémonieuses. Il adorera ultérieurement Watteau.

———

(1) V. p. 95

Boucher, Lancret, et pendant son agonie il sera hanté par la vision d'une aquatinte de Jean-Baptiste Chapuy. Le sens des réalités amusantes, la maturité de style — telle que par intervalles l'enfant semble disparaître pour faire place à l'homme — l'inclination pour l'anecdote peu connue, sensibles encore en cette épître, satisfont le critique et le biographe mais moins encore que le post-scriptum. Jean Lorrain, intime s'y révèle avec une extraordinaire netteté. Ces lignes-là suffiraient à montrer combien l'auteur de *M. de Phocas* a peiné pour construire sa *façade* littéraire et pour la maintenir devant les regards béants et naïfs de la Multitude. Il est bien de chez nous, allez, ce barbare trop affiné et qui, comme un étranger chez des autochtones, perçoit ou voit ce que ceux-ci n'ignorent ou ne remarquent pas parce que l'habitude les aveugle et les anesthésie. Il se blesse à tous les coins de rue ; il se mutile à toutes les maladresses ambiantes. Il ressent un furieux besoin d'affection. Il se complaît dans sa souffrance sans cesse avivée par tout et par rien. Il aspire à la tendresse comme un pirate las d'être seul, las d'aventures et de combats. Il est l'addition de tout l'idéal et de tous les désirs insatisfaits de son ascendance dont il écoute les voix dans le vent salé du large. Il sait que son instinct vainct

toujours sa volonté. Il est conscient de la défaite intermittente de celle-ci. « *J'ai beau savoir que* « *ça n'est pas grand'chose, ça me fait mal et ça* « *me fait pleurer !* » Il est heureux et triste de se savoir tel. Il a pour lui-même et pour les autres des trésors d'indulgence et des excès de sévérité, par sautes brusques.

Quelques jours avant sa mort, il m'écrira encore : « Comment pouvons-nous nous permettre de juger les autres, nous qui ne nous connaissons pas nous-mêmes ! » — ce qui prouve combien il voyait clair en l'Homme. Comme Flaubert, comme Maupassant, comme tous les sensitifs de chez nous (nous respirons cela avec l'iode de nos flots et le brai de nos cordages) il dramatise toutes choses. Nous ne savons pas rire nous autres, sauf pour railler et notre rire grimace. Nos aïeux sous leurs moustaches longues cachaient la tristesse atavique de leurs lèvres aux commissures tombantes. — Oh ! le style de ce post-scriptum ! ces phrases courtes, comme hachées de sanglots mal contenus, ces adieux enfantins, désespérés et poignants qui ne finissent plus ! Déjà c'est, distinct, le fakirisme de la souffrance, cher à nos âmes, qui fera aimer à Lorrain les voyages, l'Aventure, l'amertume atroce mais adorée des départs décrétés joyeux et des séparations sur lesquelles

plane le frisson de l'incertitude du retour.

*
* *

Nous venons d'assister à la naissance de l'homme. La seconde des lettres (1) dont j'ai parlé nous fait assister à la naissance de l'écrivain. Elle est naïve ; elle est délicieusement incorrecte et maladroite. Elle demeurera comme un document précieux. La voici :

« Le Huit Décembre 1868

« Chère Mère.

« Je suis tout aussi étonné que toi. J'ai écrit
« vendredi dernier à grand'mère. J'avais même
« mis huit pages fort amusantes. Elle (*sic*) vous
« arrivera bientôt je l'espère. Donc ce n'est pas
« la peine de vous raconter de nouveau mes
« petites aventures. J'avais seulement à vous
« dire que Mme C... était venue me voir jeudi,
« que j'étais sorti il y a quinze jours à Paris
« chez mon oncle et que je fis des visites.
« D'abord chez mon cousin Eugène M..., nous
« n'avons trouvé que les dames. Tout le monde
« vous y fait des compliments. Nous fûmes
« ensuite chez Madame Gustave et les D... :
« personne n'y était. Je ne te parle pas d'une

(1) Inédite.

« dame L... chez qui je suis allé également ; je « ne la connais que comme aimable et élégante « et pour avoir une certaine analogie avec « Madame D...

« J'ai été aussi aux Champs-Elysées où j'ai « mangé des gaufres bien chaudes et d'un goût « exquis, puis, tout en longeant le boulevard, « [*nous allâmes*] (1) dîner tous trois rue de « [*Chambord ?*] (2). La chambre de mon oncle « est délicieuse, son cabinet fort joli, la salle à « manger gentille et [*dans*] (3) le salon *meublé* « (*sic*) fort élégant il y a le piano de Mme C...

« Quant à mon collège le proviseur m'a fait « dernièrement appeler pour me parler avec « bienveillance d'après une lettre de Monsieur « de B..., de M... et une visite de recomman- « dation de Madame C...

« Je travaille toujours bien. Sauf quelques « lignes au milieu, je sais parfaitement mon « morceau de Beethoven. J'ai été 11e [*en*] (4) « Thème et 4e en Histoire et j'ai une exemp- « tion de premier ordre pour mes notes d'Arith- « métique. Je ne suis pas sorti hier et je me « suis fort ennuyé. Mais enfin il faudra bien s'y « faire !

(1) Mots absents.
(2) Illisible.
(3) et (4) Mots absents dans l'original.

« Dimanche c'est ma quinzaine. J'ai écrit à « Alfred pour savoir si je peux sortir chez ses « parents. Si je ne peux pas, ma tante qui doit « venir me voir à la fin de la semaine, sera ma « planche de salut.

« A propos voici, complète, la petite poésie « que je te destine :

PREMIÈRE PIÈCE *(sic)*

10 pieds

« Ceint de guirlandes	de fleurs, de feuillages,
1 2 3 4 5	1 2 3 4 5
« Hélas ! c'était là	son seul vêtement
1 2 3 4 5	1 2 3 4 5
« Seul au milieu de	ce site sauvage
1 2 3 4 5	1 2 3 4 5
« Errait, pensif, un	jeune et bel enfant.
1 2 3 4 5	1 2 3 4 5

DEUXIÈME PIÈCE *(sic)*

12 pieds

« L'air était doux alors,	la lune était brillante,
« Quelques jeunes pal- [miers	balançaient leurs doux [fruits;
« L'enfant en cueillit un	puis à travers les plantes
« Léger, insouciant,	disparut dans la nuit.

TROISIÈME PIÈCE *(sic)*

10 pieds

« Gazon fleuri qu'il	foule chaque soir
« Quel est son nom ?	fleurs répondez-moi ! *(sic)*
« Sous ces palmiers	il est venu s'asseoir
« Peut-être hélas !	pour la dernière fois.

« Cette barre est pour te montrer l'hémistiche, « c'est-à-dire que le vers doit être séparé en 2 « parties égales et que le point du milieu doit « être toujours la fin et le commencement d'un « mot (1).

« Adieu donc, chère mère. Rassure-toi bien « vite et réponds-moi. Quelques semaines encore « nous séparent et bientôt nous nous reverrons « tous. Je vous embrasse tous. Des compliments « à la religieuse et à Marinette, ta cuisinière.

« Ton fils dévoué et affectueux

« PAUL DUVAL. »

Désormais le jeune homme vivra dans la douloureuse solitude intellectuelle de l'internat. Qu'il soit au Collège de Vanves ou chez les dominicains d'Arcueil, il souffrira avec une âpre joie de s'être reconnu poète. Oh ! la lenteur des leçons pendant lesquelles l'attention du jeune homme se partage entre l'enseignement des professeurs et l'inspiration qui rôde dans le calme de la salle d'études ! le supplice de demeurer immobile sur un banc de bois alors que le soleil invite aux libres vagabondages, en pleine nature ! l'horreur d'être visité par tant de projets et de rêves à l'instant où toutes les facultés intellec-

(1) *Textuel.*

tuelles devraient se tendre vers la compréhension d'un cours aride, si positif, si vainement précis ! Et quelle existence monotone, régulière, invariable, brutalement régie par une discipline générale alors que là-bas, dans le Fécamp natal, Paul travaillait librement et se promenait de même à travers le joli jardin familial ! Comment, à la chute du jour, lorsqu'on se trouve cloué devant des devoirs hostiles ou banals ne pas évoquer le souvenir des heures de là-bas, du là-bas des primes années ? les promenades de naguère, à travers les ajoncs fleuris de la Côte-de-la-Vierge, les stations longues dans le silence sonore de la Chapelle des marins débordante d'ex-votos à côté du vieux fort Bois-Rosé en ruines, et dans les valleuses désertes les contemplations libres de la mer soudainement apparue encadrée de falaises blanches ! Où sont les pêcheurs ? Où sont les herses du vieux cordier qui, ceinturé de chanvre, fait sortir de ses doigts, par quel prodige ? des liens d'or. Et la pensée du collégien revient sans cesse vers la famille, vers le Pays, comme elle reviendra toujours, jusqu'à la fin, vers la Race. Dans cette atmosphère austère la sensibilité exceptionnelle du jeune homme grandit encore. Lorsqu'une douleur viendra le toucher il frémira terriblement et il se laissera aller tout entier à la douceur de pleurer et à la volupté de consoler

ceux qui sanglotent avec lui. Une lettre, écrite quelques jours après la mort de sa vénérable grand'mère maternelle le peint à cette époque. Son caractère ne s'est pas modifié depuis son message de Décembre 1868.

Le tempérament de Jean Lorrain fut immuable de son enfance à son trépas. Le travail littéraire affina son style, l'observation aiguisa sa vision, mais la vie passa sans l'user sur cette mentalité d'acier. Paul Duval écrit :

« Chère petite mère,

« J'ai reçu ta bonne lettre qui m'a bien consolé.
« Mardi soir j'étais exaspéré. J'étais dans un état
« indéfinissable, mais je suis un peu calmé, grâce
« à tes sages avis et [*à*] (1) ta douce et touchante
« lettre. Je me repens même de te l'avoir écrite :
« elle était si bizarre que j'ai eu peur que cela
« ne te fasse du chagrin et ne te rende malade.
« C'est dans la prière que je retrouve une mère
« et un père qui en ce moment me manquent
« hélas ! de trop.

« Tous les objets que j'ai vus avec grand'mère,
« toutes les galeries que j'ai parcourues avec elle,
« tout cela me fait mal.

« Dimanche, ce sera l'anniversaire du mariage

. . . .

(1) Mot absent dans l'original.

« Elle était là, dans un fauteuil, dans le salon « de Mme ....., couverte de larmes. Comme elle « souffrait cette pauvre grand'mère !. . . . . .

. . . .

« Il me semble toujours la revoir avec sa robe « de soie un peu violette et son vêtement pareil. « — Il me semble toujours être un certain mardi « en cour. Je croyais grand'mère partie. On « m'appelle au parloir. J'y vais, croyant trouver « Monsieur S..... ou mon oncle. C'était ma « bonne grand'mère (avec son vêtement nou- « veau, en cachemire) qui me souriait près de « l'escalier de sortie. Comme je l'embrassai « alors ! Nous nous assîmes dans le parloir, à « une fenêtre. Elle me prêta son mouchoir : « j'avais perdu le mien. Quand ce maudit tam- « bour nous fit rentrer en étude, comme je l'em- « brassai fort ! Ah ! c'était pour la dernière fois... « Pauvre grand'mère !... Mais pourquoi l'appeler « pauvre » ? Elle est bien heureuse là-haut. C'est « plutôt nous qui sommes malheureux.

« Je n'ai pas encore été au médecin. J'irai « aujourd'hui. J'ai reçu mardi ta lettre après la « visite et mercredi nous avons composé. Et les « heures ont été si bien changées que je n'ai pu « savoir au juste son heure.

« Hier j'ai été au bain froid, mais je n'y retour- « nerai plus. Je me suis à moitié trouvé mal

« dans le bain et je n'ai eu que le temps de sortir.
« Je crois que l'eau était trop froide, que j'avais
« trop chaud et que la transition a été trop forte
« pour que je puisse la supporter.

« Adieu. Je vais aller au médecin. Sois tran-
« quille et ne te donne pas de chagrin inutile.
« Tu es déjà assez affligée. Console-toi. Ton fils
« va bientôt revenir auprès de toi et je vais faire
« tout mon possible pour te consoler, toi et mon
« père chéri.

« Embrasse-le bien, ce bon père. Je suis cer-
« tain qu'il t'a déjà bien consolée et que ma tâche
« ne sera pas difficile quand je serai de retour.

« Adieu. Je t'embrasse du plus profond de
« mon cœur.

« Paul Duval. »

« A bientôt chère mère. — Je ne sais si cette
« correspondance te fatigue. Quant à moi elle
« me soulage et me fait beaucoup de bien. J'aime
« à pouvoir ainsi parler avec une mère telle que
» toi. Adieu. Embrasse bien encore mon bon
« père pour moi.

« Pour grand'mère

« *A toi.*

« Rappelle-toi — quand, sous la froide pierre,
« Mon cœur brisé pour toujours dormira,
« Rappelle-toi — quand la fleur solitaire,

« Sur mon tombeau, doucement s'ouvrira,
« Je ne te verrai plus mais mon âme immortelle
« Reviendra près de toi comme une sœur fidèle...
« Ecoute dans la nuit ma voix
« Qui frémit. Rappelle-toi !

« Pour moi

« *A toi.*

« Rappelle-toi. Lorsque les destinées
« M'auront de toi à jamais séparé,
« Quand le chagrin, l'exil et les années
« Auront flétri mon cœur désespéré,
« Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême.
« Car l'absence et le temps ne sont rien quand on aime.

« Tant que mon cœur battra, il te dira : Mère, rap-
[pelle-toi. »

* * *

Paul Duval arrive à l'adolescence. Age heureux, disent les simples ! Age pénible, âge trouble où l'intelligence en gésine subit les assauts de la chair qui se transforme ou résiste à leurs impulsions. Age des attitudes adorables de gaucherie, des confusions soudaines, des rougeurs inattendues, âge où l'enfant qui devient homme ne connaît pas encore, dans la société, l'Hypocrisie qui mène le monde en rendant possibles les rapports humains, — âge, enfin, des désirs

violents et timides alternant avec une soif ardente d'idéal qui mène droit au mysticisme religieux. Paul Duval était trop sensitif pour ne point être séduit par le charme de la légende catholique et par celui de ses cérémonies et de son passé. Nous l'avons vu dans la missive précédente. Nous le verrons encore. A Arcueil une succession de crises nerveuses achève de mettre le jeune homme dans sa voie. Dans les documents qui suivent et qui se passent de commentaires nous trouvons le reflet de cette série d'états d'âme et d'états physiques. L'adolescent hésite. La vie l'épouvante délicieusement et elle le charme effroyablement. Mais au-dessus de toutes les idées, au-dessus de toutes les influences, au-dessus de sa volonté même, l'instinct littéraire règne. Il plane déjà en vainqueur sur l'âme tumultueuse du « jeune élève ». D'ailleurs il importe de constater tout de suite que, à cause de la légende, à cause du passé et de la pompe des rites, l'éradication des sentiments chrétiens de Jean Lorrain ne sera jamais complète. Il sied encore de dire que l'affection si délicate, si profonde, si intense, qu'il marque à sa famille ne cessera jamais d'être. Celui qui écrira en 1871, de l'Ecole Albert-Legrand, d'Arcueil, ces lignes viriles :

...« *Adieu donc et embrasse-moi bien en me*

« *pardonnant toutes mes sottises. Je t'ai un peu* « *malmenée, mais il faut bien que les enfants aient* « *de la raison pour leurs parents quand ceux-ci* « *n'en ont plus à force d'amour.* » (1).

terminera, lorsqu'il aura passé la quarantaine, une lettre, datée de Vérone (2), par ces phrases joliment puériles :

« ... *J'étais tout triste en te quittant hier. J'ai* « *failli pleurer. Il m'a fallu une grande heure* « *pour me remettre. Si tu me fais encore des* « *émotions pareilles je ne voyagerai plus avec* « *toi. Jean.* » (3).

Jamais, Jean Lorrain ne s'est livré comme dans les pages qu'on va lire et qui permettent de juger à présent combien l'auteur de *l'Aryenne,* à cause d'un excès de délicatesse et d'orgueil, a souffert, par sa volonté expresse, en soutenant jusqu'à la fin la façade littéraire qu'il a imposé au monde. Car le monde, sans doute, n'aurait pas su comprendre la fragilité de son âme, l'exquisité de son cœur et sa grande bonté native. Mais la vie, dès ses débuts, fut cruelle pour ses sentiments et pour ses ambitions d'artiste. Il la combattit en brave ; il mystifia magistralement la goujaterie contemporaine si puissante qu'on

(1) Inédit.
(2) Adressée, comme la précédente, à sa mère.
(3) Inédit.

peut à peine vivre sans lui donner des gages. Lisez :

ECOLE ALBERT-LEGRAND
ARCUEIL *(Seine)*

« Dimanche 17 C[t] (1) Arcueil.

« Chère Mère,

« Je t'avais promis une lettre-relation jeudi et, « de jeudi, me voilà arrivé à dimanche sans avoir « pris encore ma plume... épistolaire. L'homme « propose et Dieu dispose. Enfin me voici, pour « ainsi dire, débarrassé du plus gros de mon « travail et je vais te narrer, *primo* ma sortie de « mardi il y a quinze jours » te réservant la « description, bien qu'imparfaite, de la fête à « Arcueil pour la fin de ma lettre.

« Partis au nombre de huit élèves, sous la « direction d'un préfet et d'un abbé, nous prîmes « la Ceinture et nous rendîmes gaiement à Ver- « sailles par la ligne de Montparnasse. La neige « et la gelée nous attendaient à Versailles. « Partout des toits couverts de neige, des « rues boueuses et un ciel brumeux. Nous « nous rendîmes en droite ligne au Château, par « la Place d'Armes, mais Sa Majesté la Répu- « blique ne permet pas aux Français de visiter

(1) 1871. Paul Duval avait alors seize ans.

« le palais de leurs rois. Mis honnêtement à la
« porte, nous descendîmes dans le parc.

« Coup d'œil féerique : ce grand parc témoin,
« autrefois, des splendeurs et des plaisirs ma-
« gnifiques du roi Louis XIV, aujourd'hui morne
« et silencieux, ces grands escaliers de marbre
« où se pressait autrefois une cour littéraire et
« galante — alors tout solitaires et recouverts
« d'un épais tapis de neige où s'amortit le bruit
« de nos pas, l'eau captive et muette dans les
« grands bassins et les statues grelottantes sous
« leurs manteaux de givre, enfin, à l'horizon, un
« ciel terne et les grands arbres dépouillés avec
« leurs treillis enlacés de ramilles où le vent
« gémit avec le triste son d'une âme en pleurs,
« — puis sur le blanc linceul de neige les arbres
« verts, taillés en cône, en rangées symétriques,
« semblables à des cyprès, et le grand canal où
« glissent en silence quelques rares patineurs.

« Je me sentis le cœur serré à ce grandiose et
« magnifique spectacle, leçon vivante à l'ambi-
« tion des hommes. Au grand Canal on louait
« des patins. Trois élèves se mêlèrent à la petite
« ronde, entre autres un qui ne savait pas même
« se tenir sur la glace et qui nous fit rire un peu.
« Puis vinrent des officiers. La ronde s'anima,
« mais le froid était piquant et nous prîmes le
« chemin de Trianon.

« Ici, après quelques constatations, le préfet
« retourna à Versailles avec trois élèves qui pré-
« féraient la rue des Réservoirs aux tristes et
« doux souvenirs du parc et nous restâmes au
« nombre de cinq sous la direction de l'abbé.

« Nous visitâmes le grand Trianon et ces
« appartements qu'ont successivement habités
« Louis XIV, Marie Leczinska, le grand dau-
« phin, l'empereur de Russie, Napoléon pre-
« mier, Louis-Philippe et la reine Victoria dont
« la chambre est un bijou de grâce et de fraî-
« cheur. Enfin, nous visitâmes la section des
« carrosses

« *Où tant d'or se relève en bosse...*
« *Quand, passant dans le pays,*
« *Il fait triompher ma Laïs*
« *Ne dis plus qu'il est amarante,*
« *Dis plutôt qu'il est de ma rente.* »

« Te souvient-il de ce sonnet des *Femmes*
« *savantes* de mon Bon *Molière que j'aime tant*
« et dont j'avais toujours la rage de te lire les
« comédies, bon gré mal gré ?... Douces soirées
« d'hiver au coin d'un bon feu !... Père se lais-
« sant aller au sommeil dans les capitons de son
« fauteuil, et toi, pensive, la tête inclinée sur ton
« ouvrage, souriant parfois à ma lecture, Eva
« étendue à tes pieds, son museau noir sur ses

Le huit Decembre 1858

Chère mère

Je suis tout aussi étonné que toi, je ai écrit vendredi
dernier à grand-mère, je l'avais même écrit huit
pages fort amusantes, elle vous arrivera bientot
je l'espère. Donc ce n'est pas la peine de vous raconter
de nouveau mes petites aventures j'avais seulement
à vous dire que Madame Carbilay était venue
me voir jeudi, que j'étais sorti il y a
quinze jours à Elbeuf chez mon oncle et que je
fit des visites d'abord chez mon cousin Eugène Mélaye
nous n'y avons trouvé que les dames, tout le
monde vous y fait des compliments, nous fumes
ensuite chez l'ami madame Gustave et les De mange
personne n'y était, je ne te parle pas d'une dame Lefran-
cois chez qui je suis allé également, je ne la connais
que comme aimable et élégante, et pour avoir une
certaine analogie avec Madame Dufrêne
J'ai été aussi aux champs élysées où je mange des
gaufres bien chaudes et l'air tout à jeun puis tout
en traversant le boulevard diner tous trois rue de
Chambrold. La chambre de mon oncle est délicieuse
son cabinet fort joli, la salle à manger gentille et
le salon meublé fort élégant, il y a le piano de
Madame Carbilay

Quant à mon collège, le proviseur m'a fait dernièrement
appeler pour me parler avec bienveillance d'après une
lettre de Monsieur de Bonneville de Marangues
et une visite de recommandation de Madame Cumbay
Je travaille toujours bien, sauf quelques lignes 68.
au milieu je sais parfaitement mon morceau
de Bethoven, j'ai été 11e thème et 4e en histoire

j'ai eu exemption de premier ordre pour cinquante d'Arithmétique.
Je ne suis pas sorti avant huit et je me suis un peu ennuyé mais enfin il faudra

Dimanche c'est ma quinzaine j'ai écrit à Alfred pour savoir si je ne peux pas sortir chez ses parents, si je ne peux pas ma tante doit venir me voir à la fin de la semaine sera ma planche de salut

Le vent a quinze jours | de fleurs de feuillage
1 2 3 4 5 | 1 2 3 4 5

hélas c'était la | seule retement
1 2 3 4 5 | 1 2 3 4 5

seul au milieu de | cette sauvage
1 2 3 4 5 | 1 2 3 4 5

1 2 3 4 5 | 1 2 3 4 5

l'air était doux alors | la lune était brillante
quelques jeunes palmiers | balançaient leur doux fruits
l'enfant en cueillit un | puis à travers les plantes
léger insouciant | disparut dans la nuit

Gazon fleuri qu'il | foule chaque soir
quel est son nom | fleurs répondez-moi
sous ces palmiers | il est venu s'asseoir
peut-être hélas | pour la dernière fois

cette barre est pour te montrer l'hemistiche c'est-à-dire que le vers doit être séparé en 2 parties égales et que le point du milieu doit être de plus la fin et le commencement d'un mot

Adieu donc chère mère, rassure-toi bien vite, et réponds-moi
Quelques semaines encore nous séparent et bientôt nous nous reverrons tous
Je vous embrasse tous
des compliments à la religieuse et à Marinette la cuisinière.

Ton fils dévoué et affectueux

Paul Duval

HAVRE
ROUEN
PARIS
SEINE

Fac-simile de deux pages d'une lettre de Jean Lorrain, contenant son premier essai de poésie (8 décembre 1868). Paul Duval était alors pensionnaire au Collège du Prince Impérial, à Vanves.

« ses petites pattes blanches et ses grands yeux « noirs intelligents attachés sur le lecteur comme « si elle eût voulu comprendre... Et la lampe « qui s'éteignait sous son abat-jour de porcelaine « bleue et que je voulais, maladroit, essayer de « remonter, au grand dépit de père que tes éclats « de rire venaient de réveiller ! (1).

« Mais poursuivons. Nous entrâmes enfin à « Trianon. Personne dans les allées solitaires. « Sur la neige, aucune trace de pas. Les pattes « des oiseaux s'y dessinaient seules en indéchif-« frables hiéroglyphes. A travers les branches « mortes des arbres voltigeaient, çà et là, un « merle ou un bouvreuil. Le petit ruisseau, cap-« tif dans ses rets de cristal, n'égayait plus par « son joyeux murmure les échos endormis. Au « bord du lit où ses eaux bondissaient autrefois « quelques vieux saules en deuil nous tendaient, « suppliants, des bras chargés de givre. Au loin-« tain la masse verdâtre des arbres dépouillés...

« Nous arrivâmes au temple de l'Amour cap-« tif dans son île du bord de l'eau. A travers les « colonnes d'albâtre on le voit, tout nu, grelot-« tant de froid, sous son portique corinthien, — « et son visage est si triste et si malheureux qu'il

(1) Il me paraît inutile de souligner plus violemment tout le *charme tendre* de cette évocation incidente. — G. N.

« vous dégoûte à jamais de sa coupe d'amer-
« tume. *(sic)*

« Après quelques instants de marche sous les « arceaux éclaircis des allées, nous arrivâmes au « hameau. Où êtes-vous hélas! Estelle et Né-« morin? Où sont les fleurs de l'an passé? Où « seront, au printemps les neiges de l'hiver?... « A voir ces jolies maisonnettes, aux couleurs « encore si vives et si originales, abandonnées « dans ce parc désert enseveli sous les frimas, « on dirait un jouet d'enfant oublié par mégarde, « un Watteau tombé dans la neige... Tout était « silencieux. Seuls les coups répétés d'une hache « réveillèrent douloureusement mon attention « en songeant *(sic)* que tous ces brillants sei-« gneurs qui, si souvent, avaient joué la pas-« torale à Trianon, que Marie-Antoinette, « Madame de Lamballe avaient porté leurs têtes « sur l'échafaud... — C'étaient deux bûcherons « en train d'abattre un peuplier et, au son lugu-« bre de leurs haches, quelques ramilles dessé-« chées, quelques vieux débris menaient à la « surface de l'étang gelé la ronde des feuilles « mortes. On eût dit de pauvres âmes en pleurs « revenant voir encore les lieux de leurs plaisirs « et, par une triste dérision, y menant ces « mêmes chœurs qu'elles y avaient autrefois « conduits, joyeuses, mais aujourd'hui au

« son fatal de leur instrument de supplice.
« Le cœur attristé, nous reprîmes le chemin
« de Versailles en faisant le tour de Trianon,
« passâmes dans la grotte souterraine à peine
« éclairée par des anfractures (*sic*) de roches. Il
« y retentit une petite cascade ; il y fait un jour
« bleuâtre habilement reflété sur l'eau dont les
« gouttelettes paraissent autant d'opales. Nous
« étions chez les ondines (1). Nous sortîmes de
« cette grotte en escaladant les prétendus rochers
« d'un abîme artificiel. Mais ici la puissance du
« Roi cède à la Nature : le ruisseau, le temple,
« le village, la pelouse et l'étang sont parfaits,
« mais l'abîme, c'est un peu trop ! Les rochers
« sont d'un moulé désespérant, d'autant plus
« que les guirlandes de lierre et des autres plan-
« tes grimpantes ne sont plus là pour ajouter à
« l'illusion. L'hiver les a glacées comme il me
« glacera un jour ou l'autre, hélas !
« Voilà ma sortie. Nous revînmes à Paris, y
« goutâmes et reprîmes après le chemin d'Ar-
« cueil. — Tu vas peut-être croire que je me suis
« ennuyé à cette promenade ? Nullement. C'est
« une de celles, c'est même la promenade dont
« je conserve le plus agréable souvenir. Ces
« émotions tristes et douces sont pour moi d'un

(1) C'est déjà tout le Lorrain des contes et des légendes en prose ou en vers. — G. N.

« grand charme. Elles me calment, me reposent,
« me laissent une douce impression et le soir,
« dans mon lit, je m'endors au doux chant de la
« brise à travers les branches mortes ou de celui
« des feuilles sèches à la surface des eaux. Et
« c'est mon plaisir à moi qui suis tout seul, tout
« seul, loin de mon pays et de mes parents, sans
« amis, car y en a-t-il un seul de nos nombreux
« amis de Paris qui songe à moi, qui vienne
« parfois me voir ? Mais je suis loin de leur en
« vouloir. Je prends les hommes comme ils sont,
« frivoles, oublieux, ingrats et je ne m'en forma-
« lise pas, demandant à Dieu de ne point leur
« ressembler. On me prendra peut-être pour un
« original, pour un sauvage... et que m'importe
« leur opinion tant que je vous aurai tous deux
« auprès de moi ? L'opinion du monde m'est fort
« égale. Mais quand je vous aurai perdus, —
« puissé-je ne jamais vivre jusqu'à ce moment,
« car je demande toujours à Dieu de m'épargner
« cette douleur, — si je vous perdais que devien-
« drais-je ? Avec une nature comme la mienne il
« faut que j'aime. J'ai soif d'aimer et si l'ami
« que j'aurais pris me trompe, se joue de mon
« cœur, alors ce sera fini pour moi. Je suis ainsi
« fait qu'il faut que je sois très bon ou très mau-
« vais, et si jamais j'étais perdu... voilà pourquoi
« je me dis souvent qu'il serait peut-être un bien

« pour moi de mourir tout de suite. Je ne sais « ce qu'il m'est venu mais malgré moi j'ai soif, « j'ai véritablement soif d'aimer. Il me faut « quelqu'un à qui confier ma peine, à qui parler « intimement, mais qui ne se rie pas de moi « (moi si étrange et si fantasque) quelqu'un de « bon, d'indulgent pour moi. Où trouver cela « ailleurs que dans une mère ? Et, si loin de toi, « mon pauvre cœur qui souvent déborde ne « trouve pas à s'épancher. Des amis de collège « l'amitié me fait peur. Je suis défiant et ne veux « me livrer à personne sans bien connaître. J'ai « éprouvé trop de déceptions et d'amertumes au « Lycée. On s'est joué de mon amitié. On a « abusé de ma confiance et, bien qu'il y ait une « grande, une énorme différence entre les élèves « d'ici et ceux de ce maudit lycée, je n'ose et j'ai « peur. Il y a bien le Père Mauvoisin, mon pro- « fesseur et confesseur, la bonté, la patience « mêmes. Je lui dis souvent de m'appeler, mais « hélas ! comme il est très bon, il y a beaucoup « d'élèves qui ne sont que chez lui pour des « motifs futiles. Il croit, sans doute, que c'est là « le motif qui m'amène chez lui... Oh ! non !... « Mais il est déjà tellement ennuyé, envahi de « certains élèves que moi, par crainte de le fati- « guer et d'être indiscret, je n'ose pas aller le « trouver ni même lui réitérer mes demandes.

« Mais il est temps que tu viennes. Il se « livre dans mon cœur des combats que je ne « saurais t'expliquer, tant je souffre, tantôt « cruellement, tantôt j'éprouve une douce tris- « tesse et *la poésie devient alors mon refuge* « ou bien *je m'étourdis d'une gaîté folle mais* « *ce n'est que pour être plus triste après.* Et « pourtant le bonheur ne me manque pas. J'ai « des succès dans ma classe. Cette semaine j'ai « eu 17 de moyenne. J'ai été premier en Ins- « truction religieuse et j'ai obtenu, pour tout « le moins, le certificat d'excellence.

« Pourquoi suis-je triste ? Le sais-je ?

« Viens, viens donc, je t'en prie, j'en ai be- « soin véritablement. Venez tous deux car « père aussi verra mon changement.

« Paul Duval. »

*
* *

La crise va s'accentuer encore. Le jeune homme arrive à l'époque douloureuse où les sens commencent à parler avec une précision dont l'esprit, nourri jusqu'alors d'idéal et d'abstraction, s'effare d'abord, s'épouvante ensuite. C'est l'heure des frissons interdits, des péchés que l'individu constate et qu'il cache en lui-même comme un trésor dérobé, avec un frisson, *criminel* croit-il, dont il goûte le charme impur.

C'est l'heure où l'enfant juge toutes choses avec une belle et folle exagération que l'homme ne retrouvera pas et qu'il regrettera toujours. C'est l'heure des orgies cérébrales, des romans extraordinaires qu'on ne vivra jamais, des aventures invraisemblables qu'on ne connaît qu'en idée, des passions folles, ardentes, brutales, sauvages, inouïes, faisant pleurer d'amour un exquis béjaune qui, en face d'une jeune fille, tremble et demeure sans voix. C'est l'heure, enfin, des incurables désespoirs... se succédant avec rapidité, l'heure où l'on parle de mourir parce qu'on déborde de vie. C'est l'âge, en un mot, où tout collégien doué de quelque intelligence et de quelque sensibilité écrit ses premiers mauvais vers !... Du moins il en était ainsi du temps où Jean Lorrain languissait à Arcueil, car les fils de notre siècle ne résistent plus à l'écrasante réalité. Jadis on lisait en cachette, dans les pupitres, Victor Hugo et Théophile Gautier ; naguère, du temps de Paul Duval, beaucoup de pensums étaient motivés par l'introduction clandestine, dans les maisons d'éducation, des poèmes de Baudelaire ou de ceux de Leconte de Lisle ; aujourd'hui les potaches ne lisent plus en fraude que des œuvres de talent douteux mais d'obscénité certaine. Ils savent que cette vie est mauvaise, qu'il n'en existe pas

d'autre au-delà de la tombe, et, comme l'a écrit Henry Maret, « les boutons se sèchent volon-« tairement sur leur tige, dédaigneux de l'épa-« nouissement de la fleur ». Ils parlent moins de trépasser que leurs prédécesseurs, mais les suicides d'adolescents sont devenus fréquents. Je constate et ne conclus point. A quelles épilepsies mentales Paul Duval dut-il se contraindre avant d'écrire les lignes que l'on va lire ? Combien de fois dût-il se crier, à lui-même, son malheur et ses souffrances ?... A présent, c'est fini : il ne peut plus demeurer dans la « geôle » d'Arcueil. Il veut revivre sa douce vie familiale d'autrefois. Le collège l'a flétri. Il est exténué de maîtriser ses nerfs. Il a besoin d'exister en liberté, en plein air, au soleil. Il veut revoir les vagues et les collines natales. Il a lutté contre lui-même. Il ne peut plus. La vie l'appelle, l'attire, le happe. On n'élève pas en cage les petits des goëlands !...

Il supplie :

« Jeudi, 5 Décembre. (1) Arcueil
« Infirmerie.

« Chère Mère,

« Il est temps de t'écrire la vérité, mais si « mes premières lettres étaient des mensonges

(1) 1872 vraisemblablement.

« c'est à la crainte que j'avais de t'inquiéter et « au Père Baral (1) qu'il faut t'en prendre. « Voilà aujourd'hui quinze jours que je suis à « l'infirmerie et tous les jours les Pères me « disent : « Vous retournerez demain en divi- « sion ». Et le lendemain passe comme le jour « de la veille, et je passe ma journée sans tra- « vailler dans un grand fauteuil où je m'ennuie « à mourir.

« Jusqu'alors j'espérais te voir arriver tous « les jours. Aussi je patientais, j'acceptais de « bonne grâce tous les bons soins que me don- « nait la sœur. Mais aujourd'hui que je dé- « couvre la ligue que les Pères font autour de « moi pour me persuader que j'ai une grippe « alors que je souffre de la poitrine et qu'il y a « marqué « Bronchite » sur le cahier du méde- « cin, quand je vois le père Baral t'écrire seu- « lement le lundi quand je suis au lit depuis le « jeudi et te dire que je n'ai qu'une grippe « quand j'ai des étouffements la nuit, quand je « sais qu'il t'écrit qu'on va me faire travailler « quand je meurs d'ennui sans livre et sans « professeur, cela me révolte et je prends le « parti de tout avouer.

« Le fait est qu'ils ont une peur affreuse de « te voir arriver, parce qu'ils savent qu'une

(1) Censeur de l'Ecole Albert Legrand, d'Arcueil.

« fois à Arcueil tu m'emmènerais à Fécamp et
« pour rien au monde ils ne veulent me lâcher ;
« ils ont peur que je prolonge mon séjour à
« Fécamp tout l'hiver, ce qui leur enlèverait
« sans me flatter » un de leurs meilleurs élèves,
« et ils comptent trop sur moi pour le succès
« de fin d'année pour me laisser partir.

« C'est dans cette situation que j'étais forcé
« d'écrire. Henri avait une fois écrit une lettre
« à ses parents où il disait la vérité. La lettre
« n'a pas « passé » à la censure et Henri a été
« fortement grondé. Par crainte d'un pareil
« sort j'étais forcé de conformer mes lettres se-
« lon l'esprit des Pères, forcé de feindre que
« j'avais en horreur ton arrivée ici que j'im-
« plore et désire pour voir Monsieur Simon,
« car je commence aussi à avoir peur. Je perds
« l'appétit. Mes nuits sont autant d'insomnies
« et j'ai peur de tousser, tant la poitrine me fait
« mal. Ajoute à tous ces maux l'accablement
« moral que me laisse le départ d'Henri que ses
« parents ont emmené hier à Péronne. Je suis
« donc solitaire et triste dans mon grand fau-
« teuil, dans ma grande salle d'infirmerie, —
« seul avec ma toux et mon ennui, sans savoir
« jusques à quand se prolongera ma captivité.
« Les Pères viennent bien me voir parfois mais
« je m'ennuie quand même. Le Père Mau-

« voisin, (1) lui dont j'aurai tant besoin ! se fait
« rare. Aussi je t'en supplie, je t'en conjure,
« viens m'arracher à mon désespoir, à ma cap-
« tivité ! Hâte-toi car j'ai peur de moi-même
« devant ma situation. La fièvre me brûle.
« Adieu. — Inutile de te dire que cette lettre
« est écrite et envoyée à l'insu des Pères. Aussi
« si tu me réponds, fais comme si je ne t'avais
« pas écrit cette lettre et réponds à celle de
« mardi.

« En t'embrassant bien fort, ainsi que père,
« j'espère en toi.

« Ton enfant malade et qui t'aime plus que
« lui-même.

« Paul Duval. »

Cette lettre pourrait prendre place parmi les documents les plus probants contre l'internat.

Il est des enfants pour qui l'éloignement de la famille et le régime sévère et réglé des pensions s'impose. Ils sont légion. Ils sont aussi nombreux que les âmes quelconques. Mais pour une nature d'élite, pour une intelligence sagace, pour une sensibilité extraordinaire, pour un tempérament de poète aussi délicat, aussi conscient des nuances, aussi mûri déjà, quel martyre ! Cet enfant, avide de plein air, désireux de

(1) Confesseur de Paul Duval.

spectacles, assoiffé de sensations librement savourées, va se trouver heurté, scandalisé, révolté par la promiscuité obligatoire des salles d'étude et des dortoirs. Cette imagination frénétique amplifiera, complètera toutes les paroles entendues, tous les gestes surpris, toutes les intrigues devinées. Cet enthousiaste sincère par tempérament fera du lyrisme à rebours puisque, privé de l'idéal vers lequel son atavisme le conduisait, il sera mis en présence de réalités insoupçonnées jusqu'alors. L'internat, fruit d'ambitions insatiables épanouies dans une société illogique et très artificielle, est anti-humain, (1) il annihile par décret l'âme, l'ascendance et la chair. Il ne *veut* voir que des mentalités, toutes pareilles par convention, unies dans l'étude collective de programmes invariables où tout est enseigné mal sauf la vie qui ne l'est point. L'enfant qui a un cœur et des sens échappant à l'emprise d'une science généralement présentée sous des dehors revêches, cultive « la fleur bleue » fatale comme il peut. Ici Lorrain appa-

(1) Cf... « Enfin ce docteur considérait les internats comme le poison de notre classe moyenne française et il me conjurait d'écrire contre eux un livre fondé sur cette thèse que presque toutes les névroses ont leur principe dans les désordres érotiques, et presque tous ces désordres leur principe dans une mauvaise hygiène morale à l'époque de la puberté.» *Paul Bourget (Physiologie de l'Amour Moderne.* Méditation IV. p. 77).

raît avec toute la franchise humble et orgueilleuse à la fois qui l'a fait maudire par l'hypocrisie contemporaine indignée le jour, publiquement, de ce qu'elle pratique la nuit avec fureur mais secrètement. D'ailleurs, je ne vois pas, en cela, que de la franchise. J'y vois encore un romantisme éperdu qui, par son excès même, prouve sa pureté. Paul Duval ressemble tant à Jean Lorrain !... Qu'on lise plus loin une poésie (1) qu'il écrivit pour lui-même ; il ne l'envoya pas à destination, mais il eut, à dix-sept ans, l'intention de la publier dans un volume qui n'a pas paru. Je pense qu'on me saura gré de l'avoir imprimée comme on saura gré à Jean Lorrain et à sa mémoire de l'avoir écrite et de l'avoir laissée manuscrite. Ce sont là fleurs de jardin secret ; — que le jeune homme qui n'eût jamais de semblables griseries garde rigueur à l'auteur et au biographe. Il y a assez d'années que l'on se moque des gens en leur forgeant des êtres surhumains. Nous avons l'habitude ridicule de refuser de connaître nos héros plus bas que leurs couronnes, comme si, d'avoir été hommes vraiment, d'avoir aimé, d'avoir souffert, d'avoir faibli, ils n'étaient pas plus grands !

Cela rappelle ce mot d'une enfant à sa mère :

(1) Inédite.

— Dis donc, maman, est-ce que ça mange, dis, les grands hommes ?...

* * *

Lorrain avait une belle âme. Il ne la fana aux lumières du siècle ni plus ni moins que le plus rangé des bourgeois les plus respectés. Mais il eut la bonne foi d'avouer ses faiblesses et le tort (ou le mérite) *d'inventer* pour la plus grande joie de la salauderie publique. Il fut courageux vis-à-vis des autres et vis-à-vis de lui-même : ce sont des choses qui se pardonnent difficilement à présent. De bonnes âmes chuchoteront que la littérature est indépendante de l'individu, elles citeront les noms de Villon et de Verlaine, et d'autres... Manœuvres ! La personnalité de Jean Lorrain est engagée dans le débat. Je ne veux pas m'occuper seulement de son œuvre. J'ai pour cela de fortes raisons. (1) J'aurai l'audace même d'écrire que le succès de quelques livres de Paul Duval a été dû à l'ignominie de la plupart de ses lecteurs moins attachés à voir ce que l'on doit y regarder qu'à découvrir ce qu'ils voulaient, stupidement, y trouver. Voici le poème :

(1) Voir p. 244 une lettre adressée à Mme Aurel.

« LA MARGUERITE

« *Poésie dédiée à mon ami Withold de K.....*

« Quand vous serez parti loin des murs du collège,
« Songerez-vous, parfois, au poète, au rêveur
« Qui vous aimait d'amour et pour vous — le dirai-je ? —
« Effeuillait au printemps la marguerite en fleurs ?...

« Vous partirez bientôt, bientôt ouvrant votre aile
« Pour le monde et l'amour vous prendrez votre essor.
« Moi je resterai seul. Que ne puis-je, infidèle,
« Vous oublier ?... Pourquoi ? Je veux souffrir encor.
« Je veux souffrir encor de cette âcre souffrance
« Qui creuse dans le cœur un éternel sillon,
« Je veux pleurer, ami, tandis que l'espérance
« Le plaisir et le monde en son gai tourbillon
« Loin vous emportera. — Sur ma lyre brisée
« J'essaierai d'éveiller les accords d'autrefois
« Alors qu'elle vibrait de nos pleurs arrosée
« Et chantait le printemps, notre amour et les bois.

« Ce triste et dernier chant de ma lyre plaintive
« S'éteindra-t-il en route ou viendra-t-il à vous ?
« Mes chagrins inquiets et ma douleur pensive
« Vous feront-ils froncer le sourcil en courroux
« Ou plisser en riant votre lèvre moqueuse ?
« Le triste adieu du fou, lors, sera-t-il compris ?
« Soyez froid, insensible à la plainte amoureuse

« Mais si *tu* m'as aimé cache-moi ton mépris.
« *Toi!* pardonnez ce mot, à cette heure il vous blesse,
« Il vous fera sourire et vous moquer demain,
« Mais, peut-être, en songeant à toute sa tendresse
« Vous rêverez un jour et presserez ma main...

« En attendant cette heure où votre âme, blasée
« Du monde et de l'amour, pourra renaître encor
« A celui dont la chaîne est aujourd'hui brisée,
« Partez, le soleil luit et l'horizon est d'or.
« Plongez dans l'Océan des voluptés nouvelles,
« Mais si jamais, au sein de ses flots dangereux,
« De la fange ou du sang venait salir vos ailes
« Secouez-les sur mon cœur : il serait trop heureux
« D'être la coupe où vient écumer la folie ;
« A leur gré, ils pourront, *eux*, se moquer de moi,
« Qu'importe ! si, parfois, dans les débris d'orgie
« Il se trouve mêlée une larme de toi !

« Charmez par vos propos la belle désœuvrée,
« Recevez ses aveux derrière l'éventail,
« Courez au rendez-vous, auprès du noir portail
« De l'église où, demain, élégante et parée,
« Elle ira prier Dieu, la Madone et le Christ
« D'ajouter à sa grâce et d'embellir ses charmes
« Dans l'unique plaisir de voir deux grosses larmes
« Briller dans ses yeux bleus et gagner son pari. *(sic)*

« Dans les sombres forêts, déchaînez, pour lui plaire,

« Un dix-cors aux abois et vos ardents limiers,
« A la course animez vos impatients coursiers,
« Triomphez !... Inclinant sa tête noble et fière,
« Peut-être voudra-t-elle accorder un regard
« A celui qui pour elle emporta la victoire
« Et tendant aux baisers sa blanche main d'ivoire
« Lui dire, en souriant : Je vous aime... un peu tard.

« Passez dans les palais, hautain, fier et splendide,
« Répandez l'or à flots... Les femmes sur vos pas
« Se pressent, puis s'en vont. *Lui,* la paupière humide
« Dans le sombre vallon ne vous oublira pas.
« A l'heure où tout se peuple et d'amour et de songes,
« A l'heure où tous les bruits s'éteignent dans les [champs
« Souvent il se plaira dans d'innocents mensonges
« A rêver qu'il est deux et qu'il n'a que seize ans.

« Tout lui dira : « Withold »... et la cloche lointaine
« Qui répète au passant : « Souvenez-vous des morts »,
« L'aquilon qui gémit, les pleurs de la fontaine
« Lui rediront : « Il t'aime ! » en leurs tristes accords.

« Là-bas, sur le coteau, quelques tombes verdissent
« Et la brise des nuits qui s'y joue chaque soir
« A comme des sanglots de vague désespoir.
« On dirait des esprits qui pleurent et gémissent...
« Quand je ne serai plus reviendrez-vous m'y voir ?

« Viendrez-vous, écartant les ronces et les gerbes
« Dont on voit le logis de l'oubli toujours vert,
« Ecouter murmurer la voix des grandes herbes
« Et verser quelques pleurs sur mon tombeau désert?

« Viendrez-vous effeuiller la pâle marguerite
« Que, dans ses doigts pâlis, jusqu'à son dernier jour
« *Il* tint en murmurant tout bas des mots d'amour?

« Fleur qui nous suit partout et jamais ne nous quitte,
« Même au sein de la mort; compagne des tombeaux
« On la voit, au printemps, s'élever, solitaire,
« Et doucement s'ouvrir au fond du cimetière
« Aux pieds du saule en pleurs et des sombres
[ormeaux. » (1)

Cette poésie écrite à Arcueil est signée: *Paul Duval* et datée du 18 Avril 1872. Ce n'est pas la brutalité de Jean-Jacques, c'est plus et c'est mieux. Le jeune homme, d'ailleurs, se cachera de sa qualité de poète avec la même volonté douloureuse qu'il avoue (et qu'il s'avoue) des pensées que son camarade Withold ignorera toujours. Le jour où quelqu'un saura qu'il rime il avouera, avec une fierté confuse tout à fait charmante:

(1) Inédit.

« *A Mademoiselle Gabrielle Fi... Brohi.*

« Je vois, l'on m'a trahi : vous savez que, parfois,
« Je m'en vais rêver seul au plus profond des bois
« Et, qu'à défaut d'ami prenant la poésie,
« J'exhale ma douleur en vers de fantaisie.
« On me l'avait bien dit : confier un secret
« C'est grouper des curieux autour d'un indiscret ;
« Mais le plus grand défaut du défaut est de croire } (*sic*)
« A ce qu'on ne croit plus, à l'amour à la gloire. }
« Poète, j'y croyais : voilà le mot lâché,
« Ce mot depuis longtemps à grand' peine caché !
« Vous souriez tout bas... Riez ! Je suis poète !
« Je feindrais vainement puisque vous le savez.
« Poète ! Chacun l'est ou de cœur ou de tête
« Et de cœur surtout... Mais vous, vous qui rêvez,
« Mademoiselle, vous, que j'ai souvent surprise
« Près des flots, solitaire et sur la grève assise,
« Le regard tout chargé d'une humide langueur
« Qu'on sentait, malgré vous, monter du fond du cœur,
« Quand, entre vos deux mains appuyant votre tête,
« Vous songiez à quelqu'ûn... n'étiez-vous pas poète ?

« *Fécamp, 18 août 1872* ». (1)

Maladresse délicieuse ; puérilité charmante. Le grand enfant est l'homme qu'il sera, de plus en plus. Son rêve littéraire se dessine, ses ambi-

(1) Inédit.

tions se précisent, sa vocation s'affirme. Il dissimule à tous les regards un vaste cahier de papier blanc, relié en toile grenat, sur laquelle se détache en grandes lettres d'or ce simple mot : *Poésies*. C'est là qu'il enferme ses jeunes pensées et ses rêves tendres. Il est dans la phase délicieuse où l'on a l'illusion d'écrire un premier livre... qui ne paraîtra jamais. C'est alors que, le cœur battant à grands coups sous la tunique à boutons d'or, on va d'un pas furtif, déposer dans les boîtes des journaux et des revues, des manuscrits qui ne seront pas lus. Et, « le coup fait » on revient dans la vie avec une tranquillité orgueilleuse, comme si, déjà, les passants devaient voir luire autour de cette jeune face adornée du képi d'uniforme, des auréoles glorieuses. Bonnes heures que suivent de mauvaises journées qui passent, comme la jeunesse !... Généralement les œuvres des adolescents sont informes, incomplètes, fastidieuses souvent, curieuses quelquefois, intéressantes rarement. Paul Duval qui en toutes choses devait être exceptionnel écrivait à dix-sept ans les vers qui suivent (1). Ils suffisent à faire prévoir l'exceptionnel talent qui va bientôt surgir, franchement au grand jour, et qui, après quelques courtes

(1) Inédits.

hésitations dans le sillage de Lamartine et de Musset, s'imposera tout de suite à l'attention publique. Jean Lorrain est attiré par le charme des légendes. Il est plus souvent en esprit aux pays allemands, habités par tant de fantômes, qu'à Arcueil, — Arcueil ville prédestinée où trois siècles avant l'arrivée de Paul Duval — un temps qu'Il aimait — Ronsard et Jodelle, batifolèrent ; Ronsard et Jodelle adorateurs de l'antiquité comme lui, et qui comme lui, apportèrent dans le concert littéraire de leur temps une note nouvelle. Voici la poésie promise. Plus tard Jean Lorrain sera plus épris par le pays blanc d'Andersen. Le pays change. L'amour de la Fable demeure.

UN SOIR AU BORD DU RHIN

A mes amis Paul C. et Léopold P.

C'était le temps fertile en légendes mystiques
Où les lutins, le soir, sous les chênes antiques
Se rassemblaient en chœurs,
Le temps où l'on voyait des formes pâles, blondes,
Voltiger et planer du cristal bleu des ondes
Aux calices des fleurs.

La lune illuminait de ses pâles lumières
Et le creux des vallons et les vastes clairières

Des bois et des forêts,
En suspendant parfois sa ténébreuse course
Pour mirer au passage en les eaux d'une source
Ses nocturnes attraits.

Les vagues du vieux Rhin se succédaient sans trève,
Et le fleuve emportait, rapide comme un rêve,
Un bateau, frêle esquif,
Tandis qu'il s'échappait du fond de la nacelle
Plus légère en son vol qu'une frêle hirondelle
Un chant doux et plaintif.

La lyre résonnait. Une voix douce et pure
Montait et puis venait, comme un léger murmure,
S'éteindre sur les bords
Où les rayons de lune en l'herbe lumineuse
Folâtraient et formaient ronde mystérieuse *(sic)*
Au son de doux accords.

— « C'est l'heure, ô Giselda, disait la voix lointaine,
« Où de son vieux balcon la pâle châtelaine
« Ouvrit au beau Lionnel »...
— « C'est l'heure, ô mon amant, où Giselda, craintive,
« Descendit de la tour et quitta, fugitive,
« Le château paternel. »

— « C'était l'heure où, fuyant la brûlante insomnie,
« Il allait demander aux fleurs de la prairie
« De calmer ses douleurs »

— « C'est l'heure, ô mon amant, où Giselda captive
« Veillait à sa fenêtre et là, triste et pensive,
« Pour lui versait des pleurs. »

— « C'est l'heure où s'élevant sur l'élément humide
« L'ondine dit son chant, c'est l'heure où la sylphide
« Prend son vol aérien.
« De leurs corps demi-nus la blancheur est nacrée
« Mais la forme suave en est, vierge adorée,
« Moins belle que du tien. »

— « C'est l'heure où l'on entend, à travers les
[campagnes,
« La voix des bois, des flots et celle des montagnes
« Se réunir en chœur.
— « C'est l'heure, ô mon amant, où ta voix et ta lyre
« Enchantent Giselda « — « C'est l'heure où ton sourire,
« Enfant, ravit mon cœur.

« Vois comme les flots bleus accourent de la rive
« Embrassant notre esquif d'une étreinte lascive
« Pour baiser tes cheveux !
« Et toi, sans résister à leurs molles caresses,
« Tu laisses en rêvant flotter tes blondes tresses
« Sur les flots amoureux.

« Vois glisser à tes pieds ces rayons diaphanes
« Vois comme autour de nous les roseaux, les lianes
« S'enlacent mollement !

« Entends ô Giselda, comme le vent soupire
« C'est lui qui pour te plaire en effleurant ma lyre
« Murmure (1) doucement. »

La lune, à cet instant, se leva pure et belle
Et, d'un réseau d'argent englobant la nacelle,
Tout à coup inonda
Le trouvère amoureux qui de la nuit s'inspire
Et chante en caressant les cordes de sa lyre
Aux pieds de Giselda.

A l'avant du bateau, la vierge au front candide
Sur Lionnel attachait un long regard humide
En écoutant sa voix
Et sur ses deux genoux appuyant sa figure
Berçait le ménestrel et dans sa chevelure
Promenait ses longs doigts.

La lyre se taisait, la rive était déserte
La brise en soulevant sa tunique entrouverte
Découvrait son beau sein,
Tandis que, par pudeur, détournant le visage
Son amant, néanmoins, en contemplait l'image
Dans le miroir du Rhin.

La brise du rivage ébranla les vieux saules...
— « Ramène tes cheveux sur tes blanches épaules,

(1) Le mot « murmure » remplace « soupire » dans l'original.

Dit l'amant inquiet,
« Cache ton sein de neige, amortis sous ton voile
« L'éclat de ton regard plus brillant que l'étoile
« Car si l'on te voyait... »

— « Si l'on m'apercevait, dit Giselda rêveuse,
« Ami, l'on penserait tout bas : « Elle est heureuse...
« Ah ! l'amour est si doux !
— « Mais dis-moi, Giselda, qui pourrait voir tes
[charmes
« Sans sentir dans ses yeux couler de douces larmes,
« Sans devenir jaloux

« De l'amant fortuné qui, dans la nuit t'enlève
« Et t'emporte en chantant comme dans un doux rêve
« D'ivresse et de bonheur,
« Si jamais un passant attardé sur la rive
« T'avait vue, ô ma belle, ainsi blanche et pensive ?
« Voile-toi car j'ai peur !

— « Redouter et pourquoi ? Tout ici-bas sommeille,
« Seule, pour nous guider, la lune en les cieux veille...
« Pas un bruit, pas un son.
« La haine est assoupie avec la nature
« Je n'entends que ta voix et le flot qui murmure
« Bannis ton noir soupçon.

« Il est plus de minuit et les esprits nocturnes
« S'endorment à leur tour, les ondins sur leurs urnes,

« Les sylphes dans les fleurs. »

— « Pardonne à mes soupçons, ô blonde enchante-
[resse!
« Si la terreur me suit dans mon ardente ivresse
« Et m'arrache des pleurs :
« Que faut-il accuser ? Le feu qui me fait vivre
« Et me tue à la fois, ta beauté qui m'enivre...
« Giselda réponds-moi ?

« Si tu savais hélas ! combien tu parais belle
« Quand la lune est aux cieux, quand le flot étincelle
« Enfant, je t'aime... Et toi ? »
De Lionnel écartant la blonde chevelure
Elle inclina sur lui sa charmante figure
Et sur son front brûlant,

Cueillit un long baiser ; lui voyant son sourire
Pressa sa blanche main puis accorda sa lyre
Et reprit son doux chant.

... Par la lune inondé de lumière argentée,
De bonheur et d'amour, vision enchantée,
Leur esquif, sur le Rhin,
Passa, vif et rapide, et la voix du trouvère
Retentit quelque temps dans la nuit solitaire
Pour s'éteindre au lointain...

Quelle rive atteignit la barque harmonieuse
Qui, sur les flots, passait, brillante et lumineuse ?

La revit-on jamais ?
Où voguaient-ils tous deux ? A l'éternel mouillage !
Mais que leur importait le terme du voyage ?
Elle aimait, il aimait.

La nuit sombre est le monde et le Rhin est la vie,
Le lointain idéal est la verte prairie
Et l'esquif est l'amour.
Le fleuve impétueux dans ses courants perfides
Enlace la nacelle et sur ses eaux rapides
L'emporte sans retour ;

Et, toujours en avant, en avant, il l'entraîne
Vers l'abîme fatal ou la rive lointaine
Dans le céleste port.
Et l'homme, du destin innocente victime,
Aime, chante et sourit sur le bord de l'abîme
Et vogue vers la mort.

Heureux les passagers qui, le cœur pur encore,
Le front orné des fleurs, amoureux dès l'aurore
Heurtent le noir écueil :
La barque tourbillonne et leur heure dernière
Est un doux chant d'espoir ; l'amour est leur suaire
Et l'oubli leur cercueil !...

Paul Duval.

Arcueil, 26 mars 1872. »

CHAPITRE IV

Du Cahier Rouge au « Sang des Dieux »

Dans la préface de sa remarquable *Histoire d'un Romantique* (Berlioz), Adolphe Boschot écrivit : « Renonçant à briller par les élégances et les gentillesses du discours qui ne sont, pour la pensée, que des à-peu-près, nous avons voulu écrire l'histoire d'un homme, l'Histoire d'un Romantique, proposer *des faits*, *rien que des faits* et dans l'ordre rigoureux où ils se sont produits, à leur date précise, à leur jour et en indiquant leur degré de certitude. Le désir de la précision nous a imposé le plan biographique. Si l'on veut bien y réfléchir, sans doute conviendra-t-on que le roman appelé « psychologique » et le roman appelé naguère « expérimental » doivent tendre à n'être que l'autobiographie ou mieux encore la biographie. Sans

souvenirs personnels, sans *documents exacts*, le romancier *psychologue* ou le romancier *expérimental* ne peut donner, avec plus ou moins d'adresse, que des fantaisies décevantes. » A merveille. Il importe, en effet, de ne pas dire plus qu'on ne sait et de ne pas prendre une donnée d'expérience « pour un tremplin qui rejette l'esprit dans l'hypothèse et le chimérique. » La méthode d'Adolphe Boschot est excellente lorsqu'il s'agit d'un cas pour lequel, — c'est le cas de Berlioz — le recul ne manque pas. « Le temps passe. La pluie efface ». Il ne reste d'un grand mort, après quelque demi-siècle, que ce qui peut et doit demeurer de lui. Mais pour Jean Lorrain, personnalité très particulière, très exceptionnelle, telle qu'on n'en peut citer dix semblables par siècle, le procédé qui consisterait, aussitôt après sa disparition, à ne produire que « des faits, rien que des faits » serait manifestement inapplicable. Pour plusieurs raisons :

Trop de faits pourraient être cités. Une sélection s'impose.

Il faut discerner et choisir (1) les caractéris-

(1) Ne semble-t-il pas que Lorrain, lui-même, l'ait indiqué, avec lassitude, un an avant sa mort ? Il écrivait le 19 mai 1905, dans une lettre inédite qu'on lira plus loin, p. 190 : « J'habite « le pays. Je compte y demeurer et un roman sur..... ne m'y « créerait que des ennuis. Or j'en ai eu mon saoûl dans ma « vie et j'ai droit maintenant au repos. »

tiques, et, dans cet ordre d'idées, les choses les plus intéressantes sont rarement les plus connues. Nous n'aurons pas la naïveté de nous tenir à la légende que Jean Lorrain se créa et moins encore à celle que des haines lui firent. D'autre part, certains souvenirs pourraient donner un semblant de crédit à quelques ressentiments qui ne s'inclinent ni devant le talent ni devant la mort. Or ces pages restent au-dessus des scandales faciles. Elles veulent restituer à l'admiration publique le Jean Lorrain véritable, — celui qui souffrit assez de son temps pour vouloir lui cacher sa douleur. Je sais hélas ! trop bien que certains vindicatifs ne désarmeront jamais. L'esprit pour les hommes est comme la beauté pour les femmes : ce sont deux choses qui ne se pardonnent pas.

Donc, qu'on ne s'attende pas à trouver dans ce qui va suivre une succession d'anecdotes croustillantes ou de souvenirs à vacarme. Je ne m'attarde point aux détails superflus. Je citerai des faits, des documents, des souvenirs personnels choisis avec soin. Ils me permettront de conclure nettement. Je n'écris pas un livre d'histoire. Je ne compose pas un ana. J'accomplis une œuvre de justice. Si je réalise imparfaitement mon dessein, qu'on veuille bien me pardonner l'exécution en faveur de l'intention.

Je négligerai d'étudier quelques phases banales de l'existence de Lorrain. Il y a moins d'intérêt à savoir qu'il accomplit ses périodes d'instruction militaire dans les hussards, à Saint-Germain et Rocquancourt, et, à Rouen (28 jours) dans les chasseurs à cheval, (1) qu'à écouter vibrer d'une colline à l'autre, à travers la valleuse où Fécamp s'étale, les neuf cloches de l'abbaye, les neuf cloches délirantes les jours de fête et si tragiquement plaintives lorsque quatre d'entre elles sonnent un interminable glas, en mineur, — ce glas hallucinant, invariable depuis des siècles, unique, — ce glas sur la mélodie primitive duquel la naïveté poétique des marins a placé ces paroles étranges et lugubres :

Prosper, viens t'en...
La mort t'attend
Dans un beau lit
Couvert de buis...

Ces paroles ont, pendant ses premières années, bercé la langueur de Paul Duval. Elles pétrirent son âme à leur gré. L'enfant, aux premières heures de sa vie, a vu en ces cloches une compagnie, — d'instinct, fatalement, comme il a respiré l'âme des vieux ancêtres qui, depuis

(1) Jean Lorrain n'a jamais servi dans les spahis comme on l'a imprimé à tort.

Kanut, sillonnèrent les flots éternels sur leurs nefs téméraires — et aussi comme il a bu, par les chaudes vesprées estivales, l'âme des ravenelles d'or et de flamme crétant la misère des vieux murs lépreux de nos ruelles solitaires. A travers l'existence de Jean Lorrain, une foule de détails de ce genre expliquent son tempérament et ses actes parfois. Les petits et les grands scandales de jadis, qui furent sa meilleure arme contre la goujaterie et l'hypocrisie contemporaines, sont célèbres et sans intérêt, tandis que personne ne connaît l'estampe de J.-B. Chapuy qui le hanta pendant ses dernières heures et explique son agonie.

A quoi bon encore rappeler longuement les procès de Jean Lorrain ? Certains furent assez légitimés (pour la morale *habituelle* du « monde » au moins), encore qu'il eût été plus noble et plus adroit de la part des plaignants d'agir différemment ; quelques autres sont moins justifiés : la stupidité, la mesquinerie et la cupidité bourgeoises, — je le dis très haut, — s'unirent, au moins une fois, à la rancune de quelques gens investis de pouvoirs publics. Je ne reviendrai pas là-dessus, non plus que sur les duels de Paul Duval, au régiment d'abord (sabre) ou, en littérature, avec MM. Proust et René Maizeroy, sauf pour constater la bravoure excep-

tionnelle dont il eut l'occasion de faire preuve au temps où il écrivait ses *Histoires du bord de l'eau*, le temps où on le vit revenir chez lui, à Auteuil, des berges de Billancourt ou des assommoirs du Point-du-Jour, près du viaduc, le bras traversé par un surin ou la figure fendue d'un coup de chaise ou d'escabeau. Ce sont des détails qui n'ont d'autre importance que celle-ci : éclairer l'une des qualités d'homme de Jean Lorrain, là où la malveillance générale n'a voulu voir que curiosité malsaine et mœurs spéciales. La documentation littéraire n'est pas encore sincèrement admise par la majorité des bourgeois, — les bourgeois qui admirent sans l'avouer, les gens de lettres et les artistes, comme ils admirent les comédiens — en les méprisant, en les enviant surtout. — Passons sur ces menuailles.

*
* *

Paul Duval arrive à l'âge d'homme. Sa vocation littéraire devient de plus en plus impérieuse. Il craint d'avouer son inclination à cause d'un préjugé qui demeure vivace dans toutes les familles cauchoises : la littérature, l'art et la scène sont des carrières anormales qui procurent le déshonneur quand elles ne mènent pas à la gloire — ce qui est rare. La vénérable mère de Jean Lorrain me l'écrivait encore le 10 août

1906 avec une ironie mélancolique (1) : « A « Fécamp, lorsqu'on est fils et petit-fils de marins « et d'armateur, on doit être armateur aussi « ou marin, ou alors on passe pour incapable ; « on n'est bon à rien ! » C'est trop vrai. Paul Duval repartit pour Paris. Il fit deux années de droit. La première fut satisfaisante. Le Code et la Muse formaient un assez bon ménage chez le futur auteur du *Vice Errant*. La deuxième année fut meilleure pour la Muse que pour le Code. La vocation des lettres criait dans l'âme de l'étudiant. Paris, ville littéraire, grisait le jeune homme d'espoirs légitimes... Et si vous voulez connaître sa vie à cette époque lisez *l'Arrivée* du tendre Alphonse Daudet ou, mieux, les premiers chapitres du *Tréteau*. Le cahier relié en rouge se couvrait sans cesse de rimes nouvelles. Il fut ensuite dédaigné, abandonné. Le jeune littérateur progressait rapidement. Il ne fut pas détruit, pourtant, ce précieux cahier rouge (2) !

(1) Lettre écrite de Fourmies (Nord).

(2) Le cahier rouge tel qu'il me fut remis à Nice, en janvier 1906, par Mme Pauline Duval-Lorrain, était incomplet. Plusieurs pages au milieu et à la fin, avaient été arrachées par Jean Lorrain lui-même. Elles furent vraisemblablement utilisées, après transformation, dans ses œuvres poétiques ultérieures. Voici les titres des poésies contenues dans le cahier rouge : *Au lecteur ; Un soir aux bords du Rhin ; La marguerite ; Rêverie ; Les elfes*, ballade à ma mère ; *A Ninon ; A madame la marquise d'Héricourt de Valincourt à l'occasion de sa fête* ; *Ne m'oubliez pas*, ballade ; *La Reine des Carpes*, poème (mutilé) ; *Le songe d'une nuit d'été* (mutilé) ; *A Mademoiselle Gabrielle Fi... Brohi ; La source ; L'étoile d'or qui brille au sommet du coteau...* (poésie sans titre et incomplète). G.N.

J'ai pu y cueillir le puéril : *Au Lecteur*, qui va suivre et qui fut écrit à Fécamp le 6 juillet 1872, — avant le départ pour la capitale. Je cite cette poésie, cette déclaration de principes, cette profession de foi, je la cite car elle marque la fin du noviciat littéraire de Paul Duval. Elle montre une dernière fois toute la splendeur de cette âme d'élite — *et très pure* — cette âme qui, dès son arrivée dans la littérature et dans la vie des lettres, se travestira sans cesse. Quelle simplicité gracieuse et douloureuse ! quelle naïveté douce ! quelle sincérité profonde que le souvenir de la Guerre récente augmente encore ! Qui reconnaîtrait (sauf à quelques vers défaillants et délicieusement douloureux :

... Mes faibles vers sont ceux du malade au malade,
D'un fou...
... Pâle fleur de vieillard, hochet d'enfant malade...
Etc...),

qui reconnaîtrait dans ce poème dolent et berceur, dis-je, la manière de l'impitoyable railleur, du terrible critique des *Pall-Mall*, celle du narrateur hallucinant des turpitudes cosmopolites et celle du bourreau qui nous venge du *Crime des Riches* ?... Mais il y a les mots *malade*, fou, enfant... que l'on médite sur ces vers :

AU LECTEUR (1)

« Ne t'en souvient-il pas, lecteur, dans ton enfance,
Alors que tu souffrais (et tu dois le savoir :
La première impression de l'homme est la souffrance,
Le bonheur une image et notre âme un miroir)
Il était, près de toi, pour essuyer tes larmes,
Une femme attentive, au regard bienveillant
Et si doux que parfois, lecteur, en t'éveillant,
Sous l'empire inconnu de je ne sais quel charme,
Tu te disais tout bas en ouvrant de grands yeux :
« Que son sourire est doux et son regard étrange !
« Ne serait-ce pas là le gardien, le bon ange
« Qui veille sur mon âme et la conserve à Dieu ? »
Ta mère, attribuant ta surprise à la fièvre,
Ta mère (c'était l'ange) appuyait sur ta lèvre
Sa lèvre humide encore et puis d'un ton câlin
Te disait : « Cher enfant, qu'as-tu donc ce matin ? »
Toi, pour la rassurer, du prétendu délire
Tu lui faisais alors les innocents aveux,
Aveux qui, sur sa bouche, amenaient un sourire,
Et, pesant, dans sa main, l'or de tes blonds cheveux
L'ange, pour apaiser, son chérubin malade,
Lui disait un vieux conte, un chant, quelque refrain,
Et l'enfant s'en allait, dans l'air de la ballade,
S'endormir en Ecosse et sur les bords du Rhin.

(2) Inédit.

Tout homme est un enfant ; la plupart sont malades.
Le poète est aimant : le suis-je, ami lecteur ?
Dans ton cœur, cependant, j'aime à verser mon cœur.
Pour vous j'ai composé mes vers et mes ballades,
Pour vous, hommes-enfants ! Peut-être, en les lisant,
Trouverez-vous parfois des parfums de la veille
Et le riant passé dans le sombre présent.
— « Les vers sont mal tournés, la tournure en est
[vieille »
Pourra dire un critique... ou quelque aimable ami.
Je les plains. J'ai seize ans et n'ai point d'expérience,
Sur le monde confiant je me suis endormi.
Libre soit aux méchants d'éveiller la méfiance
Dans mon âme d'enfant et d'y verser le fiel !
Sans crainte ils le pourront ; je ne sais pas répandre
Le poison sur les cœurs et pas même le rendre ;
Je ne suis pas serpent et c'est un don du ciel
Dont m'a privé mon père. Allons ! je suis sans armes,
Arrachez de mon front ma couronne de fleurs,
Flétrissez-la du doigt, faites couler mes pleurs...
Qu'il me reste un sourire et je sèche mes larmes.
Ce sourire il viendra, je le sais, quelque jour,
Comme un joyeux rayon, égayer ma tristesse
Et sur mon cœur meurtri répandre un flot d'amour !

Siècle d'or et de fer, malgré ta sécheresse
Sur terre il est encore de ces hommes sauveurs,
Défenseurs généreux du pauvre et du poète.

De ces hommes enfin dont tu tournes la tête
En leur jetant au front le surnom de rêveurs ;
Et ceux-là seuls, pourtant, possèdent la sagesse,
Ceux-là seuls sont heureux, malgré ton ris moqueur :
Car ils ont su garder l'éternelle jeunesse,
Celle que tu n'as pas : la jeunesse du cœur.
« Des enfants, diras-tu ! Pis, des enfants crédules ! »
Ils croient à Dieu, les sots, mais ils font croire au bien.
On chasse de nos jours les prêtres des cellules :
L'hypocrisie est morte et l'on ne croit à rien.
Mais l'or a des autels, mais l'or juge et condamne...
Et qu'en arrive-t-il ? On marchande son sang
A la France qui meurt... Et la vierge à quinze ans
Regarde, en soupirant, passer la courtisane...
Aussi, beau siècle d'or, malgré ta société,
Qui ne croit plus au bien pour ne le pouvoir faire
Et raille par contrainte, hé ! bien ! moi je préfère
Une utile imposture à ta vraie nullité !
Voilà pourquoi, beau siècle, à mon drapeau fidèle,
Je ne vais pas railler, sceptique de bon ton,
La foi de mes aïeux dont la barque chancelle
Et pousser, en passant, Jésus-Christ du talon.
Vois, je suis en retard, je plains tout ce qui tombe...
Or ce n'est pas la mode et si quelqu'un succombe
En me criant : « à l'aide ! » Est-ce un Grec, un Germain ?
Moi, je n'y vois qu'un homme et je lui tends la main.

Ne suis-je pas un fou ? J'ai la foi de ma mère.

Pour vous convaincre enfin, j'ai seize ans et j'espère ;
Fou si j'offre aujourd'hui mon recueil à des fous,
Grands hommes à ressorts, n'en soyez pas jaloux.
Mes faibles vers sont ceux du malade au malade,
D'un fou qui veut charmer un fou de ses accords ;
Quant à vous qui n'aimez que le son des louis d'or
Et trouvez qu'une fleur sans prix a l'odeur fade,
Ne lisez pas mes vers ; en les mettant bien bas
Vous pourriez malgré vous leur faire un haut mérite ;
Pourtant si vous tenez à les lire, au plus vite
Finissez et surtout, messieurs, ne les louez pas.
Ce serait toujours faux, vous ne pouvez comprendre
Puis tout paie avec vous et je ne puis vous rendre :
Mes remords sont légers, ma bourse l'est aussi
Je vis au jour le jour, sans argent, sans souci,
Et ma muse brouillée avecque l'industrie
Ne sait ni célébrer l'art de l'épicerie
Ni vanter au public les fonds de magasin !
Enfin l'air des comptoirs à ma Muse est malsain.

Son visage est si pâle et ses membres si frêles
Sous sa robe d'azur faite des flots du Rhin !
Et puis, quand je voudrais chanter quelque refrain,
Ma belle, au bruissement harmonieux de tes ailes,
Pourrais-tu m'inspirer dans un sombre bureau
Et me dicter tes vers sur un ballot de toile ?
Vois-tu ton tendre ami devenu ton bourreau,
Renversant l'encrier sur l'azur de ton voile ?

Toi, ma naïve enfant, qui d'un air si joyeux
Glanais hier encor les bluets dans les seigles,
Verrais-je sans pâlir un commis furieux
Frapper sur ton sein nu l'empreinte de sa règle ?
Dans les brumes du soir, viens, prenons notre essor :
Viens mirer dans le ciel tes yeux mélancoliques ;
Leur argent en tombant a des sons métalliques
Qui fausserait ta voix et pour faire de l'or
Ils briseraient hélas ! ta harpe qui résonne,
Ta ceinture d'émail et ta frêle couronne !
Mais moi je ne veux pas voir ma muse pleurer !
Je suis fou, voyez-vous ! j'aime qui me ressemble ;
Vous qui rêvez encor, nous rêverons ensemble,
Vous qui n'espérez plus, laissez-nous espérer !
Pour vous, mes chers amis, vous qui savez comprendre
Ce que chantent les flots et ce que dit la nuit,
Vous qui, souvent, avez veillé, jusqu'à minuit,
Pour voir lever la lune au ciel et pour entendre
Le rossignol répondre à l'éternel refrain
Que les voix des forêts soupirent au lointain,
A vous sont tous mes vers, à vous sont mes ballades ;
Vous en reconnaîtrez plus d'une en mon recueil,
Pâles fleurs de vieillards, hochets d'enfants malades
Qu'on aime à retrouver, surtout, près du cercueil !...
Mes vers sont sans parfum, sans amour, sans ivresse !
C'est comme un vieux refrain d'une vague tristesse,
Un souvenir d'enfance et des siècles passés
Qui vous fait, malgré vous, songer aux trépassés,

Quelque chose qui vit tout en cessant de vivre !
C'est le vague parfum d'un vieux conte ou d'un livre
Que l'on a lu jadis, près d'une femme, à deux :
Laquelle ? On ne sait pas et cependant on rêve...
On tourne les feuillets : le souvenir s'achève,
Et l'on ferme le livre en s'essuyant les yeux !
Ce sentiment sans nom qui tue et fait renaître
L'aurez-vous ?... Mais, amis, vous songerez peut-être
Qu'il était autrefois près de votre berceau,
Attentive et rêveuse, une humble jeune femme
Et que ses doux baisers, marqués comme d'un sceau,
N'éveillaient pas alors de désirs dans votre âme !
Que cette femme-là veillait sur vos sommeils
Que vous la retrouviez encore à vos réveils !...
La plupart songeront sans doute au cimetière
Et vous, homme du jour qui vivez terre à terre,
Et toi, Peuple orgueilleux au cœur gonflé de fiel,
Peut-être, ce jour-là, fixerez-vous le ciel
Et conviendrez alors, pleins de votre impuissance,
Que la patrie est là, qu'ici n'est que l'absence !
Lisez, hommes sans foi, vous pouvez rajeunir
Et pour un jour, enfants, pleurer, aimer encore.
Votre âme s'est fermée et pour la faire éclore
Un souffle lui suffit : celui du souvenir. »

... Le temps passe. La vie du quartier latin amuse d'abord Paul Duval. Il vient s'échouer, parfois, dans les rédactions de quelques jeunes

revues et il « se mêle à des groupes de petits esthètes en veston crasseux de dompteur ou en redingote à la Royer-Collard » qui, « tous, ont « enfanté des chefs-d'œuvre et commis des vers « admirables, qu'ils se récitent, en fumant des « cigarettes et en couvrant d'opprobres et d'ana- « thèmes leurs aînés et leurs amis de la veille, « casés, enfin, dans une librairie ou dans un « journal » (1). Pourtant le jeune étudiant est bientôt las de cette vie. Il aime la Bohême pour les inspirations qu'elle fournit et il la pare d'oripeaux somptueux ou bizarres (2) mais celle des arrière-tavernes du Boul'Mich' et des rues adjacentes lui répugne et le blesse. Il y a en lui d'une part, trop de bonté et trop d'esprit (car sa raillerie veut *avant tout* être pittoresque) pour que cette atmosphère chargée d'odeurs de moût de bière, de fumée de tabac et de sueur lui convienne lorsque sa curiosité avide aura pu se satisfaire. Il a trop souci, d'autre part, des aspects extérieurs en général, et de sa toilette en particulier, pour admettre l'absence de linge et les ongles en deuil des Jeunes-Lettres. Il vit trop dans la compagnie poétique des princesses fabuleuses, « Enilde aux bras de neige, Enilde enfant d'Yniol », Viviane, à Brocéliande, « les

(1) *Le Tréteau*, p. 21.
(2) *La Forêt Bleue*, *le Sang des Dieux*, *Princesses d'Ivoire et d'Ivresse*, *Théâtre*, *etc... passim*.

pieds nus caressés dans ses cheveux d'or fauve », Elaine, Genèvre, Yseult et Mélusine, pour s'attarder à l'attristant spectacle des impures lorettes, gosselines paresseuses ou vieilles gardes nonchalantes, qui se fardent, l'hiver, pour ne pas se laver. Cependant l'émulation surgit en lui. Sa vocation s'impose. Il ne résiste plus. Il fait part de ses desseins à sa famille qui s'incline devant son désir. Dans les petites villes où, derrière les façades impassibles luisent des regards sans cesse aux aguets, il importe de ne pas donner prise aux ragots.

... M. Duval père exprima un vœu :

— Tu devrais changer de nom. Si tu ne réussissais pas... (on ne peut jamais être sûr d'avance !) nous serions seul à le savoir.

D'accord avec son fils, Madame Duval ouvrit un livre au hasard. Le premier mot qui lui tomba sous les yeux fut : « lorrain ».

— Pourquoi ne signerais-tu pas Lorrain ? C'est simple, sonore, solide... Avec un prénom simple aussi... Jean, par exemple ?... C'est si *peuple* de prendre une particule ...

Et Paul Duval reçut avec émotion ce second baptême, de sa mère.

Peu après paraissait, chez Alphonse Lemerre, éditeur du Parnasse : LE SANG DES DIEUX par Jean LORRAIN, *avec un dessin d'après Gustave*

Moreau (1). Cette première œuvre était dédiée « *au Maître Leconte de Lisle* ».

. . . .

... Tu seras le poète aux grands yeux transparents
Qui s'étonne, ébloui, dans la nature fée,
Des lauriers d'or au front et de la pourpre aux flancs.

Pâle et les yeux fixés sur la voûte étoilée
Tu seras le songeur sublime, indifférent,
Qui marche sous la lune et s'abreuve au torrent.

« Un rapsode était né... » (2)

---

(1) Il a été tiré de cette édition rarissime, 525 exemplaires par M. Léon Echégut, imprimeur au Havre (1882). L'édition comprenait : 25 exemplaires sur papier de Hollande et 500 sur vélin teinté.

(2) *Le Sang des Dieux*, édition originale, p. 10.

CHAPITRE V

Intentions

« *A toi, mon brave et bon père, le premier crime* « *de l'enfant terrible qui, envers et malgré tous,* « *a voulu raconter sa cruelle et vilaine nature à* « *cet être peu paternel pourtant, mais aussi enfant* « *que lui : le Public.*

« *Ce livre t'appartient et par droit de conquête* « *et par droit de naissance. Lis-le, et si, parfois,* « *je* resuis *insupportable et mauvais, comme aux* « *heures passées, dis-toi : un monsieur qui rêve et* « *voit de semblables horreurs n'est ni bâti ni en* « *équilibre comme Jean qui passe.*

« *Et, au lieu de me gronder, embrasse-moi* « *bien fort sur le front, — le front malade et trop* « *empli, — pour faciliter l'éclosion du second* « *enfant.*

« *Le* Sang des Dieux *à son grand-père et à* « *son père.*

« Jehan (1) Lorrain. »

(1) Un instant Jean Lorrain eut l'intention de signer Jehan. Il abandonna bientôt cette idée dont il faut rendre responsable son amour pour l'époque de la chevalerie. — G. N.

Sur la première page de son premier volume : *Le Sang des Dieux*, Paul Duval inscrivit cette dédicace inédite (simple et si jolie, délicate et si puérile) de son écriture vacillante et craintive de neurasthénique et de timide. Il devait avoir, par la suite, la terrible audace des timides.

Dans ce premier volume le poète d'*Ennoïa* et d'*Yanthis*, l'évocateur hallucinant de *la Mandragore* et des *Histoires de Masques* se révèle, plus nettement encore que dans ses esssais de jeunesse et ses extraordinaires lettres d'enfant. Il publie, quelques mois plus tard, la *Forêt Bleue* (1), livre si semblable au *Sang des Dieux*, que leur rapprochement fait croire à un diptyque volontaire. Néanmoins il sied de remarquer que l'orientation définitive de Jean Lorrain s'achève dans cette deuxième œuvre. *Le Sang des Dieux* comprenait : *Les légendes Dorées*, *Parfums anciens* et *Le Sang des Dieux* dans lequel dansaient les trop beaux *Ephèbes* maladifs et pervers. *La Forêt bleue*, qui porte en frontispice la satanique, irrésistible et terrifiante *Primavera* de Sandro Botticelli, chante l'étrange *Pays des Fées ;* elle abrite les *Sonnets Bohèmes,*

(1) La première édition de la *Forêt Bleue* est aussi rare que celle du *Sang des Dieux*. *La Forêt bleue* fut également imprimée au Havre, à l'Imprimerie du Commerce (Échégut), pour Alphonse Lemerre, éditeur. Cette œuvre est divisée en 3 parties : I. *Le Pays des Fées*, II. *La Forêt Bleue*, III. *Lunaires*.



Dessin humoristique de Paul Duval, accompagnant une de ses lettres écrites de Vanves, à l'âge de treize ans.

les Bohémiens, les Zingaris ; elle est parcourue par des faunes, des elfes et des nymphes et, dans son invraisemblable décor,

Les cygnes du clair de lune
Vont glissant, dans la nuit brune,
Sur le ciel, étang d'argent.

C'est dans ce livre aussi que se trouvent les vers orfévris, qu'Il idolâtrait, qu'Il a repris et cités tant de fois dans son œuvre, ces vers qui décrivent rapidement la merveilleuse forêt de Brocéliande en laquelle il aima tant à égarer ses beaux songes :

Les genêts étaient d'or et dans Brocéliande
L'iris bleu, ce joyau des sources, la lavande
Et la menthe embaumaient : c'était aux mois bénis
Où le hallier s'éveille à l'enfance des nids,
Et les pommiers neigeaient dans les bois frais et
[*calmes...* (1)

Je reviendrai sur ce livre lorsque nous étudierons l'œuvre de Jean Lorrain. Son existence à présent, ses débuts à Paris nous requièrent plus vivement que ce qu'il publie. Son avenir se décide. Et nous allons connaître la genèse de sa légende.

Le *Sang des Dieux*, premier geste public de

(1) *La Forêt Bleue*, p. 81. — Voir *Théâtre*, p. 4. (Ollendorff) et *Le Tréteau*, p. 213.

Jean Lorrain, avait paru en 1882, aussitôt après qu'il eût achevé son volontariat (1). A cette époque Paul Duval quitta sa ville natale de son propre gré et avec l'assentiment de sa famille. Puisque la profession des lettres est classée par les bourgeois des petites villes parmi les carrières dénigrées et puisqu'Il ne se sent pas attiré par l'industrie paternelle il accepte de « faire son droit ». Avocat ! Voilà qui sonne bien aux oreilles des bonnes femmes fécampoises amoureuses de mise en scène et de chicane !... Avocat ! Pendant une année Paul apprend avec entrain. Il partage équitablement son temps entre l'étude de la législation et la création des œuvres littéraires qui jaillissent tumultueusement en lui. Il habite alors rue Jacob, dans un quartier paisible qui lui rappelle un peu, sans doute, le soir, après la fièvre des journées capitaléennes, le calme de sa ville natale. Puis, accoutumé, violemment séduit par la frénésie du *Quartier* et le pittoresque de l'existence des étudiants qui l'effrayait un tantinet d'abord, il émigre en plein Boulevard Saint-Michel. Il se lasse vite de ce milieu d'aventures, de médisance et de fainéantise et il revient à la paix en retournant chez lui. Il a passé deux années à Paris, — Paris dont il

(1) Voir pour les périodes d'instruction militaire le chapitre IV, p. 80. Je n'y reviens pas. — G. N.

s'est lassé en même temps qu'il prenait le Droit en horreur.

Il revient à Fécamp. Il a abandonné Victor Dalloz et toute sa séquelle pour jamais. Le moyen de compulser d'arides répertoires quand le soleil luit sur les champs et sur la Ville, quand la Vie passe et vous attire dans son tourbillon irrésistible, quand des verbes chantent en vous et quand la vocation littéraire vous prend âme et corps, tout ?... Que faire ?... De la littérature. Mais... Réfléchissons... Pendant quelques mois, dans le silence claustral de la cité maternelle, devant les horizons maritimes retrouvés, devant les collines fleuries d'ajoncs et de scabieuses, sur les quais encombrés de houille brillante et de bois blonds embaumés venus du Nord, durant les journées qui s'écoulent, toutes pareilles, au rythme impressionnant des cloches des beffrois, Jean Lorrain songe, agence, pétrit, ébauche, crée ses premières œuvres qu'il mettra à jour lorsqu'il sera décidé à se lancer pour jamais à travers la Mêlée. Ce qui ne tarde guère. Quelques mois à peine se sont écoulés depuis son retour, — le temps de stupéfier les timorés du terroir par son indépendance, son dédain des mesquineries locales, son sens artistique, sa franchise brutale, généreuse et sa sincérité profonde dans un pays où l'on ment admirablement,

— et déjà Jean Lorrain retourne, définitivement cette fois, vers Paris. Il demeure alors, 6, rue de Courty, une toute petite rue charmante et tranquille, aboutissant au Boulevard Saint-Germain, là-bas, derrière le Ministère de la Guerre, tout près de la féerie populaire des berges de la Seine qu'il saura décrire si vigoureusement plus tard. Voilà où la légende de Jean Lorrain commence — on le sait — et voilà aussi où elle doit finir — on le sait moins. — Dans ses *Sensations et Souvenirs*, un conte dédié à J.-K. Huysmans a pour titre : *le Mauvais Gîte. Le Mauvais Gîte* c'est l'appartement de la rue de Courty. Tant qu'il fut étudiant, Paul Duval occupa des logis garnis, selon l'usage. — Rue de Courty il se mit « dans ses meubles ». Plusieurs de ces meubles provenaient de sa chambre de Fécamp. Il tentait ainsi de retrouver à Paris quelques chers souvenirs d'enfance et, peut-être, de reconstituer, en partie, l'intimité perdue, de conserver, dans un cadre aussi voisin que possible de celui dans lequel il avait grandi, ce qu'il avait laissé de lui-même, là-bas, là-bas... Nous laissons toujours un peu de notre âme et de notre cœur, partout où nous passons, et ce fragment de nous-même nous attend et nous appelle, sans fin. Hélas ! la transposition d'une intimité d'antan exige l'identité entre l'état de l'âme d'autrefois et l'état de celle

d'aujourd'hui. Or l'âme de Lorrain s'était bien transformée. Si elle demeurait semblable à elle-même, dans son essence, des modifications partielles assez profondes défiguraient son aspect de naguère. La fréquentation des milieux littéraires, les heurts de la vie frénétique de la capitale, la sottise méchante des salons, l'individualisme féroce du boulevard, le scepticisme déprimant des salles de rédaction, l'ingratitude des uns, l'indélicatesse des autres, les mensonges du reste et la jalousie de tous, tout cela provoquait en ce grand enfant violent et tendre, des impressions ineffaçables, une indignation d'une inutilité bientôt reconnue et déplorée, une tristesse trop vaste pour s'avouer, un dégoût trop justifié et trop général pour ne point se manifester sans cesse en actes, en paroles, en attitudes et en littérature.

Cet homme jeune avait *imaginé* la vie littéraire et mondaine comme il imaginait ses contes. Un idéal installé en lui le lançait des venelles normandes aux boulevards parisiens. Quelle désillusion ! Elle produisit en Lorrain une rétorsion absolue. Puisque les Lettres et les Salons s'identifiaient avec la Bassesse et la Mesquinerie qu'il ne supportait pas, il dirait son fait à son époque, il lui rendrait coup pour coup, il vivrait en solitaire à son gré, hors d'une société mau-

vaise, ridicule, chancelante, immonde parfois et toujours ignorante. Du haut de son indépendance et de son art resté étranger à tous les marchandages et à toutes les compromissions, il regarderait passer son siècle d'un œil las, dedaigneux mais sagace. Puisqu'on avait bafoué sa naïveté affable, puisqu'on avait brisé les fleurs sentimentales qu'il aimait, il laisserait aller sa nature de Conquérant sans peur et d'Instinctif sans remords. Puisque personne ne voulait comprendre et partager la tristesse douce de son âme vibrante, puisqu'on s'ingéniait à le faire souffrir dans sa délicatesse et sa sensibilité il se souviendrait de ses pensées d'Arcueil. — Arcueil, où dans une des heures lucides, si rares, que donne la douleur et la retraite, il avait pu voir clair en lui. Arcueil, d'où il écrivit en 1871 : « ... Je prends les hommes comme ils sont, frivoles, oublieux, ingrats, et je ne m'en formalise pas, demandant à Dieu de ne point leur ressembler. On me prendra pour un sauvage... et que m'importe leur opinion ?... *Avec une nature comme la mienne il faut que j'aime. J'ai soif d'aimer, et si l'ami que j'aurai pris me trompe, se joue de mon cœur, alors ce sera fini pour moi.* JE SUIS AINSI FAIT QU'IL FAUT QUE JE SOIS TRÈS BON OU TRÈS MAUVAIS... Voilà pourquoi je me dis souvent qu'*il serait peut-être un bien pour moi de mourir tout de suite..... J'ai*

soif, j'ai véritablement soif d'aimer. Il me faut quelqu'un à qui confier ma peine, à qui parler intimement, mais qui ne se rie pas de moi (moi si étrange et si fantasque) *quelqu'un de bon, d'indulgent pour moi* » (1). — Pauvre Jean ! L'hostilité latente et fatale, qu'il trouva chez quelques gens de sa province (et qu'il fit se préciser plus tard avec *les Lepillier*) lui paraissait être personnelle aux âmes locales. Il forgeait, avant de la connaître, une capitale aux mentalités et aux monuments splendides. Puis, lorsqu'il eût pris contact avec l'épouvante des quartiers maudits et la bassesse de la plus grande ville de province, — car Paris n'est pas autre chose — son imagination ardente lui fit entrevoir le monde des lettres et des lettrés comme l'oasis de ce désert à travers lequel il errait, effrayé un peu, intéressé beaucoup, profondément déçu et désemparé. Le monde des lettres et des lettrés, petit paradis dans ce grand enfer, réunion de belles âmes, d'intelligences supérieures, de talents exceptionnels !... Ah ! bien, oui !...

« ... Maintenant, dans sa chambre d'hôtel, le jeune homme se remémorait les conversations entendues, les propos surpris et le petit cours de morale tenu en dernier lieu par son cousin.

(1) Lettre inédite. Voir ch. III, p. 53.

Alors, C'ÉTAIT CELA LE MONDE ET C'ÉTAIT CELA LA VIE : *des rancunes, des intrigues, des rivalités, des ambitions mesquines avec beaucoup de boue et d'infamies jetées à tort et à travers sur les uns et les autres ! Il n'y avait pas de justice, il n'y avait pas de vertu, personne n'était honnête, tout était à vendre ou vendu et*, comme le disait si élégamment le conseiller référendaire, *cela n'avait aucune importance !... La Justice avec un grand J, la justice elle-même n'existait pas*. Rébert, absolument innocent des articles écrits sur le ménage Gougeard serait impitoyablement condamné parce que de la race exécrée, de la race ennemie des journalistes odieux au terrible président. C'est la Presse que Gougeard étranglerait de ses mains vengeresses en étranglant l'écrivain. Et le flot d'ignominies versé à plaisir sur cette délicieuse et belle Linda Monti.....

« Le jeune homme s'était accoudé au marbre de sa cheminée et, dans une espèce d'hallucination, regardait son visage se décomposer et se creuser étrangement dans le clair-obscur de la glace. Il ne pouvait détacher ses yeux de cette face de spectre tout à coup surgie de l'ombre et une phrase de Flaubert lui revenait, celle de la *Correspondance* où l'auteur de *Salammbô* compare à une mauvaise odeur de cuisine montée d'un soupirail sa première conception vraie de

la vie ; oui, *une mauvaise odeur de mangeaille et de pierre d'évier, quelque chose de commun, de matériel et de bas. C'était bien l'impression qu'il rapportait, lui, de sa première soirée dans le monde parisien* (1).

On ne m'accusera pas d'interprétations arbitraires. Lorrain a parlé. Sa déclaration est assez vigoureuse pour se passer de commentaires. — Elle était loin, sa « chère petite alcôve de convalescent » de la rue Sous-le-Bois, sa chère petite alcôve « au linge net, et tous les soirs bassiné à neuf », sa chère petite alcôve dont « l'ombre tiède et comme rafraîchie par la bonne présence de *sa* mère » le charmait, — loin aussi la messe basse de neuf heures à l'Abbaye, et « le ciel si bleu, où « soufflait, de la vallée où les pommiers hâtifs commençaient à se poudrer de blanc, une telle brise de printemps en fleur, que les glas lui arrivaient presque comme une gaîté dans de la vie et du soleil ! » (2)... *Je suis ainsi fait qu'il faut que je sois très bon ou très mauvais...*

Le monde l'avait trompé, le monde « se jouait de son cœur » : il serait donc très mauvais, avec entêtement. Du moins il s'appliquerait à l'être. Et Jean Lorrain fut un très bon enfant terrible et, vers sa fin, un grand malade hanté par l'effroi

(1) *Le Tréteau*, p. 18 et 19.
(2) *Sonyeuse, passim.*

et le trouble désir de la Mort... Il fut un révolté, un indigné, un anarchiste même, — avec une absolue franchise (1). Il fut l'incarnation de la Satire indomptable. Il fut si sincère et si vrai que l'hypocrisie générale refusa de croire à la vraisemblance des réalités fixées par lui. Ce ne sont pas les romanciers qui inventent mais la vie. C'est la genèse du caractère de Jean Lorrain. Ce n'est pas *toute la genèse* pourtant. Je veux aller plus loin dans l'analyse de ce tempérament complexe et passionnant à étudier. Je fais intervenir la question médicale pour élucider un point d'histoire littéraire et détruire la légende qui prit naissance rue de Courty, — la légende qu'il entretint et développa avec un soin railleur suffisant à le classer parmi les plus implacables ironistes de notre temps. Cela nous évitera, sans doute, de lire encore des phrases aimées par tant de victimes du *poison de la littérature*, répandu avec persévérance par Jean Lorrain, et écrites par quelques biographes « à

(1) V. *Le Crime des Riches*. Il y imprime notamment ceci *(Préface)* :

... « *Ce Crime des Riches, qui pourrait être aussi le Crime d'être riche, car les caprices monstrueux, nés de la veulerie et de l'ennui des millions usurpés, entraînent physiquement et physiologiquement toutes les tares et, si le Crime des Riches échappe à la loi, protégé qu'il est par la lâcheté des gouvernements et des masses, la nature, elle, plus vraie que la société, donne l'exemple de l'anarchie en abandonnant les misérables forçats du capital à la folie et à la honte des pires aberrations.* »

la manque » ou par des chroniqueurs superficiels. Ce qui divertissait l'auteur de *Madame Monpalou* ne peut et ne doit plus subsister après sa disparition.

Une coïncidence curieuse fit du logis de la rue de Courty une sorte de gîte hanté. Avant la venue de Lorrain, il avait été « l'entresol d'aventures d'un commis-voyageur de Lyon » ; après le départ de Lorrain, il fut loué à un brave et vieux célibataire, retraité des douanes qui, en six mois, y devint fou et, finalement, s'y suicida (1). L'auteur de *M. de Phocas* fut troublé dans cet appartement par des sensations nerveuses assez étranges au premier abord. Séduit par l'anormal et par les mystères de l'au-delà — ce qui lui a permis d'écrire tant de pages hallucinantes, il déclarait à cette époque être « obsédé par des larves » et il garda sinon cette obsession, du moins cette expression jusqu'à la fin de sa vie (2).

Il vit des larves dans son appartement. Il fut

(1) V. *Le Matin*, 9 Nov. 1901. — Article de Jules Bois et lettre de Jean Lorrain :

...« J'ai su depuis que l'appartement néfaste avait été, avant moi, la garçonnière, ou plutôt la pigeonnière, l'entresol d'aventures et le rendez-vous d'un commis-voyageur de Lyon, qui, appelé fréquemment pour ses affaires à Paris, y menait une vie de bâtons de chaise... et voilà.

« Etaient-ce des râles des ex-victimes de Lousteau, qui s'acharnaient après moi ? Concluez vous-même. Bref, les ténèbres de cet appartement étaient terriblement grouillantes et sa solitude bizarrement peuplée. » — J. L.

(2) V. Jean Lorrain sur la Riviera, par Aurel, p. 256.

entouré pendant son sommeil par les étranges héros qu'il évoquait dans ses contes. Il eût des hallucinations qu'il détaille et qu'il narre. Rue de Courty, écrit-il, « mes nuits y étaient atroces. J'y avais des troubles de la vue et de l'ouïe... Le silence de la chambre était hanté de pas, on y marchait dans les murs, les rideaux s'écartaient sous l'effort de mains invisibles, les portes s'ouvraient d'elles-mêmes et cela quand la chambre était obscure. Etait-elle éclairée ? Des pieds nus surgissaient dessous les portières, des mains de femmes s'insinuaient hors des tentures (1) »... Jules Bois, déjà fervent d'occultisme — et il n'avait pas encore visité l'Inde ! — voulut trouver en ces visions, pourtant classées en médecine, l'indice de ce que la demeure de Jean Lorrain était fréquentée par des puissances invisibles et malfaisantes. L'auteur de *l'Au-delà et les forces inconnues* pratiqua même, à l'intention de son ami, des exorcismes « en pleine Camargue ». Certes, l'annonce de cette cérémonie, à lui spécialement consacrée, dut satisfaire Paul Duval puisqu'elle avait lieu dans l'immense plaine où quelques tamarins rabougris rompent seuls la monotonie terrifiante de ce site rendu plus farouche par la fuite fréquente des manades sou-

(1) Lettre de Jean Lorrain à Jules Bois, 9 nov. 1901.



PAUL DUVAL (JEAN LORRAIN)
à seize ans (1871). Ecole A. Legrand, d'Arcueil.

« ... On me prendra peut-être pour un original, pour un sauvage... Que m'importe ?...

« Avec une nature comme la mienne, il faut que j'aime. J'ai soif d'aimer, et si l'ami que j'aurai pris me trompe, se joue de mon cœur, alors ce sera fini pour moi.

« Je suis ainsi fait qu'il faut que je sois très bon ou très mauvais... Je suis défiant et ne veux me livrer à personne. »

(*Lettre. V. Ch. III.*)

mises aux hardis *guardians!* La pensée que Jules Bois l'avait exorcisé aux alentours de Maguelonne-le-Sauvage carrelé d'eaux stagnantes et hanté de hérons criards, non loin des Saintes-Maries-de-la-Mer, roses et or, fréquentées par les mouettes et les martinets, et en mai, par les nomades, les bohémiens de toutes provenances, les gitanos et les zingaris aux facies de dieux et de démons, de cuivre et d'ivoire, qui viennent pour prier dans la crypte où repose Sara, leur patronne, et pour élire leur reine annuelle avec des rites singuliers — certes cette pensée dut séduire et flatter l'auteur de la *Princesse sous Verre,* du *Conte du Bohémien* et des *Sonnets Bohèmes*, l'ami de tous les gueux, de tous les errants et de toutes les princesses de grand chemin!

Mais ce romantisme agréable ne doit pas satisfaire notre curiosité de biographe et de positiviste. A la vérité Jean Lorrain était alors (il l'a d'ailleurs confessé (1) un grand éthéromane. Il a consigné cet aveu dans plusieurs volumes et des phrases commecelle-ci, attestent sa passion: « L'éther bu à pleine gorgée et toute la nuit passée, frémissant, halluciné presque, le front brûlant, la peau moite et les extrémités glacées avec, à la fois, la terreur d'y rester et le vague

(1) Id.

désir que cela finisse une bonne fois (3). » Jean Lorrain fut éthéromane, Voilà sa légende, toute sa légende. Il n'y a rien de plus à dire. Rien de plus ne peut être prouvé. Au surplus l'éther explique tout. Nous allons le voir. Nous allons voir aussi *comment* il devint buveur d'éther.

---

(3) V. *Buveurs d'âmes*, p. 2. V. aussi *le Matin*, 9 nov. 1901, *Sensations et Souvenirs*, etc...

CHAPITRE VI

La réalité. La légende

De 1883 à 1896 peut-on dire, la jeune littérature française traversa une période frénétique, chaotique, maladive. Un gigantesque effort artistique et littéraire se dispersa, un peu au hasard, sans direction moyenne, sans tendance discernable. S'il fallait désigner le dieu de cette époque on pourrait, certes, répondre : Baudelaire. Or, le tempérament exacerbé du poète des *Fleurs du Mal* était trop voisin de celui de Jean Lorrain pour que ce dernier ne se lançât pas, à la suite de son Maître, — à qui il dédiait, en 1883, *les Sonnets Mornes (Umbra)* (1) — à la recherche

(1) De *la Forêt Bleue*. Voici à titre de document caractéristique le premier de ces sonnets :

LE CRAPAUD

A Charles Baudelaire.

Comme un crapaud blessé qu'un rayon d'azur lave,
Dans une source obscure accroupi, l'œil sanglant,

de l'étrange, de l'inouï, de l'irressenti, du surhumain. Le Cauchemar régnait en maître sur les jeunes intelligences. — Ce fut le temps où toutes les « p'tites femmes » d'étudiants tentaient de faire de leurs minois chiffonnés de troublants Botticellis. Ce fut le temps où l'on abusa des excitants de toutes sortes. Vers 1830 on mourait « de la poitrine » en gondole. Vers 1886 on s'éteignit parmi la griserie de l'opium ou dans les délices de la morphine.

Il sied d'ajouter qu'en 1830 comme en 1886 la majorité des phtisiques et des chercheurs du Kief possédaient une santé parfaite accompagnée d'un bel instinct de cabotinage. Jean Lorrain l'a dit dans son atroce et magnifique *M. de Phocas*. « La profondeur des yeux et le mystère des bouches, la courtière en bijoux aux unes, la manucure aux autres, les fournissait avec les

---

Mon cœur, mon triste cœur, embusqué sous mon flanc
Saigne au fond de mon être où son pus crève et bave.

D'heure en heure éclatant, sa plainte rauque et grave
Déchire le silence et râle en s'étranglant :
Morne il tend au courant glacé l'or purulent
De sa plaie et maudit son poids, lugubre entrave.

Heureux l'homme hardi qui, d'un poing vigoureux
Plongeant dans sa poitrine, y prend flasque et séreux
Le sinistre reptile et, dans ses doigts, l'écrase !

De son âme embourbée il nettoiera la vase
Et le calme emplira son côté vide et creux
Comme une eau claire et froide emplit l'or d'un beau vase.

La Forêt Bleue. (Sonnets mornes, p. 145.)

eaux de toilette, les savons et les fards ; et Fanny l'éthéromane, remontée tous les matins par un savant dosage de kola et de coca, ne mettait d'éther que sur ses mouchoirs... Truquage et battage pour parler leur argot salisseur. Leurs pourritures phosphorescentes, leurs ferveurs émaciées, leurs brûlures de Lesbos..., des vices d'enseigne affichés pour amorcer le client ! de la perversité pour jeunes et vieux messieurs !... Dire que j'ai aimé, moi aussi, ces petites bêtes malfaisantes, ces fausses *Primavera* (1), ces *Joconde* au rabais des ateliers de peintres et de brasseries d'esthètes, ces fleurs en fil d'archal de Montparnasse et de Levallois-Perret ! (2)... » A cette époque l'auteur d'*Ellen* n'avait pas encore assez observé et souffert pour prendre l'attitude révoltée qu'il sut garder jusqu'à sa fin.

Exténué par la banalité de l'existence et par la mesquinerie des âmes de petites villes il s'était réfugié, à Fécamp, dans l'observation et la rêverie. L'horreur de la sottise et du « déjà vu », le dégoût des heures toutes pareilles, toujours, la fatigue des propos invariables inlassablement répétés lui firent rechercher le nouveau, l'étrange,

(1) *La Forêt bleue*, parue en 1883 porte en frontispice une production de la *Primavera* de S. Botticelli. Cette remarque doit être faite ; Lorrain n'avait alors subi aucune influence à Paris. — N.

(2) *M. de Phocas*, p. 28 et 29.

l'inconnu. Son atavisme et son milieu lui donnèrent le goût de la légende, du fabuleux, de l'impossible. La hideur des élégances de chef-lieu de canton le jeta dans l'admiration des oripeaux nouveaux et des splendeurs anciennes. L'atrocité des visages, volontairement ennemis des artifices de toilette, et le préjugé — la jalousie surtout — qui ne tolère les bijoux nombreux que sur la chair notoirement impure lui apprit à aimer les joyaux. Les tentatives faites par tant de bonnes âmes persuadées qu'il faut absolument être comme tout le monde le poussa à n'être comme personne. Cette résistance perpétuelle à tout ce qui l'entourait lui permit de prendre conscience de sa personnalité. Il était déjà très individualiste lorsqu'il connut Paris.

J'ai montré que le caractère de Jean Lorrain pouvait être reconnu *intégralement* déjà dans celui du collégien Paul Duval. Il serait aisé de retrouver intégralement aussi toute l'œuvre de Jean Lorrain, à l'état d'indication précise, dans ses deux œuvres de jeunesse. *Les Héroïnes* (1) deviendront les *Princesses d'Ivoire et d'Ivresse ;* l'adorable série des *Ephèbes* (2), d'un dessin si pur et d'une si délicate harmonie, se répercutera dans tous ses livres et lui permettra d'achever

(1) *Le Sang des Dieux*, p. 23 à 31.
(2) *Id.* p. 111 à 120.

sa légende, avec le concours de la stupide malignité publique ; *Ennoïa* (1), traité en six pages, deviendra un Tryptique théâtral que Sarah-Bernhardt voudra jouer, on y retrouvera *Loreley* (2) ; *La Rencontre* (3) explique son goût pour les styles royaux ; *Brocéliande* (4), récit du second Jongleur de *la Halte*, deviendra une œuvre théâtrale (5) ; *Bohème Idylle* (6) annonce *les Histoires du Bord de l'eau ;* les *Sonnets Mornes* (7) promettent *M. de Phocas*, le *Vice Errant*, etc. — toutes les ténèbres terriblement séduisantes du talent si personnel de Jean Lorrain, initiateur. Edgar Poë, Villiers de l'Isle-Adam, Thomas de Quincey et Barbey d'Aurevilly sont ses parents ; ils ne sont pas ses professeurs. Impulsif exceptionnel il n'a vécu certaines des sensations qu'il rapporte que pour les mieux connaître, pour les observer par lui-même et pour les décrire à travers son tempérament avec une véracité parfaite. J'ajoute que son grand vice, — c'est de l'éther dont je veux parler — s'installa en lui quasi à son insu. L'éther eut une influence considérable sur son orga-

(1) *Le Sang des Dieux*, p. 125 à 132.
(2) *Id.* 55 à 61.
(3) *La Forêt bleue*, p. 43.
(4) *Id.* p. 81.
(5) Musique de M. de Wailly *(l'Œuvre,* janvier 1896). V. *Théâtre*, p. 3.
(6) *La Forêt Bleue,* p. 123.
(7) *Id.* p. 143 et suiv.

nisme. Il n'en eût aucune sur sa mentalité, qui, je ne saurais trop le redire, se manifesta entièrement dès sa seizième année. Jean Lorrain devint éthéromane presque sans le savoir et tout à fait sans le vouloir, — je le redis à dessein.

Quiconque vécut l'existence d'étudiant, à Paris ou dans les villes très populeuses, comprendra. La vie d'étudiant, c'est le frôlement constant de la jeunesse ardente à la jeunesse ardente, c'est l'épanouissement libre de l'être neuf jusqu'alors entravé, c'est l'ivresse de l'indépendance brusquement obtenue, c'est la folie des passions qui se déchaînent toutes avec la puissance des forces neuves, c'est l'activité, physique et intellectuelle, outrancière de l'individu avide de se donner, de s'exténuer, de jouir et de savoir, c'est, chez un grand nerveux comme Paul Duval, une boulimie cérébrale et sensuelle d'impressions irressenties rendant la chair esclave du cerveau surexcité, c'est la vie d'étude, c'est la vie littéraire, c'est la vie de dilettante vécues toutes en même temps. La boulimie satisfaite est toujours suivie de défaillances. Jean Lorrain constata bientôt que ses forces le trahissaient. Dans son petit appartement de jeune homme lorsqu'il rentrait, tard, les membres las, les paupières lourdes, la migraine aux tempes, il voulait encore observer, encore coordonner, encore travailler. Pas de feu

dans la cheminée. Il faudrait l'allumer. On est trop déprimé, c'est trop long, trop difficile et trop malpropre. Le sommeil vous terrasse. Que faire ? Dormir. Oui, mais la raison intervient et elle est bien déraisonnable la raison ! — Quoi ! dormir !... Dormir stupidement jusqu'à quand ? alors que l'intimité, relative mais réelle, de cette chambre louée invite au travail ? dormir alors que la lampe met de l'or sur les livres de droit ! Et le cours où il faudra aller demain matin ? dormir quand ces feuilles de papier blanc attendent d'être noircies par une œuvre belle, curieuse, sincère ! On ne crée pas en dormant. Le sommeil est un trépas momentané. Vivons. Travaillons... Or la fatigue physique victorieuse fit que plusieurs fois Jean Lorrain se réveilla, écroulé, sur la page commencée la nuit, à côté de la lampe devenue inutile dans la clarté du jour radieux revenu. Que faire pour vaincre le sommeil ?... Il paraît que l'éther...

L'éther !... D'abord quelques gouttes sur un morceau de sucre produisent la surexcitation voulue. L'intelligence obéit. On écrit facilement des pages satisfaisantes. Puis il devient nécessaire d'augmenter la dose, l'énervement provoqué s'amoindrissant. Peu de temps après, il sied de l'augmenter encore, et encore, et encore... L'éther devient une habitude, un besoin, une

passion. La drogue traîtresse s'impose. Elle fait son œuvre. C'est ainsi qu'un matin Paul Duval apprit qu'il était éthéromane. La Faculté l'affirmait. Le jeune homme portait à l'aisselle les abcès qui ne trompent pas.

On l'opéra (1). Mme Duval, prévenue, n'hésita pas. Elle quitta Fécamp en hâte pour venir prendre place au chevet de son grand enfant malade. Elle devint l'ange gardien de l'homme qui, dans notre temps, ressembla le plus à la fois à Petrone et à Dangeau (le marquis), le Dangeau des *Mémoires*. — Désormais on put voir aller à travers la vie, toujours au bras l'un de l'autre, ce bon fils qui posait au « mauvais garçon » pour mystifier la galerie, cet observateur sagace et railleur de notre temps, ce voyageur inlassable et désespéré des contrées marécageuses où rampe la malaria et des pays de songe où les elfes gambadent, ce poète fidèle en même temps à Gustave Moreau, au Carpaccio, à Botticelli et à Burnes-Jones, ce désenchanté trop méchant en apparence pour n'être pas très indulgent dans son cœur, — et cette Femme

(1) Malgré son souci de l'attitude, Jean Lorrain, lui-même, écrivait à Jules Bois, le 23 octobre 1901 ceci : « ... J'étais alors tourmenté d'assez étranges troubles nerveux : je les attribuais *à l'éther dont j'étais un grand buveur...* et plus loin :

« Depuis j'ai connu les mornes ennuis des maisons de santé, *mes abus d'éther* m'avaient mis entre les mains de chirurgiens, et voilà, mon cher Bois... »

affectueuse et vaillante, Esclave de l'amour maternel, Esclave heureuse de sa servitude.

C'est toute l'origine de la légende de Jean Lorrain. C'est aussi toute la légende. Le reste n'est qu'attitude, lyrisme et snobisme à rebours, moquerie, farce, fantaisie, recherche ou curiosité passagère d'artiste incapable d'insincérité, — littérature !

Voilà comment il faut écrire cette attristante histoire. Elle diffère sensiblement des potins chuchotés. « La bêtise humaine seule, peut donner une idée de l'infini » disait Renan. On murmurera longtemps encore les anecdotes « bien scandaleuses » dont raffollent les âmes modernes. Les meilleures de ces anecdotes ont pour auteur Lorrain lui-même, Lorrain qui aimait à répéter en les lançant : « Quand les peuples sont blets, les mouches s'y mettent. » Il l'a dit. Mieux : il l'a imprimé (1). Il savait donner des leçons à son siècle.

---

(2) *Poussières de Paris*, p. 189.

CHAPITRE VII

Premiers Succès

« L'heure de la gloire a sonné pour lui et voici que sa légende se forme » (1). J'ai dit ce qu'il faut penser aujourd'hui de cette légende. Mais comment ne pas évoquer Jean Lorrain rué à travers la mêlée littéraire, artistique et mondaine de Paris ?... La vie de Paris ! Il la vécut avec une ardeur sans pareille. Il voulut être un des Types-Rois de cette Ville-Lumière vers laquelle tendaient ses désirs de toujours dans sa ville natale. Je ne veux pas, je le réitère, insister sur les mille et une nuits et journées d'aventures qu'il connut et dont le souvenir demeure dans la mémoire de tous les boulevardiers et de tous les curieux de lettres. Certains menus faits, pourtant, dissiperont peut-

(1) Ernest Gaubert. *Les Célébrités d'aujourd'hui : Jean Lorrain*, p. 9.

être quelques obscurités de son caractère. A ce titre, il se pourrait que j'évoque quelques souvenirs de naguère. Je le ferai discrètement. On ne juge pas un homme sur des enfantillages même lorsque ceux-ci ameutèrent le petit univers frénétique et malade qui se démène entre la place de l'Opéra et la rue Richelieu. Le Boulevard !... Le Boulevard : pays invraisemblable séparé du reste de la Ville et de la Nature par des frontières invisibles mais immuables. Quartier dont tous les habitants se *reconnaissent* même lorsqu'ils ne se sont jamais vus ; zône étrange où l'on vit comme on rêve, où le temps passe avec une rapidité vertigineuse, où il n'y a ni jour ni nuit, ni aurore ni crépuscule, où tout s'achète et se vend : les joyaux, la lumière, l'esprit, l'art, les consciences, la volupté, suivant des tarifs bien déconcertants. Le bon pain s'y débite moins aisément que le mauvais amour. On sait ce que coûte le boulevard. On ne veut pas voir hélas ! ce qu'il vaut. Une démence constante mène irrésistiblement les hommes et les choses. Les forçats du verre plein et ceux de l'habit noir raillent et se raillent avec une morne bonhomie qui ne sait plus rire que des choses navrantes. L'univers passe devant eux qui, blasés, indifférents, fanent leur teint aux lumières des théâtres et des grands bars, des salons où-

l'on pose par nécessité et des cabinets où l'on s'amuse... par définition. La Vie du boulevard ne change pas. Elle est divisée en périodes qui supplantent les quatre saisons. Le boulevard vit suivant un cycle éternel. Les hommes meurent. Ils ne changent pas. Le boulevardier est un animal ignorant de la dégénérescence.

Jean Lorrain dès son arrivée, fut séduit par cette atmosphère spéciale, peu fixée ou mal observée (1) et capable de fournir des remarques nouvelles, des traits de mœurs, des sujets d'émotion ou de satire « jamais vus » en littérature. C'était le temps béni — nous avons le devoir de le regretter — où les gens de lettres paradaient, à heures fixes, devant leurs lecteurs indulgents, amusés, respectueux et attentifs. La critique littéraire existait encore et si l'heureuse époque où Sainte-Beuve saluait trois fois, en trois solides feuilletons, la *Salammbô* du grand Flaubert « se perdait dans la nuit des temps » déjà, on pouvait tout de même lire des études dignes de mémoire signées par Edmond Lepelletier, Emile Bergerat ou Henry Baüer. Le vieux Barbey d'Aurevilly inclinait tous les fronts sur les rudes pages de ses livres attendus et com-

(1) Pourtant il est équitable de citer sur ce sujet le livre imparfait mais curieux et nerveusement écrit de M. Ernest La Jeunesse : *Le Boulevard*. — (J. Bosc et Cie édit.)

mentés... Et là-haut, sur la Butte Montmartre, des cohortes vaillantes de jeunes talents se préparaient à descendre vers le boulevard des Italiens. Le Boulevard donne des nouvelles. D'habitude il n'en reçoit pas. Il connaissait pourtant l'agitation montmartroise grâce à un journal nouveau rapporté et acclimaté par quelques esprits curieux, revenus de cette montagne mystérieuse et lointaine. Ce journal s'intitulait : *Le Courrier Français*. Le premier numéro de cette publication avait paru le 1er novembre 1884. On y trouvait à côté du nom de Jules Roques, fondateur et directeur du *Courrier Français*, des signatures ignorées à côté d'autres plus connues. Des vers tendres de Louis Bouilhet voisinaient avec des proses corrosives de Léo Trézenik. Léon Nunès et Grenet-Dancourt commettaient encore des fantaisies sans importance mais non sans esprit. Paul Bilhaud rimait à-lyre-que-veux-tu et l'auteur du *Pendu* signait encore *Maurice* Mac-Nab ses drôleries inénarrables dont la première fut la *Ballade des Poêles mobiles*, parue le 12 mars 1885. Dates historiques dans les fastes de l'ère montmartroise aujourd'hui déjà close ! Pauvre petite ère follement gaie, gaie jusqu'à la mort, retournant aux larmes par le rire, moquant ce que nous ne blaguons plus aujourd'hui : la Neurasthénie et la Mort. Temps

où les jeunes hommes s'amusaient à jouer à la décadence... la décadence dans laquelle nous vivons trop à présent. Le malsain séduisait et il amusait sans retenir tandis qu'il nous accapare, nous retient et se cache pour nous tuer !...

... *Et l'enchanteur souffrit de son enchantement.*

On savait encore s'émouvoir et vibrer alors. Le joyeux rire de Rabelais faisait bon ménage avec le rictus du Triboulet romantique. Jules Roques surnommait le souple Métra « le Béranger de la musique », (1) dans son journal où des dessinateurs se révélaient. H. Gray et Pille y sévirent presque exclusivement jusqu'au 15 mars 1885. Alors apparut l'espièglerie de Willette triomphante sur une double page : *Gens de Sport*. Or Willette fut l'incarnation de l'esprit et de l'âme frondeuse et tendre de Montmartre. Il réjouissait ; il sut émouvoir : *La Fédérée*, cette femme insurgée, écroulée sur un fusil, devant son seuil, dans un paysage banal et terrible, demeure comme une de ses plus belles œuvres en ce genre.

1885 !... Jules Lévy se sacre chef des *Incohérents*. Il explique ce titre à merveille. Le dessinateur Emile Cohl, *incohérent* passionné, illustre à souhait la prose vibrante du Jules Lévy. —

(1) *Courrier Français*, 15 mars 1885.

Les évènements se précipitent. Le *Bal des Incohérents* révolutionne le monde. Galipaux y exécute ses premières « galipettes » et Luigi Loir, qui ne signe pas encore « Loir Luigi », y développe son goût pour les spectacles nocturnes et populaires. Autour de Jules Roques et de ses amis se groupent tous les conquérants prochains du Boulevard. C'est Marsolleau, qui n'a pas encore écrit pour le théâtre, c'est Alphonse Allais qui songe à *la Vie Drôle*, c'est George Auriol qui ne recherche pas encore des caractères d'imprimerie d'une élégance auparavant inconnue. Philibert Audebrand s'attarde parmi cette jeunesse endiablée. Henry Somm étale déjà son impayable désinvolture de crayon et de plume. Steinlen, entraîné, tâche à être joyeux : il faut voir aujourd'hui sa *Nini Incorruptible !...* Caran d'Ache se prodigue moins que le brave Henry Buguet, qui collabora avec Bertol-Graivil et depuis... fonctionne

> ... petit Pindare,
> sur sa guitare

aux notes courtes, à tous les banquets de la *Société des Gens de Lettres*. D'autres, tant d'autres qui eurent des fortunes diverses : Emile Goudeau, fondateur, ultérieurement, des *Hydropathes* qui révélèrent Rollinat et Richepin, Adrien

Vély, revuiste, pilier du *Sourire*, Raoul Ponchon, le rimeur gazetier et le Dernier Ivrogne, L. Roger-Milès, devenu critique d'art, alors amoureux des *Vendanges d'automne*, Heidbrinck au crayon précis, d'autres... Même Gérault-Richard, qui ne rêvait pas encore de *Messidor*, et chantait, sur une musique de Marcel Legay (lequel n'enviait pas alors le ruban de Xavier Privas) : *D'après Ninette*, romancinette.

Jean Lorrain, à ce moment (1) avait déjà donné ses premières œuvres. Depuis *La Forêt Bleue* il publia d'abord : *Viviane* (chez Lemerre) puis successivement : son premier roman, *Les Lepillier*, qui, malgré son engageante couverture chair, commença à rendre Jean Lorrain impopulaire, (chez E. Giraud et C[ie], directeurs de la *Nouvelle Librairie Parisienne*) *Modernités*, poésies (chez Savine) et *Très Russe*, roman (toujours chez l'éditeur Giraud).

La vie de Jean Lorrain pendant cette période est très simple à évoquer ; elle fut moins simplement vécue. Arrivé dans la capitale parmi des parents et des amis... Oui... Mais... cela suffit-il pour un écrivain amoureux d'indépendance et de nouveauté ? Les novateurs littéraires sont toujours des orphelins. La puissance de l'habi-

(1) 1886. *Courrier Français.*

tude, des principes admis et des usages reçus est plus forte que les liens de la parenté parfois occasionnelle ou de l'amitié rarement désintéressée. Jean Lorrain sut vite ces vérités cruelles... comme la Vérité. Avec sa belle indépendance de caractère et sa fierté il continua son chemin suivant son inclination. Ses premiers livres lui ouvrent les colonnes du journal de Jules Roques. Il y débute par un article retentissant : *Mademoiselle Salamandre* (étude sur Rachilde) (1) qui fait croasser à souhait les marécages littéraires et mondains. Il a trouvé sa voie. En normand avisé il saura oublier pendant quelque temps, qu'il est surtout un poète. Il saura plier son talent aux nécessités du *journalisme littéraire* pour lequel sa verve intarissable le désigne jusqu'au jour prochain, où les lecteurs de Panurge (ils le sont tous) s'étant accoutumés à sa formule lui permettront de se livrer tout entier. Ce n'est rien, c'est pourtant une petite révolution dans l'histoire de la presse. Jean Lorrain vient de créer un genre, le sien. Il sera très imité par la suite, mais la majorité de ses suiveurs manifestera plus d'obstination que de vrai talent.

Dès lors Jean Lorrain montre une activité stupéfiante. Il est partout. et il est partout à

(1) 12 décembre 1886.

l'aise. Sa silhouette haute s'encadre dans la porte d'entrée de deux ou trois salons chaque soir. Il abandonne son pardessus à la livrée aussi naturellement qu'il « jaspine » avec *Bath-au-pieu*, le petit brun de *l'Œil-Crevé*. Il fréquente les magistrats mais il ne s'interdit pas de railler la *renife* à l'unisson de leur clientèle. Il soupe dans les restaurants à la mode et il couche chez Guilloury, là-bas, au Point-du-Jour, en face de l'Ile des Vaches. Il madrigalise avec les dames titrées et il interroge les demoiselles du quartier du Trône et de la rue Joubert. On le voit canoter à Asnières, l'Asnières de jadis, du temps où Daudet pouvait célébrer l'île des Ravageurs, un Asnières fréquenté par des trôlées de baigneurs et de joyeux drilles. Il n'y avait alors ni le monstrueux et sinistre déchargeur de la Cie du Gaz, ni tant d'usines du côté de Clichy. Les eaux du fleuve coulaient pures, mais les avenues aujourd'hui luxueuses et parisianisées, s'allongeaient, désertes, bordées « à l'infini de tremblotants candélabres dont la solitude sinistre poignait le voyageur affalé dans son wagon de première entre la voie de ceinture et la première zône de banlieue.» (1) On regarde Lorrain passer

(1) Jean Lorrain. *Histoires du bord de l'eau* (Riverains. La Berlant). On retrouverait un croquis de cet Asnières d'antan dans le *Courrier français*. Ce croquis signé d'Uzès allie la nervosité de Grévin à la malice de Gavarni.

sur les boulevards, « pourri de chic » sous des costumes outranciers. Il s'affiche parmi les spectateurs du *Quadrille naturaliste*, le soir, après s'être exhibé l'après-midi aux courses.

Il publie *les Griseries*, depuis longtemps prêtes pour l'impression. Œuvre exquise où il a mis, comme dans un cercueil, toutes ses visions du XVIIIe siècle. Les vers alertes pétillent ainsi que du champagne ou s'alanguissent comme meurt une note de clavecin, avec le délicieux parfum des élégances qui ne reviendront plus. Son adolescence semble mourir là, — un peu tardivement puisqu'il a déjà donné *Les Lepillier* et *Très Russe*, — et l'on ne peut ne pas songer à la lettre qu'il écrivit d'Arcueil en 1871 (v. ch. III, p. 46 en relisant les vers que voici :

> ... Il bruine et sous les cassures
> Des grands nuages amaigris
> Le marbre veiné de fissures
> A des pâleurs de vert-de-gris.
>
> Et le soir, à l'heure où le dôme
> Orné d'attributs Pompadour
> Apparait comme un blanc fantôme
> Sous ses colonnettes à jour,
>
> De l'oseraie humide et brune

Glissant jusqu'au parvis muet
Les bleus rayons du clair de lune
Seuls y dansent le menuet (1).

Entre temps il quitte son logis du boulevard Saint-Michel. Il entre, enfin à *l'Evènement*. Ce journal était alors le plus lu des quotidiens littéraires. On y voyait se succéder régulièrement les signatures d'Anatole de la Forge, de Louis Besson, de Georges Duval *(Chrcniques du lundi)* d'Edmond Deschaumes *(Chroniques de Paris)*, d'Edmond Magnier, mort l'année dernière après tant d'avatars retentissants, d'Arsène Alexandre, d'Emile Faguet (2), d'Arsène Houssaye dont on donnait en feuilleton : *Mademoiselle Lucrèce* en même temps que *L'homme qui sait* d'Alphonse de Lausnay. Jean Lorrain débute par une suite de *Portraits Littéraires et Mondains* (3) qui mettent une fois de plus le Tout-Paris en rumeur. Il poursuit son œuvre avec tranquillité, disant très haut ce qui se murmure très bas, révélant ce que l'on cache, démolissant ce que l'on soutient. Cela ne suffit pas à son activité dévorante. Il commence d'autres séries : *Les Etoiles* (4), *Paris d'hier*, *Portraits de Carême* (5),

(1) *Les Griseries.*
(2) Voir surtout son article sur Haraucourt (5 mai 1887).
(3) Voir *Le Docteur Miracle* (14 janvier 1887) ; *Les Gueuses*, *Francine*, etc...
(4) *La petite Dachellery*, *Mlle Parleydhondemoy*, etc.
(5) *Les confesseurs de ces dames*, *L'abbé de joie*, etc...

Paris d'aujourd'hui. Le premier *Paris d'hier : Iris blancs*, est la première manifestation de sa passion pour les fleurs, — les fleurs qu'il aimait toutes, bien qu'il fît profession de préférer les étranges et les équivoques, — les fleurs qu'il passait, à la fin de sa vie, (à Nice, à la Villa Bounin comme dans l'appartement de la place Cassini) deux heures par jour à disposer dans des vases, les fleurs qui lui firent préférer à d'autres un valet de chambre de Ferrare sachant parer une table, les fleurs, les fleurs du pays natal aussi qu'il célébrait déjà dans une autre chronique : *Fleurs de pommier*. Fleurs de pommier ! On le vit aux environs de Fécamp obtenir à prix d'or qu'un cultivateur sacrifiât un de ses arbres en fleurs (ces pommiers tourmentés et solides comme les cerveaux de chez nous), rapporter les grands rameaux embaumés et disparus sous la mousse rose des corolles et les expédier en grande hâte, à Mme Sarah-Bernhardt, ravie de pouvoir en décorer sa loge (1). Il convient de remarquer, dans un autre ordre d'idées, que le *Paris d'aujourd'hui* consacré au premier vendredi du Salon (2) contient en genèse la

(1) Ce joli geste peu banal fut répété par Jean Lorrain dans la suite. C'est ainsi qu'il envoya des branches d'amandier à Mme Liane de Pougy, et des rameaux de pêcher à sa délicieuse interprète, Mme Marcelle Bordo.
(2) 7 mai 1887.



Jean Lorrain en costume de bal travesti

Au manche usé de ma guitare
J'ai piqué trois bleus papillons
Couleur de ciel et de rayons;
Chacun d'eux fait un joyau rare.

Mon âme de refrains avare
S'éveille alors sous mes haillons
Et chante en folles visions
Leur souffrance ailée et bizarre.

La Forêt bleue (sonnets bohémes), *p. 39*.

forme complète des *Pall-Mall* qu'il inventera et qui fera florès. C'est la vie qui passe fixée d'un trait nerveux, d'un coup d'ongle; c'est un mot recueilli qui restitue toute une foule et, déjà, la forme dialoguée, qui lui deviendra spéciale, apparaît. Entre temps la critique littéraire le tente et, comme il devait être le premier à signaler le talent du grand poète Henri de Régnier, il imprime le 19 mai 1887, le premier article sérieux consacré au grand prosateur J.-K. Huysmans.

Oscar Méténier déclare dans la *Revue moderne*: « Jean Lorrain a décidément gagné ses galons. »

... Naguère, un soir, là-bas, dans la paix provinciale, une mère avait dit à son fils :

— Pourquoi ne signerais-tu pas Lorrain... Jean Lorrain ?...

CHAPITRE VIII

L'Heure de la Gloire

Nous sommes à l'époque où l'on remarque encore, au théâtre, Monsieur Lockroy dans son fauteuil, M. Vacquerie dans sa loge et M. de Goncourt dans sa baignoire. Le *Théâtre de Paris* ose donner le *Ventre de Paris* de Zola, (alors en pleine bataille littéraire) adapté par William Busnach, avec Marie Laurent, Léa Caristie-Martel et le véhément Taillade. Jean Lorrain fraye son chemin à travers le tourbillon de la capitale. Plus que jamais il est, on dirait, doué d'ubiquité, plus que jamais il est indépendant, plus que jamais il stupéfie Paris... en croyant, peut-être, se parisianiser. Car la Grand'Ville l'a toujours charmé mais étonné. Il l'a vue comme il a tout vu pour notre bonheur, à travers son esprit sagace mais amplificateur et déformateur. Il sait tout, il voit tout, il

s'émeut de tout, il veut tout ressentir. Rien ne lui est étranger. Il connaît mieux que quiconque les dessous du crime d'hier et les raisons secrètes du scandale de demain. Il médit, aidé par une verve divertissante mais toujours exempte de haine ou d'envie... ou, plutôt, il ne médit pas : en bon fils de la Provence du Nord, il exagère. Il parle ses chroniques pour juger de leur effet, avant la lettre. Il raconte et, surtout, il *se* raconte. Il a déjeuné au bord de la Marne, il a découvert les grenouilles de Bigot, les plats de Clément Massier, les vases de Lachenal ou les céramiques de Carriès, il est revenu de Gennevilliers sans être attaqué ou il a été blessé d'un coup d'escabeau dans un « bouchon » de Billancourt, il a baillé dans un salon de la Plaine Monceau ou déliré dans une des fumeries d'opium du quartier de l'Etoile. Une somnambule lui a prédit des choses étranges, une duchesse a récité des vers à faire crier, un acrobate de l'Olympia lui a inspiré des pensées impures ou il a pleuré en écoutant des vers d'Henry Bataille et de Samain ; tel couvent, toléré mais clos par ordre, recèle telle hideuse ou telle magnifique nudité...

« Comment vous ne connaissez pas ça ? Vous n'avez pas vu ça ? Mais vous ne vous intéressez donc à rien ? Votre sensibilité est donc nulle,

votre curiosité blasée, votre cerveau vidé ? » Et le public, au lieu d'admirer cette anxiété de sensitif unique et cette inquiétude d'artiste refusa de comprendre ce qui le dépassait. Il ne s'aperçut pas que Lorrain se complaisait dans la dépravation comme un savant s'applique à étudier et à décrire un microbe ignoré ou comme un chirurgien observe un ulcère mal connu, il ne sut pas remarquer que l'auteur d'*Ellen* ne s'encanaillait pas dans la perversité ni, comme l'a écrit M. Edouard Conte, que chez lui « elle ne descend pas plus bas que le cerveau. Ou si d'aventure, une fois elle s'y hasarde, c'est une expérience en vue de la littérature ». Non, la foule jugea, simplement, qu'il était *vicieux (sic)*. Jean Lorrain sourit et pour achever de mystifier « la basse-rue », comme il disait, il lui jouera, superbement, les Petrone. Il s'amuse prodigieusement de tout. Ecoutez-le décrire des passants qu'il rencontra aux Acacias :

Corrects et mis à peindre, en costume gris-fer,
Tubés, rasés de près et la peau satinée
Deux par deux, stick en main, toute la matinée
On les voit faire, au Bois, les cent pas...

Ce sont *les décavés*. Et ceux-ci qu'il coudoya dans le tumulte, les lumières, les oripeaux, la

poussière et les odeurs de fauve, de femme et de pétrole, à la fête de Neuilly :

... Cloclotte, au bras d'un peintre, exquise en satin noir,
Venue elle, pour rire et lui voulant tout voir,
Songe qu'il serait bon, peut-être, un soir d'orgie,

De connaître un vrai mâle enfin : la nostalgie
Du ruisseau, de l'amour et des anciens bouis-bouis!
Mais Cloclotte est avare et Pietro vaut trois louis.

Si Jean Lorrain se penche vers toute cette nouveauté, ce n'est pas parce qu'elle est impure, c'est, d'abord, parce qu'elle est inconnue jusqu'àlors en littérature. Il s'attache à exprimer la *réalité des sensations*. Il cherche, il cherche, il cherchera toujours. Il veut, à la suite de Baudelaire,

Plonger au fond du gouffre, Enfer ou ciel, qu'importe?
Au fond de l'inconnu pour trouver du *nouveau*.

Il avait, dans ses vers, rendu *humains* les héros et les demi-dieux. Il avait, dans sa prose, étudié une province inexplorée. Il *inventait* les errants légendaires et les saltimbanques contemporains. Son admiration pour Versailles et pour le moyen-âge ne l'empêchait pas de regar-

der Paris et, avec Robert Caze (1), Jean Ajalbert, en littérature et J.-F. Raffaëlli en peinture, de trouver quelque intérêt aux paysages suburbains rachitiques et désespérés. Il sut chanter plus tard Venise et Tripoli, Barcelone et Toulon, la Sicile et la Corse...

... Entre temps Jean Lorrain fréquente beaucoup le Grenier des Goncourt, donne à l'*Echo de Paris*, en attendant mieux, un court feuilleton : *La Dame aux lèvres rouges* (qui le fait présenter, dans le numéro du 10 mars 1888, en ces termes... « un jeune écrivain qui, par son talent, a su se créer une place dans la littérature contemporaine ») et continue à se « manéger », à étudier les choses et les gens de Paris en particulier, à suivre « ces dames » depuis leur faubourg jusqu'à leur hôpital, de la rue de Chateaudun où est situé leur appartement de débutante (« persil quotidien à Mabille, au Cirque d'Eté, au Helder »), puis rue Caumartin (« douze fenêtres sur le devant au-dessus du Hammam, amant

(1) ...« Un soir nous causions. Vous levâtes tout à coup les yeux vers un cadre de bois laqué qui contient un magnifique pastel de Raffaëlli. Un terrain vague de banlieue sali par une herbe galeuse et rare, des arbres poitrinaires au premier plan, et, dans le fond, des maisons à six étages avec des coins de puisards noirs entrevus, — tout l'envahissement de la maladive civilisation dans la campagne malade. — Ce sont des choses qu'il faudrait mettre en poésie, me dites-vous. Et vous les y avez mises. » Robert Caze. (Préface au volume : *Sur le vif*, de Jean Ajalbert.)

riche, six chevaux dans les écuries, les diamants et les avant-scènes aux premières, un nom ! » et de là, roulant vers la satiété. Il les retrouve ensuite, elles sorties, neuves et pourtant blasées, de la Boule-Noire et de l'Elysée-Montmartre, quittant, vieillies, leur pauvre entresol galant de la rue de Berne ou du Boulevard des Batignolles pour aller rechercher à Tabarin, au Moulin-de-la-Galette et ailleurs des frissons irressentis capables de réveiller leurs sens aveulis, exténués, inexistants.

... Des mois s'écoulent. Lorrain passe définitivement de l'*Evènement* à l'*Echo de Paris*. Les bureaux de ce journal se trouvaient alors à l'Hôtel Colbert, 16, rue du Croissant. Valentin Simond occupait avec autorité le fauteuil directorial. Dubrujeaud, Bauër et Lepelletier critiquaient sous sa férule aimable, les mœurs, l'art et la littérature. Le critique audacieux et mordant de *Dans l'Oratoire, portraits de gens de lettres*, y publie sa célèbre série : *Une femme par jour*, puis les tout premiers *Pall-Mall* signés du pseudonyme Raitif de la Bretonne. Lorrain n'avait pas choisi ce nom sans intention (1). Il assumait en l'adoptant une lourde

(1) « Restif de la Bretonne fut l'homme qui posséda au plus « haut degré, les qualités précieuses de l'imagination.... » « Son intelligence était semblable à ces lumières qui voltigent « sur les marécages... » GÉRARD DE NERVAL (*les Illuminés*).

tâche. On sait avec quelle maëstria à l'*Echo de Paris* puis — et surtout — au *Journal*, il sut l'accomplir. Il est amusant de remarquer que la forme dite *Pall-Mall* apparut (fugitivement) dans le quotidien fondé par Fernand Xau avant l'arrivée de Jean Lorrain. M. André Theuriet publiait, en effet, le 26 avril 1893, un article : *Sur les chemins*, dans lequel manifestement, ou peut être inconsciemment, il se montrait influencé par les chroniques de l'auteur d'*Ellen* (1). C'était l'époque où l'on pouvait lire, sur le même sommaire, ceci :

Henri Taine. . . .	par Emile Zola.
Pour les latins . .	par François Coppée.

noms accompagnés de ceux de : d'Esparbès, Henry Becque, Francis Chevassu, etc... La littérature pouvait encore justifier une concurrence entre deux directeurs de journaux. Le terrain de la lutte s'est considérablement déplacé

(1) M. André Theuriet avec le talent charmant dont il faisait preuve, d'autre part, dans sa *Critique des livres*, intitulait comme suit les trois feuillets de cet article : *Pise*, *A l'Académie des Beaux-Arts*, *Saint-Jean*.

depuis (1). A qui la faute ? Qui faut-il accabler à cause de l'évolution des mœurs littéraires ? Il y a plus de talents que jamais. Notre floraison littéraire est exceptionnelle — autant que l'indifférence du public pour les belles-œuvres. Est-ce la faute des « jeunes » ? (« Marat écrivait dans une cave. Eux écrivent quelquefois au grenier ; mais c'est dans la cave qu'ils publient. ») Est-ce la faute, vraiment, de la presse ? « Et pourquoi, dit Clovis Hugues, l'en blâmer avec des gestes d'apôtre et des véhémences de Juvénal !... Si le public avait été moins exigeant, s'il ne s'était pas jeté, comme un affamé, sur les premières feuilles qui agrandirent leur format dans de

(1) Il n'est pas indifférent de rappeler sommairement que la fondation du *Journal* par Fernand Xau fut une date dans l'histoire du journalisme français. Profitant de l'expérience esquissée par l'*Evènement* et par l'*Echo de Paris* de Valentin Simond, Xau eut l'audace heureuse de créer une feuille presque exclusivement litteraire et d'appeler à lui tous les littérateurs en renom. Il fit plus. Il *executa* cette partie du programme imprimé dans son tout premier numéro du mercredi 28 septembre 1892 : « ... *Journal de combat littéraire et artistique ou les jeunes auront leur place à côté de leurs ainés et où l'incessante activité de leur talent pourra s'exercer en toute liberté* ».

Et l'on put lire en effet : Severine, Pierre Wolff, Gaëtan de Meaulne, Emile Bergerat, Oscar Méténier, Alphonse Allais, Maurice Barrès, Paul Bonnetain, Auguste Marin, Paul Brulat, Joseph Caraguel, Coppée, Bourget, Rémy de Gourmont, Jules Renard, Jean de Bonnefon, Mallarmé, Vandérem, etc... côte à côte. Le premier article de Paul Adam dans le *Journal* : *L'apôtre du temps positif* (Renan) parut à côté d'une *Histoire Bleue* de Clovis Hugues. Le *Journal* fut pour le public le reflet complet de la littérature contemporaine. Et son succès fut éclatant. G.N.

fantastiques proportions, elle n'aurait pas été réduite à réparer avec tous les ciments qui lui tombèrent sous la main, les brèches par où la caisse coula douloureusement. Les affaires étant plus que jamais les affaires, elle suivit le mouvement, s'engrena dans la roue de la fortune, subit la pression des lois économiques dans une époque et dans une société où elles ont remplacé l'inexorable fatalité antique, se couvrit d'un pavillon politique, moins pour servir une cause que pour se créer une clientèle immédiate, quitte à vendre, sous le couvert de ce pavillon, une marchandise frelatée, de façon à dépraver tous les goûts afin de les mieux satisfaire, et ne fut bientôt plus, ainsi, qu'une vaste entreprise commerciale... » (1) Il y a dans cette appréciation, beaucoup de vérité et aussi quelque bienveillance. Mais, bien que Jean Lorrain ait, jusqu'à sa dernière heure, réagi contre le commerce en art et en littérature, ce n'est pas le lieu de discuter à fond ces graves questions sur lesquelles, dans une page pleine de cœur, de tristesse et de poésie, une page écrite à Nice en 1901, — Nice, ville de joie loin de la douceur de laquelle il devait mourir — sur lesquelles dis-je, il a donné son avis en faisant l'éloge de Xau. « Fer-

(1) Clovis Hugues. Préface de *L'heure qui passe,* 1 vol. de G. Normandy.

« nand Xau est mort, Fernand Xau qui fut le « créateur et l'âme même de ce *Journal,* Fernand « Xau, *à qui nous devons tous en littérature,* « *l'exceptionnelle situation faite à la plupart* « *d'entre nous dans un journalisme avant lui* « *hostile et fermé aux artistes de rêve et d'ima-* « *gination.*» (1) ARTISTE DE RÊVE ET D'IMAGINATION ! Le mot appliqué à Lorrain par Lorrain est admirable d'exactitude. C'est l'expression vive et sincère, sans souci d'attitude publique, de ce qu'était réellement le poète d'*Yanthis* aussi bien que l'auteur des *Histoires du bord de l'eau.*

Et tout le reste est littérature !

...Jean Lorrain est du *Journal* (2) l'un des collaborateurs les plus lus. Ses *mots* font fortune. C'est l'heure où, tenant la pose dans l'atelier de M. de La Gandara, il dicte « sans fatigue, sans recherche, ces phrases ciselées qui devaient révolutionner Paris le lendemain» (3). Entre temps il publie des fragments de ses œuvres en préparation. Méprisant pour ce journalisme qui, de plus en plus, s'orientait vers l'américanisme et le commerce, il livre aux linotypes ses « pre-

(1) *Poussières de Paris*, p. 41.
(2) V. art. de G. Michel. *Revue illustrée*, 5 août 1906.
(3) Il sied d'ajouter pour être complet, que Jean Lorrain fut attaché pendant quelque temps à la rédaction du *Gaulois* (1896).



Jean Lorrain à Béziers (21-27 août 1900)

... « Somme toute, toute la ville de Béziers est là, enfiévrée, soulevée de curiosité, dans l'attente... »

(Jean Lorrain. *Poussières de Paris,* p. 346.)

miers-jets » et, considérant l'article paru comme une épreuve en « placard », il corrige et modifie, parfois profondément, avant de livrer son texte définitif à l'éditeur.

Qu'importent désormais les menus incidents parisiens dont sa vie s'émaille et qui font la joie et le gagne-pain des caricaturistes, des revuistes, des échotiers ? Menuailles, tout cela, dont nous mesurons aujourd'hui le néant ! (Je ne reviendrai, à peine, sur les aventures de sa vie que pour montrer Jean Lorrain en voyage). C'est fini. Jean Lorrain n'a plus d'histoires. Ne voulant pas donner de gages à la badauderie de ses contemporains, il les a désormais stupéfiés et mystifiés suffisamment pour pouvoir se désintéresser d'eux en possédant la certitude que son auditoire choisi (celui auquel il tient, celui qu'il a réuni patiemment, jour à jour, celui qui, après avoir suivi, pour s'informer, la foule, s'est élevé au-dessus d'elle), lui est fidèle pour toujours et que, malgré la frivolité d'une époque de sports, de snobisme et d'ignorance spirituelle, il peut désormais fixer ses rêves en paix... pour ceux qu'il aime !... C'est seulement à présent qu'on peut écrire avec exactitude : « L'heure de la gloire a sonné pour lui. »

CHAPITRE IX

Attitudes

Une attitude définitive ne se compose pas en un jour. Chaque instant est une étape vers *la formule* cherchée, chaque rencontre une expérience profitable, chaque état d'âme une phase d'évolution. Peu à peu Jean Lorrain modifia sa *façade*. Pendant quinze ans il poussa le souci de l'effet à produire jusqu'à ses limites les plus extrêmes et l'on ne peut lui comparer, dans cet ordre d'idées, que Barbey. Ils étaient de la même race. Une remarque, très importante, s'impose relativement à l'auteur d'*Yanthis:* le désir de *surprendre* puis de *déconcerter,* qui le guidait pendant la première partie de sa vie, fit place bientôt à la volonté d'*émouvoir* puis de *charmer*. Mais il garda toujours — et il la développa jalousement, — sa redoutable faculté de critiquer et de railler. C'est surtout par cela qu'il s'appa-

rente à d'Aurevilly, au d'Aurevilly terrible qui répondait à un jeune écrivain dont les visites fréquentes l'ennuyaient (Paul Bourget si je ne m'abuse) :

— ... *Mais... Je vous ai déjà donné hier !*

D'ailleurs Lorrain alla plus loin que son compatriote parce que l'orgueil dont il faisait montre était acquis, voulu, au lieu d'être instinctif. C'est ainsi qu'il avouait sans le savoir, sa tristesse, ses regrets et son affectuosité naturelle par la violence même de son expression lorsqu'il déclarait dans une interview :

— *Ce qui m'aide à vivre c'est de savoir que je suis odieux à tant de gens !*

Ces paroles furent prononcées à Nice, dans le jardin féerique de la Villa que Lorrain habitait. Elles émanent du Lorrain dernière manière. Celui de la première heure fut autre. Oscar Méténier, en 1886 (1), le décrivait ainsi (il n'était encore que le poète du *Sang des Dieux* et de la *Forêt Bleue*) : « ... Tout d'abord il excita en moi une certaine défiance. Je n'aimais pas ce grand garçon aux moustaches rousses, aux yeux à fleur de tête, dont le torse assez élégant se moulait dans un gilet de velours de nuances bizarres. Je trouvais déplaisante cette originalité cherchée,

(1) *Revue Moderne*, oct. 1886.

de mauvais goût les impertinences polies qui faisaient le fond de sa conversation et la joie du cercle de dames vieilles et jeunes au milieu duquel il se manifestait. Les présentations avaient été faites et la façon froidement dédaigneuse avec laquelle il avait répondu m'avait déplu. La seconde fois que je le vis, il vint à moi, souriant, la main tendue, et comme j'hésitais un peu, il me rappela aimablement notre première rencontre (1). Je ne reconnus plus le Jean Lorrain que j'avais imaginé et de cette deuxième entrevue date le commencement de nos relations. Un peu plus tard, j'eus le secret de sa manière d'être. Jean Lorrain est, en principe, hostile à toute connaissance nouvelle ; il se défie des gens qui se jettent dans vos bras en se proclamant vos amis et chez lesquels on n'est jamais

(1) Le rapprochement s'impose avec ce passage d'un article de M. Edouard Conte publié par la *Dépêche de Toulouse,* le 8 juillet 1906 :

« ... De ces bravades d'immoralité il se faisait presque un point d'honneur, comme s'il y avait du courage à tuer en soi les dernières pudeurs d'une éducation provinciale et bourgeoise. Et puis ce grand enfant ne gardait pas rancune. Sur cette cire molle une impression s'effaçait sous une plus récente. Quelques semaines après que dans un journal il m'eut égratigné, nous nous rencontrâmes dans un couloir de l'Opéra-Comique. C'était le soir que cette pauvre Mlle Gerville-Réache prétendit soutenir le rôle écrasant d'Orphée dans l'Opéra de Glück et défaillit au troisième acte. « Comment allez-vous, cher ? » Et il pensa m'embrasser de tendresse. Il avait oublié sa méchanceté comme il eût oublié la mienne, si les rôles avaient été renversés. »

sûr de trouver de la franchise et de la sympathie. De là cette affectation voulue qui lui a fait du tort parfois, auprès des gens « sérieux », mais qui a cet inappréciable avantage de l'aider à tenir à l'écart les empêcheurs de danser en rond, les ennuyeux, en argot : *les raseurs*. Il m'a avoué, en riant, ce petit travers et, ma foi ! je ne suis pas loin de l'approuver. Parfois de ces gens insistent : je suis témoin qu'il a la riposte tranchante... Si j'ai tenu à consigner ici ces impressions premières, c'est qu'elles résultent bien du véritable tempérament de Jean Lorrain. Caractère mobile, changeant, mais inconscient de cette mobilité. Il est indépendant ou se croit tel, et nul plus que lui ne s'impressionne et ne subit les influences ambiantes. Il fait beau et le soleil luit, il se déclare heureux d'exister ; tout est bien. Un coup de vent l'abat ; une averse, un ciel gris le rend morose, hypocondriaque et vous l'entendez, de la meilleure foi du monde, déclarer que la vie est insupportable et qu'il n'a pas eu une joie depuis qu'il se souvient (1). C'est l'homme-baromètre. Optimiste par occasion, pessimiste par intermittence, aussi par mode. A Fécamp il regrette

(1) A rapprocher de ces lignes d'Henry Bataille : « ... Tantôt blessé, tantôt furieux, tantôt veule ou éperdu de rosserie, bégayant d'émotion, on le voit un peu partout pleurant d'un beau vers, mourant d'une glace mal digérée... » (*La Renaissance latine*, 15 juin 1902).

Paris ; à Paris il soupire après Fécamp... » Si je remonte encore, plus que je le fis, dans sa jeunesse je trouve une confirmation de l'opinion précédemment exprimée. A neuf ans ses lettres sont inquiètes de tout et de tous. A 9 ans 1/2, — première trace connue de sa vocation littéraire — il écrit, du collège, où il souffre d'une migraine, ces lignes qui veulent être des vers et dont la puérilité (1) charme indiciblement :

« *Petite maman, un oiseau, de sa cage*
Pour vous charmer fait entendre son ramage,
Il dit qu'il veut aller dans les riants bocages
Qu'il reviendra avec un plus brillant plumage...
Mais son ramage ne touche pas le geôlier (2). »

* * *

On peut noter sous trois aspects principaux la

(1) Cette puérilité ne l'abandonna jamais. Il demeura jusqu'aux dernières années d'une espièglerie extrêmement spirituelle et toujours renouvelée qui ne fut pas sans charme. Il écrivait, par exemple, à Jules Bois, lors d'une enquête publiée par le *Matin*, ce mot d'une gaîté un peu mélancolique (1901) :

« Auteuil, ce jeudi matin.

« Mon cher ami,

« Voici la photographie demandée — trop heureux d'être encadré dans votre prose !

« Une prière toutefois.

« Veuillez prier le prote imprimeur de ne pas me faire trop noir ; toutes les reproductions me font brun et je suis si fier d'être châtain roux, un roux si bien obtenu, si soigneusement conservé !!!

« Et croyez-moi votre « JEAN LORRAIN ».

(2) D'une lettre *inédite*, datée du 16 novembre 1865.

façade de Jean Lorrain. La première est assez bien définie par M. Oscar Méténier. La seconde fut très nerveusement notée dans la rubrique : *Nos Bibelots*, que le journal *Paris* (2) publiait en 1896. Elle nous restitue le Lorrain boulevardier, follement parisien, Narcisse perpétuel, audacieux, attirant ou révoltant suivant son caprice du moment. C'est « Lorrain en représentations », le seul que le public ait cru comprendre. L'article du *Paris* n'a peut-être pas été écrit, d'ailleurs, sans l'assentiment et peut-être sans la collaboration malicieuse du magicien des *Histoires de Masques*. Ecoutez : « La démarche assassine ; le regard fondu sous de lentes paupières ; le geste rare, en un ensemble séduisant qui s'extériorise jusqu'en l'élégance du vêtement, — tel est le mieux achevé de nos philosophes de boudoir, le moins dégoûtant de nos malades : Jean Lorrain. « Notre Jean », les femmes le nomment ainsi et le collectivisme du terme semble indiquer qu'elles se le partagent sans jalousie. Il est vrai qu'il a su leur plaire, sans exiger d'elle autre chose que leurs confidences. De plus, il a substitué avec bénéfice aux élans grossiers de la passion, le platonisme absolu qui invite aux intimités douces et procure les déli-

(2) Bastos : *Nos Bibelots*. (*Paris*, juillet 1896).

cates causeries. Il est le confesseur qui n'oublie jamais qu'un grillage, pourtant fragile, le sépare des belles pénitentes, et l'absolution légère, qu'il esquisse du bout des doigts, passe sur leurs fautes comme une caresse. — Outre cette psychologie élégante, Jean Lorrain possède d'autres dons d'analyse non moins précieux, encore que très divers. L'étrangeté des mœurs de certains êtres populaires l'a séduit à un tel point qu'il n'a pas hésité à les fréquenter et à vivre de leur vie, afin de les observer d'aussi près qu'un membre de leur famille. On l'a vu — et lui-même l'avoue tout gentiment — sur la berge et sur les fortifs ; on l'a retrouvé dans les fossés suburbains environné de types bizarres, dont il suivait les mouvements d'un œil charmé, discourant au milieu d'eux comme Jésus parmi les docteurs. Ces relations osées n'ont point détourné de lui les amis qu'il a dans tous les mondes, sauf, pourtant, celui de l'aristocratie essentielle et sévère qui se refuse à l'admettre. Car il n'a point l'excuse du piquant marquis, dont parfois il procède — littéralement : il n'est pas né. Mais, en revanche, que de partisans variés, depuis les robustes camarades des expéditions nocturnes jusqu'aux jeunes oisifs, en rupture de virilité, pour lesquels il invente des distractions exquises, des modes nouvelles et des jeux charmants ! — L'a-

mitié a du prix et, de tout Paris, Jean est l'homme le plus nombreusement aimé. — Cependant, d'après ces légères informations, il ne faudrait point que le public qui nous lit, fixât son opinion, d'une manière définitive, sur un littérateur qui, en somme, résume excellemment les inquiétudes modernes. Sa personnalité littéraire échappe à l'examen superficiel, insaisissable à cause de sa complexité même. N'a-t-on pas vu Jean Lorrain tour à tour conteur très archaïque de légendes anciennes, poète au rythme exact, à l'expression très pure ? Puis, technique explicateur des repaires criminels, flâneur attardé des rives parisiennes, historien des belles enfants sans histoire et enfin chroniqueur à la petite semaine dans les colonnes du *Journal ?* Et c'est ce protéisme qui l'a exclu des enthousiasmes à jet continu et de la notoriété classique. Cette instabilité dans la manière est si nettement marquée chez l'auteur de *La Petite classe*, que ses maîtres, eux-mêmes, et ses amis, ne surent jamais exactement quels mérites étaient les siens. Récemment, Edmond de Goncourt, qui l'avait inscrit au nombre des membres de l'Académie à côté que sa mort vient d'instituer, le disgrâciait ensuite, sans d'ailleurs fournir les motifs de cet acte, ni témoigner à l'ami rien qui pût lui faire pressentir son exclusion. Sou-

haitons, en passant, que les titulaires de la fondation Goncourt le rétablissent au fauteuil dont un caprice de vieillard l'avait dépossédé et où il apportera la note fantaisiste et verveuse nécessaire à cette Académie pour être différente de celle du quai Conti.

« Il nous reste, pour rendre familière cette physionomie si parisienne et l'installer dans l'esprit fugace du lecteur, à la compléter par quelques traits plus intimes et précis. Brièvement, notons son habitation prochaine des berges et des fortifs tout à la fois, dans une rue tranquille d'Auteuil (1) doucement montante vers une petite église, presque villageoise, qui la termine ; rue aux immeubles récents, économiques et populaires. Là, il demeure avec sa mère, sobre et discrète compagne, infiniment digne d'estime, qui rappelle, par instants, à son fils qu'il n'est point tout à fait aussi mauvais qu'il affecte de le sembler, lui reprochant aussi doucement son noctambulisme effréné. Elle les connaît, celle-là, les dîners refroidis, la table mise, inutilisée, le lit préparé pour le grand garçon qui ne rentre pas et n'a plus faim que de sommeil lorsqu'il rentre... Car il dîne beaucoup en ville,

(1) Lorrain demeura rue de Courty jusqu'en 1892, époque à laquelle Mme P. Duval quitta Fécamp pour s'installer 45, rue d'Auteuil. Il vint aussitôt habiter avec elle.

Jean Lorrain, tout comme M. de Goncourt. Hélas! on y meurt aussi. »

*
* *

Toujours orgueilleux mais mélancolique; las de Paris qu'il connait trop parce qu'il s'est cantonné dans l'observation de quelques-uns de ses aspects toujours les mêmes; les yeux pesants, meurtris d'avoir trop regardé; le menton volontaire et brutal; les lèvres d'un sensualisme violent que dément l'impertinence du nez accroché au front bref sous l'avancée des cheveux teints au henné, un front terrible, à l'ossature rude, vallonnée, un front douloureusement crispé, raviné, obstiné, effrayant un peu, sillonné de veines turgescentes et contenant dans la caverne énorme des arcades sourcillères des prunelles glauques, caressantes, exténuées et comme défaillantes en une interminable agonie; — une élégance exceptionnelle et recherchée dans le costume, mais, malgré tant d'étude, ne bannissant pas de sa démarche un léger roulement d'épaules, héritage d'une ascendance de marins: la tête vissée dans le faux-col et les mains voltigeantes en gestes souples — les mains assez longues mais grosses, les mains « peuple » bossuées de bagues étranges, mains fuyantes mais

solides plus capables d'étrangler un agresseur que de serrer les doigts d'un flagorneur : c'est, (un peu moins abîmé que dans le portrait de La Gandara) le Lorrain dédaigneux et mélancolique, le Lorrain dégoûté, désabusé mais toujours dressé pour le défi, le Lorrain excédé par les mensonges des salons littéraires et mondains, pliant sous le poids de sa *façade*, fané par l'électricité de tous les lieux de noctambulisme, convaincu que « les raffinements et les recherches du rare conduisent fatalement à la décomposition et au Néant (1) ». C'est le Lorrain troisième manière, — celui qui veut s'évader du Boulevard. Après avoir été, avec entêtement, « d'un sensualisme raffiné, d'une perversité très moderniste », après avoir joué, à de certains moments, la « réincarnation d'un mignon de Henri III ou d'un roué du Régent », après avoir eu « toutes les curiosités maladives de notre fin de siècle, après s'être sacré « le chroniqueur galant qui fréquente chez la belle Otero et chez Liane, ce qui n'empêcha pas le sonnettiste des *Fleurs de boue* de pratiquer les débardeurs (2), » stigmatisant avec plus d'énergie que jamais les tares de son siècle, âme de femme infiniment complexe d'apparence alors qu'infiniment simple en réa-

(1) *M. de Phocas.*
(2) Maurice Guillemot. *La Vie Littéraire.* Passim.

lité elle est le reflet de la vie perpétuellement changeante, mièvre, barbare jusqu'à la brutalité, aimant les meubles rares, les joyaux étranges et pesants, enthousiaste forcené et railleur implacable, contemporain égaré dans notre époque de Benvenuto Cellini à l'art de qui son art s'apparie et d'un Arètin dont il possède la spirituelle cruauté, il aspire de toutes ses forces à la paix, à la sincérité, à la simplicité salvatrice. C'est l'heure à laquelle il écrit en souffrant comme un damné, en pleurant parfois à chaudes larmes, avec une sincérité dans l'exagération qui explique la puissance inaccoutumée de cette synthèse des misères et des vices de notre byzantinisme inquiétant, c'est l'heure à laquelle, dis-je, il compose dans son logis d'Auteuil, seul, enfermé, consignant sa porte, le torse libre dans un chandail de matelot, son *M. de Phocas* (1). Il a voulu échapper à l'emprise de Paris, plusieurs fois.

« ... *Un jour tu sentiras peut-être*
Le prix d'un cœur qui vous comprend
Le bien qu'on trouve à le connaître
Et ce qu'on perd en le perdant.

« Ces vers de Musset, lus au hasard des pages,
« machinalement, pourquoi m'emplissent-ils

(1) Témoignage de Mme Liane de Pougy.

« aujourd'hui les yeux de larmes ? Et moi qui n'ai
« peut-être pas pleuré une fois depuis vingt ans,
« moi qui, dans mon enfance même, n'avais pas
« l'émotion facile des autres enfants, pourquoi
« suis-je aujourd'hui délicieusement et doulou-
« reusement remué en lisant cet adieu ? Ce livre
« pourquoi l'ai-je ouvert seulement ? Comme ceux
« de ma génération, j'ai le plus profond mépris
« pour Musset, et voilà que les quatrains du
« poète de *Rolla* m'ont chaviré le cœur dans une
« mer de larmes.

. . . .

« Voyager ! Voyager ! Il faut aimer les ciels,
« les pays... La guérison, le secret du bonheur
« est là : aimer l'univers dans ses aspects chan-
« geants et leur merveilleuse antithèse et leur
« analogie plus merveilleuse encore. Le monde
« extérieur nous devient une source de joies
« inaltérables... (1) »

Il s'évada, par intermittences d'abord. Il visita l'Espagne : la Rambla, les rues chaudes, les mendiants et le reste. Il s'égara en Algérie d'où il rapporta des croquis tracés d'une jolie écriture artiste et qui charme. Il parcourut l'Italie, Malte et Tripoli, il cria de joie devant les paysages de Corse et il s'attarda parmi les splendeurs siciliennes. Etc... Il était pris par la fièvre joyeuse

(1) *M. de Phocas*. Passim.

du Voyage. Il retrouvait ses inclinations héréditaires. Il ne considéra plus Paris que comme un lieu d'exil. Si bien que le jour où il fut las d'errer à travers le monde, il ne revint pas vers la capitale, mais devint citoyen de la Riviera, habitant de Nice, visiteur jamais las de la simplicité lumineuse et calme des grands paysages méridionaux.

« Je suis, — nous sommes ici dans un pays « merveilleux... J'ai quitté Paris dans un état « d'énervement indescriptible, la tête per- « due... (1) ».

---

(1) Lettre de Jean Lorrain à M. de la Gandara.

CHAPITRE X

Partenza !

« Vérone, ce samedi matin.

« Arrivé à bon port hier à 10 heures 1/2 du soir, mais sans pouvoir m'arrêter, pas plus à Bozen qu'à Trente. Mon train était omnibus et il m'était impossible de rattraper n'importe quel express. J'ai pris mon mal en patience car j'ai, jusqu'à la nuit tombante, voyagé au pays des Mille et Un Rêves. La magie du paysage annoncé ne commence qu'une heure après Bœssas. C'est en venant de Brenner qu'est la merveille, une végétation !... des vieux châteaux, des couvents et des montagnes moussues, d'un ton et d'une forme rappelant celles de Schmassée (?), des vignes, des torrents, la vallée de l'Addisio et puis celle de l'Adige. A partir de Bozen la population parle italien. J'étais à Bozen à cinq heures et à

la frontière à huit heures. C'est te dire qu'il y a une Autriche italienne et c'est là le parcours à faire. Nous le ferons une autre année. Zurich, Insspruck tout droit et alors le Brenner avec stations. On peut gagner par elle Riva, le lac de Garde et les autres.

« — Vérone est bien la ville de Roméo et Juliette, des vieux palais, des tours italiennes et encore des vieux palais. Deux places très curieuses presque intactes et le tombeau de Scaliger, étonnant ! Des églises et encore des églises laides en comparaison de celles d'Allemagne. Mais ce n'est pas là que je ferai de vieux os. La ville est plate, ensoleillée et dartreuse. On sent déjà l'incurie italiennne. — Des moustiques ont zinzanné toute la nuit. J'ai dormi mal, la tête sous mon drap.

« Que me réserve Venise ? On le dit infesté de moustiques. (Et pas de télégramme de Cognet). J'y dînerai ce soir car je pars dans deux heures. Mais si le *Zanzara* sévit : *addio*, je file sur Milano.

« J'étais tout triste en te quittant hier. J'ai failli pleurer. Il m'a fallu une heure pour me remettre. Si tu me fais encore des émotions pareilles je ne voyagerai plus avec toi ! Je t'aime bien et je t'embrasse.

« JEAN.

« Je suis tout à fait bien. Mon indisposition a tout à fait disparu (1) ».

* * *

« Grand Hôtel Victoria.
« A. Bozzoni, propre. Venise.

« La plus grande, la plus belle impression de ma vie que cette arrivée à Venise le soir, les cris des gondoliers, ce glissement sur l'eau noire et tant de cloches dans l'air... Et les lagunes, le sinistre de ces rues d'eau désertes, ces vieux palais, la magie du Grand Canal et sa bordure d'anciennes demeures à noms fameux cités l'un après l'autre par le rameur... Il faisait presque froid, l'eau clapotait... C'était frissonnant et exquis.

« Et le soir, après dîner, dans la féerie de la Place Saint-Marc et la fantasmagorie de ces architectures... et cette foule, cette gaîté presque de mascarade. Tu sais si j'ai, si nous avons vu déjà de belles choses ensemble, eh ! bien ! rien, rien ne vaut Venise. C'est une émotion complexe et forte de nature et d'art. L'imagination est pleinement satisfaite, les sens sont caressés. C'est d'une grandeur enivrante.

---

(1) Lettre *inédite* de Jean Lorrain à sa mère (1898).

« Depuis hier, depuis ce matin (quoique Venise perde au grand jour), je nage dans une telle ivresse que je suis comme étouffé, écrasé. Il y a des moments où il me semble que je vais mourir... de joie ! C'est trop beau et j'ai envie de pleurer. Et je pense que j'ai vécu si longtemps sans avoir vu cela, qu'il faudra que je le quitte et puis mourir un jour et ne plus voir la lumière du ciel et la clarté de l'eau et celle des yeux et des sourires.

« Les grandes douleurs sont tristes et c'est comme un opium de mélancolie heureuse dont je suis grisé... J'ai vu trop de belles choses, je suis à bout, énervé, brisé et si heureux !... Je ne verrai pas un musée, je ne visiterai pas un palais avant trois jours. Ce serait trop... Vais-je pouvoir travailler ?

« L'Allemagne et Munich me semblent si loin déjà ! — Demain je m'installe *Palazzo Veniere, Grande Canale*, à l'adresse donnée par Bréville. Et là je vais travailler quand je serai un peu détendu, remis.

« J'ai retrouvé là Cognet, place Saint-Marc et, à mon hôtel, Miss !!!, cette anglaise bas-bleu, amie de la Baronne Lalande, très aimable, parfumée, fervente de Venise, très intelligente et artiste. J'ai déjeuné avec elle, à part.

« Mille tendresses, ma chère et bien-aimée

mère. Je t'aime et je t'en veux de m'avoir donné cette nature sensuelle et vibrante qui me fait tant jouir et tant souffrir. C'est une harpe vivante que j'ai comme attachée au cœur.

« L'automne prochain, je t'emmènerai à Venise. Je veux que tu puisses voir cela, cela et Taormina. Cela coûte onze francs de Vérone à Venise !

« J'ai trouvé ici une lettre de la Divine ***. Lis-là. C'est l'oie de Munich. Elle déclare qu'elle n'aime que Wagner. Pour ce qu'elle doit y comprendre !... Non. Je n'aurais pu voir Venise avec elle : je l'y aurais noyée.

« Je t'aime. Garde ma lettre. Elle me servira, comme impression plus tard.

« Ton JEAN. » (1)

C'est tout Jean Lorrain en voyage. Depuis le jour où, pour la première fois, il put réaliser ses désirs de jeune homme en s'embarquant, à Carthagène, pour Oran puis Tlemcem et Alger (2),

(1) Lettre *inédite* non datée. Le cachet de la poste est du 25 novembre 1898.

(2) Il en rapporta quelques airs populaires, notamment : *Là-bas, près du ruisseau*, chanson sur une mélodie algérienne, harmonisée par Henri Rosès et qui fut chantée par Mlle de Fréville à la *Scala* et par M. Durand Ulbach au *Parisien*. Voici le début de ce document de folklore :

Là-bas, près du ruisseau, Y a de belles filles :
Mercédès, Carmencite, Pépite et Théréson.
Là-bas, près du ruisseau, jotas et séguedilles
Font, au bruit des guitares, et zitte et zette et zon !...
Là-bas, près du ruisseau, Y a de belles filles :
J'y vais me promener, chantant une chanson... Une chanson !

il ne cessa plus de voyager. A Nice même, alors qu'il était avide de repos, il était rare qu'il ne fit pas chaque hiver un pélerinage à Venise, Venise qu'il a su chanter mieux que quiconque et avec une exactitude enthousiaste qui lui valut les louanges de la majorité des lettrés, des littérateurs italiens et, en particulier, l'admiration fervente du bon poète Vénitien Brunati. Sa sensibilité maladivement exacerbée lui permit d'inventer des images et de fixer des nuances d'une beauté très particulière. Il a ressenti le frisson trouble des départs, exécuté des variations adorables sur le simple vers d'Edmond Haraucourt :

Partir, c'est mourir un peu...

et sur la joie concomittante de savoir que l'on va vers de l'inconnu, vers des impressions irressenties jusqu'alors. Il y a aussi de la crainte dans la volupté douloureuse des départs. Mais il serait puéril d'essayer de dire mieux que le voyageur lui-même ou avec un lyrisme égal la joie d'errer à travers le monde. *M. de Phocas* contient ces lignes où Jean Lorrain s'est livré tout entier : « Partir vers le soleil et vers la mer, aller se guérir, non, se retrouver dans des pays neufs et très vieux, de foi encore vivace et non entamée par notre civilisation morne, se baigner

dans de la tradition, de la force et de la santé (la force et la santé des peuples restés jeunes), vivre dans l'Inde et dans l'Extrême-Orient, dans la clarté du ciel et de la mer, *se disperser dans la nature qui, seule, ne nous trompe pas*, se libérer de toutes les conventions et de toutes les vaines attaches, relations, préjugés qui sont autant de poids et d'affreux murs de geôle entre nous et la réalité de l'univers, *vivre, enfin, la vie de son âme et de ses instincts* loin des existences artificielles surchauffées et nerveuses des Paris et des Londres, loin de l'Europe surtout !... Et pourtant, l'Italie, l'Espagne, certaines îles de la Méditerranée, la Sicile, la Corse, les matins légers d'Ajaccio avec le bleu du large apparu entre les cyprès et les pins, les amandiers en fleurs des pentes de Taormine et l'ombre géante de l'Etna sur le rêve antique du théâtre grec, les anciennes îles de l'archipel, certains petits ports de l'Adriatique, les Venises inconnues des côtes de l'Istrie plus oubliées et plus ruineuses, dans leur silence ensoleillé, que la ville des Doges et des palais... Et le charme endormeur et profond des villes turques, le narcotique de l'ombre des palmiers !... Oui, il est encore, loin des Baedecker et des Cook, des coins où vivre des heures d'intimes et complètes voluptés !... Que dis-je ? Un esprit qui sait s'iso-

ler peut assumer du bonheur à Tunis et même à Malte, Malte aujourd'hui infestée d'Anglais... Oh ! la griserie complexe et salutaire de l'éloignement ! *mettre la mer*, des lieues de mer remueuse et changeante, *entre soi et ses anciens maux*, entre sa vie et celle des importuns. Mais pour cela, il ne faut plus connaître personne. N'aimerait-on qu'un chien, si on le laisse derrière soi, un départ est une petite mort. Bien assez de liens invisibles nous retiennent ; le monde aventureux, nombreux et splendide guérira seul les plaies, les atroces petites plaies de *notre âme moderne exténuée de lecture, de bien-être et de civilisation*... Oh ! la cure de longues traversées sous des constellations non déjà vues, la joie cruelle et nostalgique des brèves rencontres, celles sans lendemain, parce que le paquebot qui vous amena tous deux à Corfou, va l'emmener, elle, à Alexandrie, les minutes vécues double, le pouls précipité par la notion de l'irréparable et la prescience du départ, les âmes bues dans un baiser, les cœurs donnés dans une brusque étreinte, toute une existence laissée dans un serrement de main, toute *la science de la vie telle qu'elle doit être*, *passionnée*, *offerte*, *prise*, *donnée puis entraînée dans de l'inconnu et de l'au-delà sans souci des conventions et des préjugés de caste et de race*, cette merveilleuse science de la vie

telle qu'elle doit être, de rêve et d'action, lue dans les grands yeux tristes des passagères et les claires prunelles des matelots, et cela dans quel décor de vieux ports de l'Islam, devant quelles arabesques de montagnes, la poitrine dilatée par la brise alizée des mers d'Orient, le cœur serré par l'*oppression délicieuse de vivre* ! Voyager ! Voyager !... »

En voyage tout intéresse Jean Lorrain. Il y a au fond de son caractère une grande indulgence pour lui-même — et aussi pour les autres en dépit des apparences, — qui remplace avantageusement un optimisme systématique. Enfant, ai-je dit, oui, enfant que tout amuse, qu'un rien contriste atrocement. Une grande douleur légitime ne le frappe ni plus, ni plus longtemps qu'une petite peine. Il s'amuse de tout, de tous et de lui-même. Il est un enfant terrible qui fait dangereusement joujou avec l'existence. Il est imprégné du « Tout passe, tout lasse, tout casse » de Dumas. Il sait que les gens disciplinés *durent* mais que les dilettanti *vivent*. Il veut vivre. Il vit éperdûment.

Il s'amuse. Deux documents très différents montreront nettement cette tendance heureuse de son caractère sous des formes charmantes.

Le 26 février 1867, à dix ans et demi, il écrivait (1) :

(1) Fragment d'une lettre inédite écrite à Vanves.

«... Ah ! j'en suis bien content, tu constateras cet heureux changement. J'ai employé pour me corriger la poésie. Quand j'ai envie de mentir, d'être gourmand. Je chasse cette tentation en chargeant d'imprécations ces défauts que je personnifie et auxquels je donne des noms de démons. Et j'appelle à mon secours les bons anges auxquels je donne des autres noms pour m'amuser. Ainsi :

« Le Mensonge . . . . . . Astaroph.
« La Gourmandise . . . . Belsébuth.
« La Colère . . . - . . . . . Lucifer.
« La Réplication aux reproches et l'Insoumission. . . - . . . . Satan.
« Et que sais-je encore ?
« La Vérité . . . . Asraël.
« La Tempérance. . . . . Gabriel.
« La Douceur. . . . . Raphaël.
« La Soumission . . . . . Misaël.

« Etc. !... Et pendant que je dis tous ces noms je ne me rappelle plus du mensonge que j'allais dire. Cela me fait rire et je suis honteux de ma gourmandise, je pense à Raphaël qui est si doux et je me soumets aux volontés de mes supérieurs en disant : si cela m'ennuie, je me désennuierai en pensant aux anges.

« Tu vois comme c'est amusant ! »

Le 1er novembre 1904 il raconte, avec quel brio ! une aventurette de voyage.

Voyez comme il se divertit et comme il n'oublie rien de ce qui peut l'amuser parmi les choses et parmi les gens :

« Avoir traversé toutes les grèves d'Italie qui ne furent pas toujours gaies ce dernier automne ; avoir fui, dans une panique, le *sciopero* de Milan tout vibrant encore des pillages de 98 et des horribles représailles qui les suivirent : canonnades et massacres des *scioperanti* dans les rues ; avoir connu la bousculade et le désordre des gares assiégées par l'affolement des foules en fièvre de départ, les gares aux abords surveillés par des groupes d'ouvriers en loques qui renversaient et dételaient les voitures et les omnibus ; avoir traversé la tristesse de Vérone, Vérone déjà si triste et si sévère par lui-même, la tristesse d'un Vérone aux boutiques closes, aux rues désertes, comme vidées par la terreur de la grève qui y éclatait le matin même où nous arrivions.

« Etre, le même soir, tombés sur le *sciopero* de Venise, une Venise morte et noire sans *facchini*, sans gondole et sans lumière, une Venise à la vie suspendue par la volonté de la « Camorra del lavor » et dont les deux jours et les deux nuits d'anarchie sont sans précédent dans les annales

de la cité des Doges... Oui, avoir traversé tout cela, toutes ces angoisses et tous ces incidents de guerre civile aggravée par la lecture des journaux italiens qui n'exagéraient pas !!! et, une fois enfin sortis de tous ces ennuis, après un mois dans la langueur et la mélancolie lumineuse de Venise et dix jours dans l'art sublime et serré de Florence, presque arrivé au port, à la veille de rentrer en France, être arrêté comme anarchiste et, malgré les noms et qualités déclinés, passer toute une nuit au poste dans la prison de la ville et n'être relâché que sur la prière du consul, parce que suspect à la police... oui, cela m'est pourtant arrivé, et pas plus tard que le 29 octobre, à la Spezia... La Spezia ! La Spezia est le grand port militaire, le Toulon de l'Italie, mais un Toulon autrement vaste et heureusement situé que le nôtre, dont on a pourtant assez justement vanté la rade et la ceinture de collines verdoyantes, Saint-Mandrier, la Seyne et Tamaris. La situation de la Spezia est splendide ; les montagnes de Carrare la dominent à gauche, Carrare et son groupe de cimes rocailleuses, déchiquetées, hardies et comme neigeuses, Carrare et ses marbres. Le soir, l'adieu du crépuscule vient frapper en plein la chaîne de Carrare et tous les marbres s'illuminent ; Carrare est alors en marbre rose, et la Spezia, dont la vie

ne s'anime qu'à cinq heures a, pour son apéritif, l'éclosion d'une gigantesque auréole de marbre à l'horizon. « Au-dessous de Carrare courent et ondulent des collines vertes, toute une suite de petits golfes et de promontoires dont le dernier se termine par une héroïque silhouette, une silhouette de citadelle crénelée, dont les hautes tours s'érigent, verticales, sur une roche abrupte au-dessus de la mer, Lérici, le château fort où François Ier fut enfermé après Pavie avant d'être transféré à Madrid. François Ier, Charles-Quint, la défaite de Pavie, de l'histoire, de la légende et des souvenirs ! A gauche de la rade s'enfoncent les bassins de l'Arsenal, l'Arsenal de la Spezia, qu'on ne peut visiter sous aucun prétexte ; une lettre du ministre de la guerre peut seule en ouvrir l'accès à un étranger.

« Après l'Arsenal la côte continue, découpée comme une feuille de mûrier, toute en petits golfes et en caps minuscules ; des villages de pêcheurs dorment au fond des golfes, maisons peintes en trompe-l'œil, fausses balustrades et faux portiques de marbre alternant avec des ouvrages fortifiés, Italie très italienne, comme a dû la connaître Mme de Staël. Une véritable merveille termine, de ce côté, la rade : Porto Venere, le port de Vénus ; hautes, très hautes maisons génoises à cinq et six étages, qui, noi-

res, rougeâtres et rongées par le soleil, et comme surgies de la mer, semblent à première vue être une falaise ruinée ; et ce sont, dès l'entrée du pays, des rampes de granit, des dallages et des contreforts. La place a dû être, jadis, formidablement fortifiée. Tout un vieux mur d'enceinte borde à droite, dévalant de la montagne ; une très vieille citadelle la domine, plus importante encore que celle de Lérici, et, après le village qui n'est qu'une rue entre deux rangées de hautes maisons noires, se révulse et se cabre un chaos de rochers, des roches schisteuses, on dirait tordues par un cyclone, paysage ensoleillé et morne d'une étrange désolation. Au milieu se dresse et veille, en apparence encore debout, en réalité en ruines, une façade de marbre blanc et de marbre noir, tel un dallage funéraire, la chapelle de San-Pietro !

. . . .

« Porto Venere et la chapelle San-Pietro : un vrai décor pour une tentation d'anachorète, cette solitude de roches, de mer et de soleil. Il y a aussi une grotte à Porto Venere, une grotte fameuse où lord Byron a placé son *Corsaire*, mais l'entrée qui y conduisait est grillée. Maintenant, pour visiter la grotte, il faut prendre une barque : le chemin était *périculante*, périlleux, comme ils disent en italien, et Porto Venere

c'est aussi un peu plus que des décombres, que des pierres et des filets de pêcheurs, c'est aussi de la gloire et des souvenirs ; Lord Byron y a demeuré, y a écrit deux de ses poèmes immortels. Porto Venere ! La vision m'en était demeurée lumineuse et nostalgique pour une journée passée en janvier 1899 à la Spezia. La Spezia n'est, par elle-même, qu'une grande ville neuve aux rues perpendiculaires ou horizontales se coupant à angles droits et bien moins mouvementée que Toulon ; j'avais aussi la curiosité de Lérici, que je n'avais pas eu le temps de visiter il y a cinq ans. Après huit jours de Florence et de ses merveilles un peu sombres, après le tragique du palais Vecchio et du Bargello surtout, hantée encore de spectres sanglants et de ténébreux souvenirs, nous rentrions en France par Vintimille et Nice ; la splendeur ensoleillée et calme de la Spezia s'imposait.

« D'un ami, grand voyageur devant Dieu et devant les hommes, alors à Paris et au courant de mes projets, j'avais reçu à Florence une lettre ainsi conçue : « Si tu vas à la Spezia, demande « et tâche de trouver Achille. Achille est une « espèce de géant de Michel-Ange, laid comme « une brute, mais débrouillard. Il a pas mal « roulé le monde et a été aux ordres de Gordon « Bennett sur la *Lysistrata* ; il a été en Amé-

« rique, en Chine et à Marseille, il parle assez
« bien le français et pourra t'être précieux ; il
« connait tous les bons coins ; il te fera manger
« de la soupe aux moules dans la tour ronde de
« Porto Venere, et des rougets à une sauce
« inconnue à San Terenzio, le petit port avant
« Lérici. C'est un type échappé de tes *Propos*
« *d'âmes simples*, naïf et roublard, dévoué
« comme un chien ; il est fait pour toi. -- *Nota*
« *bene* : Achille est batelier. »

« Jeudi matin 27, nous quittions Florence à neuf heures et, après une halte de trois heures à Pise, débarquions à la Spezia à cinq heures. La musique militaire jouait sous les arbres de la promenade, devant l'hôtel de la Grande-Bretagne, où nous descendions. Le temps de déboucler nos valises, et j'étais sous les platanes mordorés de la promenade. Carrare, illuminé par le soleil couchant, mettait à l'horizon sa splendeur rose. Je demandai Achille aux bateliers du quai. Achille n'était pas là. Le soir, après dîner, je poussais jusqu'à la rive, à cent mètres de notre hôtel, jusqu'à la rive où une lune de nacre maillait d'argent la mer et le sommet des montagnes ; un batelier m'y interpellait : « *Signore, una barca* ! » Je déclinais l'offre, mais l'homme insistait, me faisait ses offres pour le lendemain en cas de promenade pour Porto Venere ou ail-

leurs, et me donnait son nom : Achille. C'était lui. Le hasard l'avait mis sur ma route. Nous faisions connaissance, mais, tombant de fatigue, je rentrais à l'hôtel, lui donnant rendez-vous pour le lendemain.

Le lendemain...

. . . .

Je lui donnai rendez-vous pour le soir ; il devait me conduire au bout de la ville, dans un café chantant assez pittoresque, mais le soir je me trouvais las, le grand air m'ayant étourdi, et je remettais le batelier au lendemain soir à la même heure, puisque pour Lérici comme pour Porto Venere, il ne pouvait être question de barque, le bateau à vapeur étant là. — Samedi soir 29 octobre, huit heures et demie. C'est ici que le drame commence. Achille vient me chercher à la porte de l'hôtel ; ma tenue est des plus simples : complet marron, pardessus, casquette de voyage ; j'ai renoncé pour la circonstance au grand feutre légendaire qu'on m'a souvent reproché. Nous prenons le Corso Cavour, qui est la grande rue passante et commerçante de la Spezia. Achille a hâte d'être arrivé au théâtre : le spectacle commence à huit heures et demie précises, mais à une devanture de papetier des cartolines illustrées me tentent. Quand l'illustration est jolie, on a toujours à donner de ses nouvelles

à quelqu'un : j'achète quatre de ces cartes et déclare à Achille que j'ai à écrire. Nous entrons dans une de ces pasticiera-bars, très éclairées et très élégantes, où les Italiens consomment punch, vin du pays et gâteaux dans la plus touchante promiscuité, hommes du peuple, gens du monde, officiers, etc., mais cela c'est l'Italie. Je commande un café, Achille un punch à l'orange, et je me mets à écrire. Pendant que je bâcle ma correspondance, Achille lie conversation avec un consommateur debout au comptoir, un ami à lui retrouvé là et qui, entre temps, s'assied familièrement à notre table : mes lettres écrites, je me lève, je solde la tournée, et nous revoici sur le Corso de Cavour, dans la direction du spectacle. J'ai confié mes cartolines à Achille pour qu'il les mette dans la boîte, et je marche seul en avant. Achille, lui, est resté en arrière. Il est environ neuf heures un quart ou neuf heures et demie. C'est alors qu'un inconnu assez bien mis, tête énergique et brune de Sicilien ou de Corse, m'aborde et me demande où je vais. Interloqué, je ne comprends pas très bien. L'inconnu insiste, il me demande maintenant mon nom et à quel hôtel je suis descendu. J'ai pas mal roulé l'Italie et connais de longue date ces sortes de rencontres : je crois avoir affaire à un ruffian et j'envoie promener l'individu.

« — Je suis de la police, me déclare-t-il en changeant de ton. Avez-vous des papiers sur vous ?

« Et il m'exhibe sa carte.

« Des papiers ! Oui et non : j'ai des lettres, ma carte, un reçu de quinze cents francs de l'hôtel de la Grande-Bretagne où je suis descendu, une carte postale sur laquelle est mon portrait avec la nomenclature de mes œuvres et mon nom, et je dis qui je suis.

« — Mais vous n'avez pas de passeport ? Non. — Alors, suivez-moi chez le commissaire, vous vous expliquerez avec lui. Pas de passe-port : je vous arrête ! — Mais pourquoi ? — Parce qu'étranger sans papiers et avec deux malfaiteurs. — Comment deux malfaiteurs ? — Oui, ces deux hommes que vous avez quittés en sortant du bar, vous buviez avec eux en écrivant des lettres. — Achille ! mon batelier, un malfaiteur ? — Ah ! vous savez son nom. Comment l'avez-vous connu ?

« Je raconte la chose.

« — *Bene*, *bene*. Et l'autre ? — L'autre, je ne le connais pas, c'est la première fois que je le vois. — *Prima volta*, c'est bien, vous direz cela au commissaire. *Questi ragazzi due ladrone* (ces hommes sont deux voleurs).

« Et je suivis le policier, convaincu d'être

relâché dès que j'aurais parlé au commissaire central. Le commissaire! je ne devais le voir que le lendemain à dix heures au Municipe. Mon brigadier silicien me conduisit directement à la prison, me remit entre les mains de deux soldats de garde et, très étonné de ne trouver sur moi aucune arme, ni couteau ni revolver, ne m'en fit pas moins mettre en cellule. J'y retrouvai le lit de camp, les couvertures de laine et les murs blanchis à la chaux de la salle de police de mes années de régiment. Des rires et des chansons de filles ramassées dans la rue et enfermées au-dessous de moi m'y tinrent éveillés jusqu'à une heure du matin, car j'avais espéré dormir. D'une heure à six heures l'énervement et la colère m'empêchèrent de fermer l'œil. A six heures des cantiques montaient de la cellule des filles, les prisonnières saluaient l'aurore dominicale. A sept heures enfin la voix d'Achille, pénétré dans la cour de la prison, je ne sais comment, s'élevait sous ma fenêtre et à travers les grilles, m'annonçait qu'on allait me relâcher. Il y avait eu erreur sur ma personne. Je n'en étais pas moins sous les verrous, et ma mère, ne me voyant pas rentrer, devait mourir d'angoisse à l'hôtel. Je priai Achille d'aller la prévenir et de la conduire immédiatement chez le consul, de la rassurer surtout. Au même instant, un soldat

« Mesdames, je vous annonce un mariage. »

Et la belle madame Hochot s'arrêtait à l'entrée du boudoir pour jouir de l'impression produite.

Il y eut un mouvement dans le clair obscur de chapelle, où la duchesse de [illegible] entretenait à voix basse, les deux mains dans les siennes, la petite comtesse d'Aunays tendrement abandonnée contre elle, le baron Loisant, debout, le chapeau à la main et [illegible], [illegible] le petit comte de Fraxe, tournait vivement la tête. De Fraxe, nonchalamment étalé sur un pouf, les jambes croisées et l'air impertinent, daignait dresser ses paupières. Quant à la belle Madame Job, la banquière juive, absorbée dans une flirtation aussi psychique qu'inoffensive avec les deux petits oiseaux des îles, Cliquetonnette et Fleur de thé, elle penchait de profil sa jolie tête [illegible] de [illegible] et jetait avec un petit cri articulé d'automate un « Suzanne ! ah, un mariage, contez-nous cela » qui [illegible] ~~[illegible]~~ ces deux interlocuteurs d'un [illegible] tête, qu'ils en oubliaient de [illegible] leurs [illegible].

La duchesse, elle, s'était levée avec un grand [illegible] de dentelles et de moire, avait pris les deux mains de la visiteuse, et l'ayant faite asseoir auprès d'elle, l'accablait de compliments, d'éloges, l'enveloppant de [illegible] de sa voix, de ses gestes, de ses yeux, s'informant d'elle et de sa santé avec la curiosité passionnée d'un vrai homme à femmes.

La petite comtesse d'Aunays, brusquement [illegible] à l'autre angle du canapé, [illegible] avec son frère un regard noir.

La belle madame Hochot, toute heureuse de son succès de beauté, se laissant faire abandonnait ~~[illegible]~~ à la [illegible] duchesse, ~~[illegible]~~ se courbant gentiment, à l'anglaise celle du gros baron Loisant, du petit de Fraxe et des deux petits oiseaux des îles venus à tour de rôle lui présenter leurs devoirs, faisait d'un coup d'[illegible] les genoux de son amie madame Job, et après un bon jour de l'œil à toute la société « Et mon mariage ! Vous n'êtes pas plus curieuse que cela ! Vous êtes donc déjà au courant ! »

« Mais pas du tout, de quoi s'agit-il ! » murmurait la duchesse.

« Hé ! oui, ce mariage ? » reprenait madame Job, à quoi la belle Madame Hochot, d'une voix lente et détachant ses mots :

« Hé bien, il l'épouse... ~~[illegible]~~ il [illegible], monsieur Henry [illegible] épouse mademoiselle Hasberg ! »

Mademoiselle Hasberg !

Fac-simile d'une page manuscrite d'un roman inédit
de Jean Lorrain.

m'apportait une tasse de café noir et des gâteaux. C'était Achille, le malfaiteur, qui avait songé que je pouvais avoir faim ! Le commissaire devait venir à huit heures. A huit heures, un soldat me faisait balayer ma cellule, plier mes couvertures et vider *monsieur Jules*, comme à un simple détenu ; puis un policier en civil venait me prendre et me conduisait, par les rues, au Municipe. Je ne voyais le commissaire qu'à neuf heures et, après un interrogatoire d'une heure et demie, confrontation et allées et venues au consulat, j'étais relâché à onze heures et demie... juste le temps de prendre un bain avant le déjeûner. Un bain ! j'en avais besoin. Et comme je demandais les motifs de cette arrestation arbitraire et de cette incarcération inconcevable :

« — Parce qu'étranger et vu avec des malfaiteurs, m'était-il répondu.

« — Mais puisque cet homme est un malfaiteur, pourquoi est-il en liberté, et pourquoi est-ce moi qu'on arrête, pourquoi a-t-il été condamné ?... Vous parlez de dossier...

« Et j'apprends que le fameux Achille a été surtout compromis dans les dernières grèves et que le buveur inconnu du bar d'hier soir est un anarchiste militant. Et, dans la pensée de ce trop zélé brigadier de police, j'ai été assimilé à

ces deux compagnons ! La police de la Spezia m'a fait l'honneur de me croire anarchiste.

« O Porto Venere, ô donjon de Lerici, splendeurs déjà lointaines des cimes de Carrare, glorieux souvenirs de François Ier et de lord Byron, je me souviendrai de la Spezia ! »

Il est inutile de commenter ces documents. Mais il est équitable de proclamer que Jean Lorrain fut et qu'il demeurera le plus prodigieux de nos coloristes et de nos voyageurs. Il est, sur ce point l'égal de cet autre glorieux Fécampois : Guy de Maupassant (1) le Maupassant de *la Vie Errante*. Il fut un forçat de la Sensation. Son atavisme ne lui avait point donné le don artificiel de renouvellement que procure — assez imparfaitement, d'ailleurs, dans la plupart des cas — l'exercice de la pensée. Il appelait à son aide les aspects naturels. Il alla quérir, sous toutes les latitudes et dans tous les « mondes », cette Sensation dont il vivait, dont il mourut et qui lui fournit sa devise désespérée : *Mon mal m'enchante*.

(1) En dépit de ce qui fut souvent imprimé, Guy de Maupassant (1850-1893) *est né à Fécamp même* (rue Sous-le-Bois) dans la même rue que Jean Lorrain dont il fut l'ami. N.

CHAPITRE XI

L'Œuvre

L'œuvre de Lorrain ! Il est connu, il est nouveau et le recul manque pour des jugements définitifs. On peut déplorer que les exigences du journalisme aient pu dévorer beaucoup de ces pages, trop hâtivement publiées ; on peut regretter que cet improvisateur unique n'ait pas travaillé toujours suffisamment son style car *M. de Bougrelon, Ellen*, *Heures de Corse* et la *Dame Turque* entre autres, prouvent qu'il savait se souvenir, lorsqu'il le pouvait, de Gustave Flaubert autant que des Goncourt. Il est incontestable que l'étude des livres laissés par Jean Lorrain est aussi attachante que celle de sa personnalité. Celle-là demeure inséparable du souvenir de Baudelaire et de Barbey d'Aurevilly et ceux-ci vivront (selon l'expression de M. Georges Casella) « à travers les siècles, comme ceux de

« Crébillon fils, dans « l'enfer » des bibliothèques. » Jean Lorrain s'y trouvera, d'ailleurs, en digne compagnie. Et jamais occasion ne fut meilleure pour citer Milton :

Better to reign in hell than serve in heaven ! (1)

Poète, dramaturge, conteur, romancier, chroniqueur : ce sont les principaux aspects du talent du visionnaire de *la Mandragore*. Mais il fut depuis toujours et il demeura, jusqu'à la fin, poète, surtout poète. L'auteur du *Sang des Dieux*, de *la Forêt Bleue* et de *l'Ombre ardente* n'est devenu le romancier des *Lepillier*, de *Sonyeuse* et des *Soirs de province*, où l'on découvre des pages jolies comme du Champfleury lyrique, et le conteur qu'il fut après, que grâce à la situation intolérable que l'on fait aux rimeurs dans notre littérature et dans notre société. Jean Lorrain s'éprend du charme des vieilles maisons mystérieuses sur les pierres desquelles a mordu le passé, des ciels d'octobre et des sites d'automne, où des relents discrets de mort se mêlent à la magnificence des feuilles qui se dorent, et du parfum des corolles qui se flétrissent ; il adore les grands parcs déserts où reviennent, dans le soir, l'âme de Watteau et celle de Lancret, avec un bruit de satin et de soie ; il idolâtre

(1) *The paradise lost*. B. I. V. 263.

les étoffes d'antan et il les chante, sur le mode cher à Verlaine, en vers limpides :

Des vieilles étoffes fanées
Je suis le maladif amant;
J'en veux dire l'enchantement,
Et les nuances surannées. (1)

Il sait à merveille dire des mièvreries, dédier des madrigaux aux nymphes, aux déesses, aux génies de l'air comme il saura le faire dans les salons (où il se croit parfois à une fête galante d'antan) aux dames qui sauront lui plaire. Il chante les fleurs, il les décrit mieux que personne et il pleure presque devant des lys qui meurent :

... S'effeuillant au bord du vase
Dans un chaste et calme abandon,
Leur agonie est une extase
Et leur parfum est un pardon.

Il a beaucoup lu les *Chansons des Rues et des Bois*. Gustave Moreau, ses chimères, et les masques énigmatiques de Botticelli ont fait sur lui une impression qui ne s'effacera jamais, même lorsque, par les *Modernités*, il voisinera avec le Richepin des *Blasphèmes* dans le réalisme et

(1) *Les Griseries.*

dans la crapulerie des bas-fonds sociaux. Il retrouvera des héroïnes légendaires parmi ces visages de filles et de souteneurs et il avouera : « ... dans l'empuantissement des marchés, au milieu des détritus de légumes et de fruits, *là seulement* Astarté nous apparaîtra dans quelque belle fleur humaine, robuste et suant la santé, trop rose et trop rousse avec des yeux mystérieux de bête, telle la bouchère au profil d'Hérodiade qu'entrevirent les de Goncourt dans le Marché des Récollets à Bordeaux. » On peut retrouver en lui beaucoup d'autres traces d'influence. Lorsqu'on aura cité : Albert Samain (le Samain des *Luxures*), les préraphaëlistes et les lakistes, Poë, Baudelaire, Addison, Huysmans, Algernon Swinburne et Marcel Schwob même, il restera encore à nommer parmi les peintres, dont il se rapproche encore plus que des littérateurs : William Morris, le Carpaccio, Luca Cambioso, Walter Crane, James Ensor et tant d'autres !... Encore cette énumération sera-t-elle toujours insuffisante car le tempérament de Lorrain, d'une spontanéité sans seconde, ne lui permettait de produire quelque chose de personnel que lorsqu'il ressentait une sensation, — et les spectacles naturels et les humanités qu'il coudoya, dans tous les mondes, l'influencèrent plus fréquemment mais pas plus profondément que ses

premières lectures ou que ses promenades à travers les musées d'Europe qu'il connaissait à merveille. Jean Lorrain dramaturge, pour les œuvres qu'il signa seul au moins, c'est Jean Lorrain poète qui continue sans souci des tendances de son temps ni de la façon imparfaite dont son rêve fabuleux sera réalisé. Il conçoit des décors admirables : il les décrit en littérature. Qu'il s'agisse du chêne de *Brocéliande* entouré « d'immenses touffes de fougères, de bardanes, de glaïeuls, d'iris et de lys jaunes en fleurs, végétation féerique et luxuriante » bordant un « ravin qui termine le décor » par un « long cordon de pommiers et d'aubépines en fleurs, tout blanc au pied d'un bois de sapins noirs », ou qu'il soit question de la « route poudreuse longeant d'immenses champs de blé » d'*Ennoïa* où « tout l'horizon est occupé par de jaunes récoltes, avec, au loin, une fumée noire, indiquant l'abbaye qui brûle », qu'il faille décrire le décor fleuri d'*Yanthis* ou le charnier sinistre de la *Mandragore* dont la prose cadencée peut être comparée à des vers, Lorrain décrit son décor dans le même style que s'il s'agissait d'une légende ou d'un roman. Nous sommes loin, avec lui, des indications, en style Morse, d'un Victorien Sardou ou d'un William Busnach. Ses vers de théâtre ne diffèrent pas des

autres, — si peu, que le *Sang des Dieux* contient : *Ennoïa*, poème, et que dans la *Forêt Bleue*, sous le titre *Brocéliande* nous retrouvons, à quelques mêmes variantes près, des fragments entiers de l'acte représenté sous le même titre à l'*Œuvre*, en 1898. D'ailleurs « ce théâtre féerique, lyrique, épique et légendaire » est le seul auquel il tienne beaucoup et il s'explique là-dessus très nettement : Il fut « écrit, ce *Théâtre* il y a vingt ans et plus, sous la visible inspiration de Leconte de Lisle et du poète-lauréat anglais Sir Alfred Tennyson, sous l'obsession aussi des Mantegna, de Gustave Moreau surtout et, peut-être, de Boeklin (car la peinture est bien plus près qu'on ne le croit de la mise en scène et la beauté du théâtre grec réside peut-être dans la parfaite harmonie des acteurs et du décor), ce théâtre de mes vingt ans et de mes trente ans aussi, évidemment puisé à tant de sources différentes, fut surtout rêvé composé et voulu pour une interprète unique, une géniale, ingénieuse et rythmique artiste dont la merveilleuse compréhension de la scène, la plastique incomparable et une diction, autrefois de caresse, ont bouleversé, révolutionné, enchanté, passionné et captivé tout un siècle ». Ce fut, en effet, une des plus grandes déceptions de Jean Lorrain de ne pas voir Madame Sarah-Bernhardt jouer l'une

de ses œuvres, et il souffrit jusqu'à la fin de n'avoir pas vu *Ennoïa* sur la scène de la place du Châtelet.

Ses vers et ses romans furent ce qu'il préférait de son œuvre. Il attachait beaucoup moins de prix à ses pièces et à ses chroniques en prose. Une lettre *inédite*, écrite en mai 1905, en réponse à une demande de collaboration pour un roman sur la question des jeux en Riviera, nous éclaire là-dessus :

« Non, mon cher ami, j'ai le regret de vous le dire, mais ma décision là-dessus est inébranlable. J'ai beaucoup réfléchi depuis cinq mois. Je ne donnerai jamais ma signature à un roman intitulé : ..... ou *roulant sur le Jeu*.

. . . .

« ... Je ne signerai pas davantage un roman avec quelqu'un. Pour le roman *je ne veux aucune collaboration*. J'ai mis vingt-sept ans à me faire un nom plus ou moins coté dans la littérature. Il représente une valeur auprès des éditeurs et du public. Je n'ai besoin de l'accoler à celui de personne.

« Pour le théâtre, si j'accepte des collaborations vous en connaissez le motif. J'habite loin de Paris, j'ai une santé très délicate et c'est surtout un ami qui veuille bien se charger des

démarches auprès des directeurs et diriger les répétitions que j'associe à mon travail et aux bénéfices du spectacle puisque, jusqu'ici, c'est toujours moi qui ai fourni les sujets de pièce et les personnages.

« Pour le roman c'est autre chose. Je m'en suis toujours très bien tiré tout seul. Je possède de plus en plus mon métier, et j'ai trente ans de vie de Paris, de voyages et d'existence cosmopolite qui me font un bagage très personnel que je n'éprouve le besoin de donner à qui que ce soit. Ce sont, vous le voyez, les meilleures raisons du monde. Je ne vous empêche pas, moi, de tirer un roman de .... et de le signer seul. Je vous abandonne l'intrigue et les personnages. Vous créerez entre eux toutes les péripéties nécessaires, mais je m'oppose absolument à ce que mon nom figure sur la couverture du livre. — J'habite le pays : je compte y demeurer et un roman sur .... où il faudrait tout dire ne m'y créerait que des ennuis. Or j'en ai eu mon saoûl dans ma vie et j'ai droit, maintenant, au repos. Qui vous empêche de faire ce roman seul ? Vous en toucherez seul les droits. L'affaire est donc bien meilleure pour vous. Seulement ne croyez pas que vingt jours .... vous donneront la clef du mystère. Ce pays a beau être un décor. Il est plus difficile à pénétrer que vous ne le soupçon-

nez. Et prenez bien garde à la somme que vous stipulerez pour venir vous y établir ! La Vie... ..... est très chère. Vous ne vous en tirerez pas à moins de trente francs par jour ; mettez-en quarante car il faudra vous frotter à la vie des grands bars et des grands hôtels. Il vous faudra aussi huit jours à..... et cinq jours à..... et à..... qui sont les succédanés du........ Je ne refuse pas de vous y servir de Guide Conti, mais, sous aucun prétexte, je ne veux que mon nom figure ni dans le texte du livre, ni dans la Préface si vous en faites une. Je veux que ma responsabilité demeure tout à fait dégagée de ce livre et y être tout à fait étranger. D'ailleurs je rentre à Paris dans les premiers jours de juin et si occupé que j'y serai je trouverai bien une heure à vous donner pour causer utilement de tout ceci.

« *** est toujours très emballé, mais on ne peut jamais rien conclure avec lui (1).

« L'important pour le moment sinon pour

(1) On peut, à propos de cette lettre-ci qui nous montre le Lorrain douloureux et exaspéré de la fin, rappeler cette affirmation (exacte) de M. Georges-Michel : « Homme d'affaires étonnant, sachant faire mille grâces auprès de l'éditeur qui lui fournirait le charbon pour le beau voyage rêvé, il savait discuter ses intérêts admirablement. Il nous faut dire, en passant, la ponctualité avec laquelle Jean Lorrain payait ses notes d'hôtel ou autres, n'ayant jamais profité de ses titres pour obtenir quelques prix de faveur. Il était bien trop grand seigneur. » *(Revue Illustrée)*.

vous mais pour nous c'est d'organiser la..........

« Mes amitiés.

« JEAN LORRAIN. »

Au reste, il est aussi malaisé de séparer en lui le poète et le conteur que de distinguer le nouvelliste du romancier. On retrouve dans *Princesses d'Ivoire et d'Ivresse*, ce livre merveilleux, singulier et charmant dont les sous-titres sont des vers,

Princesses d'Ivoire et d'Ivresse.
Princes de nacre et de caresse.
Princesses d'Ambre et d'Italie.
Masques dans la tapisserie.
Contes de Givre et de Sommeil.)

...on retrouve, dis-je, la plupart des héroïnes de ses poèmes. Par une filiation charmante la plupart de ses contes fournirent matière à des ballets ; l'un d'eux même ; la *Princesse sous verre*, devint un opéra inachevé . — Ce sont les meilleurs amis de Jean Lorrain ces dames et ces éphèbes de légendes, ces longues et souples silhouettes aux cheveux ruisselants évoluant dans des décors de fable et de splendeur, ces princesses dont les baisers sont mortels et qui coupent, dans leurs jardins prodigieux, des corolles géantes capables de souffrir et de saigner, ces princesses semblables à des fleurs et ces fleurs

semblables à des femmes, ces reines diadémées de chrysoprases, de calcédoines et d'émeraudes, vètues de velours, de brocart et d'orfroi, constellées de topazes, de turquoises, d'opales et dont les yeux sont bleus comme des lacs ou verts comme l'aigue-marine, ces sorcières effroyables et ces damoiseaux dangereux vivant en compagnie de grenouilles énormes, de bestiaux aux sabots dorés, de paons à la roue invraisemblable et de grands lévriers agiles et très blancs... Et Lorrain erre à travers les siècles comme il erre à travers le monde. Avec une imagination stupéfiante et une richesse inouïe de couleurs, il s'oublie parmi les lanternons et les tourelles médiévales, les hauts piliers de marbre vert des temples égyptiens, les halliers des Ardennes, les venelles du vieux Vintimille, les plaines grises du Nord « où d'innombrables tiges de roseaux ondulent à perte de vue » et sur les dunes fleuries de chardons pâles... Il revient toujours de Golcondes et d'Ophirs insoupçonnés ; il a toujours des joailleries nouvelles à nous montrer. Parce qu'il y a des fleurs sur sa table de travail, tout simplement, il écrit *Narkiss*, le meilleur de ses contes avec le *Conte du Bohémien*. Cette faculté incomparable a fait dire de lui qu'il avait abouti au « sadisme d'imagination ». Je prends l'épithète comme un éloge lorsque je lis les

œuvres auxquelles elle veut s'appliquer. On a dit aussi : « Jean Lorrain, improvisateur merveilleux, conteur en trois cent lignes, jamais plus, et qui de sa vie ne sut composer un livre ». Cette appréciation prématurée fut démentie par la publication du *Tréteau, roman*, roman de quatre cents pages et qui unit à un lyrisme heureux une construction d'intrigue fort nette et fort solide. D'autre part, une affirmation de lui, trop oubliée, reproduite naguère par Maurice Guillemot, peut expliquer bien des choses : « Le roman c'est la vie, disait Lorrain. Si l'on prenait la peine de se regarder vivre on aurait un chapitre à écrire tous les jours. » Le formidable labeur *immédiat* qui fut demandé à Raitif de la Bretonne est en partie responsable du petit nombre de livres *construits* laissés par Jean Lorrain qui disparut au moment où il commençait, dans la paix de Nice après laquelle il aspirait depuis si longtemps, hors de l'enfer de la névrose parisienne (1), à pouvoir ne plus donner que des œuvres définitives.

(1) ...« Vivre sa vie, voilà le but final. Mais quelle connaissance de soi-même il faut acquérir avant d'en arriver là!... Personne nous éclaire, les amis nous trompent sur nos propres instincts et l'expérience seule nous le fait découvrir. Nous avons contre nous, notre éducation et notre milieu, que dis-je ? notre famille, et j'oublie à dessein les préjugés du monde et la législation des hommes ; puis nous rencontrons un Ethal et alors il est trop tard pour vivre l'existence, la seule pour laquelle nous étions nés, et cela à l'heure même où nous apparait notre vie. » (*M. de Phocas*).

Pourtant, si le journalisme l'a trop absorbé, il importe de convenir que Lorrain a honoré cette profession, tombée, depuis quelques années, pour le monde artistique et littéraire au moins, dans un discrédit mérité. Il est excessif, sans doute, d'écrire, comme M. Charles Maurras le fit à propos des *Contes pour lire à la chandelle :* « ... Ce que l'on y voit le moins, c'est Raitif de la Bretonne, je veux dire le meilleur de M. Jean Lorrain. On l'y voit cependant un peu ; témoin les premières lignes de l'*Introduction*, si juste, si rapides, si dignes de ce journaliste que j'appellerai éminent (1)... » Mais il demeure incontestable que jamais aucun chroniqueur des grands quotidiens n'avait avant lui et n'a depuis lui, aussi obstinément vanté, après les avoir comprises, toutes les formes de la Beauté. Il a forgé la gloire de beaucoup de nos contemporains. Il nous a fait connaître les bijoux de Lalique et ceux de Beaudouin, les grès de Bigot et ceux de Lachenal ; il a défendu l'admirable Maëterlinck dont il est parent par son théâtre hallucinant, captivant, irrésistible ; il fut l'auteur du premier article sérieux consacré au noble poète Henri de Régnier, il a lancé Charles-Henri Hirsch, célébré Saint-Pol-Roux, le magnifique auteur de *la Dame à la Faulx*, vanté Henry Bataille et tant

(1) *Revue Encyclopédique Larousse* (11 sept. 1897, p. 785).

d'autres jeunes ! Et les *Poussières de Paris* demeureront comme un document précieux pour les historiens de notre époque.

Jean Lorrain est mort à l'heure où il prenait une orientation nouvelle, à l'heure où, comme l'a écrit Mme Aurel, un être nouveau allait surgir dans l'artiste, « un être nouveau, comme un Balzac enfant, joueur et plus sensible ». *Le Tréteau* nous l'avait indiqué. *L'Aryenne* le confirma. Il y a dans ces deux œuvres comme, du reste, dans *Ellen* (où il montra que lorsqu'il daignait écrire pour les jeunes filles il les charmait mieux que personne) des pages de tout premier ordre. *L'Aryenne* décèle qu'il savait s'élever jusqu'aux conflits les plus hauts. Je ne connais rien de plus poignant, en sa sobriété pathétique, que ce choc de deux Races, transmis silencieusement à travers les siècles et brutalement ressuscité entre deux femmes modernes de l'élite, entre la comtesse Marthe Ilhatieff, ruinée, et la princesse de Ragon d'Hélyeuse (née Rebecca Riesmer) : deux synthèses parfaites. Jamais aucune œuvre ne contint, en si peu de pages et plus intégralement, le tempérament et le talent de Jean Lorrain. Il est là tout entier. — Ce drame prend parfois l'ampleur d'une œuvre sociale (ce qui s'esquissait avec la Préface du *Crime des Riches* et avec *M. de Phocas*) et parfois la grandeur sim-

ple d'une œuvre antique. C'est la vieille haine de la race affinée (et vaincue à cause de cela) pour la race triomphante et forte ; c'est la rancune de Kassandra contre Klytemnestra, femme d'Agamemnon, c'est « la légendaire rancune de l'Otage ». Quelles surprises heureuses nous réservent encore les quelques œuvres (plusieurs sont inachevées) laissées par Jean Lorrain ?... Il inventa des images, il fabriqua des expressions, il créa des *types* immortels, il édifia des *œuvres*. Son instinct artistique fut incomparable. Il allait sans hésiter à l'œuvre intéressante, à l'homme de talent, — et celui-ci fut-il son ennemi de toujours, la conscience littéraire de Lorrain l'emportait sur son amour-propre qui était immense. Il ne s'abaissa jamais aux malices du métier, aux ficelles de l'intrigue. Il charmait par son abandon, par son style spontané ; par la variété de ses souvenirs, par l'intensité de ses impressions et, pour tout dire, par sa *sincérité* profonde. Sa phrase naturelle caresse, berce, entraîne, charme ; elle noie dans son élégance et sa séduction les incorrections grammaticales qu'elle recèle parfois. Ce que Sarcey disait de Daudet s'applique à Lorrain : « Je ne suis pas sûr que ce soit bien construit, mais je sais que cela me plaît et me retient » Et lorsqu'il *travaille*, l'harmonie ne disparaît point de son

verbe, les mots se succèdent, évocateurs et cérémonieux : ils se déroulent avec l'allure et la couleur que les processions eurent jadis à Fécamp, le jour de la Fête-Dieu, au temps où la croyance populaire, soumise aux jolis mensonges de nos mères, parait de tentures et de fleurs les murs des maisons devant lesquelles le dais devait passer entouré de thuriféraires.

Sa vaillance au travail, sa conscience d'artiste étranger aux bizarres « cuisines » de la littérature actuelle, sa loyauté professionnelle et sa fidélité d'ami ne seront jamais mises en doute. Et personne ne peut nier non plus que Jean Lorrain s'affirme comme le plus magnifique des descriptifs de notre temps. Il voit en *barbare*, oui, et c'est la seule vision qui puisse être intense en littérature. Le peu de latinisme qui est en lui ne l'empêche pas de traiter la langue avec une liberté superbe d'autodidacte servi par un prodigieux instinct littéraire. M. Emanuel publiait récemment sur Lorrain cette appréciation que j'approuve : « ... Il aura été, dans ces derniers trente ans, un des manieurs de mots les plus experts et les plus efficaces dont puisse se vanter notre littérature romantique. De son œuvre abondant et inégal, tout débordant de sarcasme et d'enthousiasme, de cynisme et de tendresse, d'éclats de rires et de sanglots,

de cet œuvre qui témoigne malgré tout d'une science si désenchantée de la vie et d'un amour si effréné de la volupté (1), il est difficile de prévoir combien de pages sont destinées à lui survivre ; au demeurant il était trop violemment mêlé à la vie ardente de son temps et d'un modernisme trop aigu et trop momentané, pour s'être inquiété sérieusement du jugement de la postérité et lui avoir fait, en échange d'un peu de renommée, le sacrifice même partiel, de ses goûts et de ses passions. Mais on peut dire, sans crainte d'être taxé d'exagération, qu'il fut parmi les écrivains de sa génération, un des plus personnels, des plus expressifs et des plus aimés, et qu'aucun n'excella comme lui aux narrations trépidantes et luxurieuses d'un siècle d'égoïsme jouisseur et fastueux, qu'il a exalté de son verbe imagé et flagellé (2) de son impitoyable ironie. »

(1) Ces lignes de Maurice Barrès, citées naguère par M. Gaubert, complèteront à souhait le jugement de mon confrère Emanuel : « ... Chez un tel homme les images sensuelles rompent l'harmonie ou, pour parler plus librement, la médiocrité de notre vision ordinaire. Il transforme dans son esprit les réalités du monde extérieur pour en faire une certaine beauté ardente et triste. — Ils ont raison de se choquer, ceux pour qui l'art n'est point un univers complet et qui, ne sachant point s'y satisfaire exclusivement, tenteront de transposer des fragments de leur rêve dans la vie de société : rien n'en résultera que désastres. » — N.

(2) Il m'écrivait, l'année dernière : « ... Comment vous, qui « avez pourtant de la psychologie, n'avez-vous pas deviné que « je hais et que j'ai en nausée ce monde élégant et exotique que « je décris ?... Vous avez aimé *Ellen* m'avez-vous dit. *Ellen* a « été rêvée, imaginée, elle est née du paysage. La suite que « vous n'aimez pas a été vécue ! » *(Inédit).* — G. N.

J'ai fini. Je n'écrirai rien de plus, quant à présent, sur l'Œuvre de Jean Lorrain, car une opinion plus précise serait un peu hasardée. Le temps seul peut permettre des jugements précis et sans appel. — Mais qui dira jamais, avec toute l'autorité nécessaire, les qualités de cœur de Jean Lorrain intime ? Qui dira combien il fut stoïque dans la douleur physique et délicat dans la reconnaissance filiale ? Il est impossible de séparer son souvenir de celui de sa vénérable mère. Cette femme vaillante fut pour son grand enfant malade, affectueux, nerveux et doué, l'ange gardien, — la Mère qui écarta du rêveur les cailloux et les ronces des chemins. Et, je demande ici, à tous ceux qui eurent la naïveté et l'injustice de tomber dans le piège que Lorrain leur tendait, de lire les lettres qui vont suivre (1), puis de jeter un regard sur l'œuvre laissée par l'auteur du *Vice Errant*, et de dire, ensuite en conscience, si cet écrivain et si ce fils douloureux ne sont pas dignes de respect — à présent que la façade élevée péniblement pour cacher ses souffrances physiques et ses qualités morales s'est écroulée sur sa tombe.

La première de ces lettres — et quel exquis épistolier fut Jean Lorrain ! — est adressée à

(1) Ces deux lettres n'ont été imprimées qu'une fois dans mon article publié en novembre 1906 par la *Grande Revue*.

l'une de ses cousines qui demandait à Mme Duval des nouvelles de la santé de « Jean ». Il répond lui-même, et déjà, il sent, mieux que les médecins, que la main décharnée de la Mort va s'abattre sur lui :

« Nice, le 30 novembre 1905.

« Ma chère Lucie,

. . . .

« On juge les gens indifférents parce qu'ils se tiennent à l'écart et vivent très loin de nous : ils ne vivent justement ainsi que parce qu'ils sont très sensibles et que tout les heurte et les froisse, la bêtise et la vanité d'autrui, la suffisance de l'un, la morgue de l'autre, la prétention de tous.

« Il ne faut pas croire qu'on s'endurcit en vieillissant ; au contraire, on s'écorche à vif, et plus on avance en âge, plus on aime la solitude *et il faut bien l'aimer puisque les autres ne vous aiment plus !* Mais assez de philosophie dans le vide. Tu as demandé de mes nouvelles. Elles ne sont pas fameuses et ma santé n'est guère brillante. Les eaux de Châtel-Guyon m'ont fait le plus grand mal. J'en suis revenu congestionné, dilaté, ballonné, avec une apparence de force et de santé qui a été un désastre. Voilà deux mois

que je me traîne : mon retour ici, qui a eu lieu il y a un mois, ne m'a pas rétabli ; le huit novembre j'ai été pris d'une crise terrible : l'estomac, les intestins, la vessie, tout a été pris. J'en sors à peine.

« Il parait qu'on me tirera de là, mais ce sera long, très long. Comme je veux te marquer ma gratitude pour l'intérêt que tu as bien voulu me porter, je t'envoie ma dernière photographie faite en novembre dernier. J'y suis amaigri, marqué, déjà souffrant : c'est de toutes mes photographies, celle que je préfère. Voilà pourquoi je te la donne. C'est l'image que je voudrais laisser de moi à ceux qui m'auront connu.

« Garde-la en souvenir de moi, et quand, plus tard, tes enfants te demanderont : « Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur là ? » tu pourras leur répondre en leur citant ces beaux vers d'Henry Bataille qui résumeront la situation :

Une histoire, une histoire, tout finit en histoire !
On a beau crier, souffrir,
Et partir et s'en revenir :
Tout se calme par un beau soir.

Ah ! toi, mon cœur, toi seul le sais,
Dis-le leur avec moi qui fus du voyage.
Voici le feu, la nappe, et les enfants sont sages...
Une histoire, une histoire, tout finit en histoire !

Plus tard, ainsi, je ne serai dans la famille
Que l'oncle ou le cousin qui a eu des malheurs
Et dont on parle à l'heure fade de la camomille...
Et tu finiras là, histoire de mon cœur !

« Et là-dessus je t'embrasse, toi. les tiens. et les enfants.

« Mes amitiés à ton mari.

« Ton cousin :

« JEAN LORRAIN. »

La seconde date de quelques années. Elle est adressée à Celle qu'il a toujours appelée sa « maman ». Il nous est difficile de la relire sans que des larmes mouillent nos yeux :

« Ce lundi soir, 8 heures,

« Ma chère et bien-aimée maman, ma seule passion, toi la seule que j'aime *vrai*, car j'aime peu de ma nature, puisque tu ne vis que de mes lettres, en voici une encore.

« Si nous devons être séparés un jour par la mort, à laquelle je songe souvent, (et c'est ce qui m'enrage de te savoir loin de moi), et si l'un de nous doit survivre à l'autre, au moins aurons-nous la conscience de nous être bien aimés, la consolation de nous être adorés l'un par l'autre, — car je t'aime tant qu'il est des soirs où j'ai des

larmes plein les yeux, rien que te savoir loin de moi !

« Oh ! la cruauté de la vie ! Dire qu'il est des enfants qui ont des mères et qui ne les aiment pas !

« Je t'embrasse encore comme je t'aime, c'est-à-dire de tout mon cœur.

« Jean Lorrain. »

Sans crainte mais non sans tristesse, le grand enfant malade voyait venir la Mort.



Jean Lorrain à Nice (1903) par *Angelo Garino* (peinture)

CHAPITRE XII

La Fin

Parvenu à l'âge où, après avoir tant existé, il commençait à sentir le poids de la vie, Jean Lorrain se retira à Nice. Il voulut y vivre comme un vieux navigateur, sûr de ne plus jamais repartir, berce sa mélancolie au souvenir des voyages d'antan. Il n'y parvint pas tout de suite. Il y avait en lui trop de réserves de fièvre et trop d'inquiétude instinctive pour qu'il put atteindre d'un seul coup à la sérénité vers laquelle il se dirigeait. Il errait de temps en temps, selon son caprice, sur la côte enchantée et il rapportait des moissons de paysages et aussi des provisions d'aventures et de drames. Lorsqu'Il passait à Nice Tout Paris allait rendre visite à Jean Lorrain. Lui, reposé, heureux, s'ingéniait à prouver qu'il était plus en verve que jamais — et il y avait dans ses *mots* de Nice

une profondeur et une sagesse aussi impressionnantes que nouvelles. On le vit, pendant la saison, au Veglione, à l'Opéra, au Casino. Il s'y montrait fidèle à sa renommée. Mais, peu à peu, il se détachait de ces mondanités trop connues. Il regardait la nature et la vie avec beaucoup d'émotion et de regret et il travaillait sans repos dans la solitude fleurie de la *Villa Bounin* (1).

Cette villa ! Il l'avait choisie avec soin. Sur l'Avenue de l'Impératrice de Russie, en face de quelques hautes maisons jaunies très populaires et très italiennes, c'est le plus vaste et le plus luxuriant des jardins. La villa blanche se perd parmi la multitude folle des eucalyptus aux troncs roses, des lauriers en fleurs, des orangers, des grenadiers, des palmiers, des chèvrefeuilles et des jasmins. Les arbres sont enguirlandés de roses de la racine au faite. La vérandah du logis calme balance d'énormes grappes de glycine épanouie. Une tranquillité heureuse plane sur la maison et sur les salles vertes ménagées au hasard dans cette végétation désordonnée, digne des rives du Marànon. Là-bas, au bout d'une allée, c'est devant l'immensité d'azur de la mer, l'immensité d'argent d'un champ d'oli-

(1) D'une de ses lettres j'extrais ceci :
« ... Comment pouvons-nous nous permettre de juger les autres, nous qui ne nous connaissons pas nous-mêmes ?... »

viers antiques. Un vaste perron de marbre, à double évolution, mène le visiteur vers le cabinet de travail du poète, entre deux haies de grenouilles de Massier tapies sur les balustrades. C'est un jardin de d'Annunzio ! Tout est joie, ici et tout est volupté. Il y a toujours des corolles qui se déroulent et d'autres qui, dans le même temps, s'effeuillent. Les vergers oublient de donner des fruits pour produire des fleurs deux fois. Des parfums de marjolaine, de myrthe, de roses et de thym flottent dans l'atmosphère et ce serait à défaillir si l'odeur âpre des oliviers et de la mer ne venait atténuer cette douceur opprimante.

Dans ce cadre qui satisfaisait son imagination, Jean Lorrain fut heureux pendant cinq années (1).

Mais le commerce et l'industrie qui veulent ignorer le Rêve et la Beauté, décidèrent de construire des docks. Jean Lorrain dut dire adieu à sa demeure et à ses arbres.

Je suis retourné, cette année, à la *Villa Bounin*. Elle était vide, les arbres mutilés semblaient implorer la cognée et à la place du verger d'oliviers où, naguère, paissaient parfois des chèvres noires, un immense trou béait, un trou

(1) Lire le chapitre XIII : *Jean Lorrain sur la Riviera*, écrit spécialement par Mme Aurel, le délicieux auteur des *Jeux de la Flamme*.

qu'on agrandissait encore et au fond duquel des hommes piochant la terre rouge semblaient s'agiter dans du sang. Il n'y avait plus de fleurs. De temps en temps une orange trop mûre tombait dans l'herbe...

En quittant la *Villa Bounin*. Jean Lorrain vint habiter au n° 7 de la place Cassini, un immense appartement, au troisième étage, devant le port de Nice, devant la mer. De sa chambre il voyait, en outre, les pentes radieuses de Mont-Boron. Il vécut là quelques mois seulement dans le décor d'intérieur qu'il affectionnait, tout de tapisseries anciennes, de meubles d'autrefois, de son pays et de Venise, de bergères Louis XV aux ors atténués de vases de Sèvres et d'Italie d'un seul ton plaçant une clarté dans le clair-obscur des encoignures. Dans le salon sourit la célèbre tète de cire que Ringel exécuta d'après le pauvre petit italien poitrinaire dont il est question dans *M. de Phocas* et, à côté du lit du romancier, les monstrueuses grenouilles de bois offertes par M. de Montesquiou mettent discrètement un peu d'étrangeté. Il était heureux dans ce logis nouveau qu'il ne voulait plus quitter et dont il m'écrivait, le 17 mai 1906, — si près de sa fin ! — en m'envoyant son *changement d'adresse* : « Si vous saviez dans quel « quartier je suis logé, vous verriez combien je

« suis peu hiverneur niçois. J'habite le port, au
« milieu des pêcheurs et des paquebots en partance. De mes fenêtres, de mon lit, je vois le
« rempart d'une falaise abrupte et toute l'aventure de la mer inviteuse et des joyeux départs.
« *Cet horizon retrouvé a été celui de mon enfance*,
« moi qui suis né et qui ai été élevé à Fécamp,
« rue Sous le Bois, vis-à-vis du port. »

Hélas ! il n'eût pas le temps de terminer l'aménagement de ce bon gîte.

... Il partit pour Paris où ses affaires l'appelaient. Il était, en plus, chargé par une revue de rendre compte de la merveilleuse *Exposition d'œuvres d'art du* XVIII[e] *siècle* qui avait lieu à la Bibliothèque Nationale. C'est là qu'il découvrit l'estampe de Jean-Baptiste Chapuy qui devait le hanter pendant sa longue agonie.

Le mercredi 27 juin, bien que son état de santé fut loin d'être satisfaisant, il passa la soirée chez son collaborateur, le compositeur R. Balliman, avec qui il tirait un opéra de *la Princesse sous verre* (1). Il y dictait ses derniers vers, sa dernière œuvre, les dernières lignes qu'il devait écrire, il y dictait : la *Ballade du Bohémien*. Au surplus, voici la lettre pleine de délicatesse et de cœur écrite, par le musicien, à

(1) Cet opéra, par autorisation, a été achevé par M. Louis Payen.

Madame Duval, quelques jours après les obsèques de Jean Lorrain :

« 6-7-6.

« Madame,

« Permettez-moi de vous adresser les derniers vers que Jean Lorrain a composés. Ces vers, mon pauvre ami les a faits chez moi le mercredi 27 juin pour un ouvrage auquel nous travaillions ensemble, un opéra, tiré de l'un de ses contes, le plus exquis : la *Princesse sous verre*.

« Nous avions travaillé toute la soirée. A minuit il me quittait, se félicitant d'une santé meilleure, dûe, disait-il, à l'efficacité des piqûres de sérum, et il me donnait rendez-vous pour travailler de nouveau le samedi suivant. Dans la nuit cette crise qui devait si promptement l'enlever à l'affection des siens et de ses amis le prenait et je n'allais plus revoir cet ami sincère, cette intelligence si haute, ce cœur si bon.

« Croyez, Madame, à la très vive part que j'ai prise à l'affreux malheur qui vient de vous frapper, — malheur que j'ai bien cruellement ressenti. Veuillez accueillir ces derniers vers de votre fils comme un hommage rendu à sa mémoire et croire à l'expression de mon plus profond respect.

« R. Balliman ».

Et voici la *ballade*, voici les derniers vers de Jean Lorrain :

LÉGENDE DU PRINCE OTTO

« ... Le damné violon était en bois de frêne
Comme un cercueil
Et l'affreux zingaro, aux yeux luisants de haine,
Avait mis son orgueil
A tresser son archet de longs cheveux d'ébène,
Cheveux de bohémien crépus comme la laine,
Coupés par une nuit sans lune au front d'un mort.

Ah ! l'âpre et le sauvage accord
Que pleurait à travers la lande
Le damné violon du pendu ;
Et Dieu vous garde de l'entendre :
Le prince Otto l'a entendu !

Il avait trouvé la fille jolie :
Elle avait dansé nue après souper
Et puis consenti la chaude folie...
Un amant de plus peut bien se tromper !

Le gitane avait bu dans le ciboire
Le vin mélangé de sang et de fiel
Et dansé la danse à la messe noire ;
Il était l'enfer cabré sous le ciel !

Par un soir d'hiver, où vents et bourrasques
Assiégeaient les murs branlants du palais,

Il rampait, glissait, luisant et fantasque.
Parmi les soldats, trompait les valets

Et, jusqu'à la chambre où dormait le prince,
Blotti comme un spectre aux plis des rideaux ;
Sur le violon qui pleure et qui grince
Lui jouait l'*andante* et le *scherzando*.

Le chant dont pâlit se sèche et s'envoûte
Le Sire Empereur et le Gueux de route,
Le Roi lourd d'hermine et le Pape aussi !

Prisst ! Frisst ! Visage noirci
De suie,
Crapaud prisonnier
Dans de l'eau de pluie
Gelée !
Et venin durci
Qu'une main de nonnain essuie...

Les cheveux du mort sentent le roussi. »

* * *

Les versions les plus fantaisistes ont été publiées sur l'agonie de Jean Lorrain (qui, par une sorte de certitude pénible à relever aujourd'hui, signait peu de temps avant son décès, une série d'articles, pour la *Vie parisienne*, du pseudonyme : *Le Cadavre*. Il importe de rétablir les faits. Trouvé le 28 juin, au matin, étendu

dans son cabinet de toilette, par son secrétaire, M. Moulard, il fut transporté d'urgence à la maison de santé du docteur Prat-Dumas, 19, rue d'Armaillé. Les docteurs Pozzi, Albert Robin, Le Dentu, Cazenave, lui prodiguèrent leurs soins empressés. Mais ils constatèrent tous l'inutilité de leur dévouement. Et lorsque, éperdue de douleur, la Mère de l'écrivain, accourue de Nice par le rapide, arriva auprès de son fils, il fallut bien lui avouer que Jean Lorrain était irrémédiablement perdu (1). Ce fut l'agonie, la longue et douloureuse agonie. Il importait de ne rien laisser voir au malade. Les docteurs Pozzi, Robin et Le Dentu lui promirent de l'opérer. Paul Duval dit à sa mère, avec un grand courage, lorsqu'elle arriva :

— On va m'ouvrir le ventre encore une fois demain matin...

Et la Mère, qui venait de sangloter en répondant aux praticiens :

— Puisque tout est inutile, faites au moins qu'il ne souffre pas...

... la mère s'installa au chevet de son enfant. Elle ne le quitta plus. Lorrain voulait parler,

(1) Les opérations subies par Jean Lorrain après ses accidents nécessitaient de fréquents lavages intestinaux. Il est probable qu'il s'est perforé l'intestin en s'administrant un de ces lavages. Cette perforation était facilitée par l'amincissement des alentours des tissus cicatriciels provoqués par les opérations. N.

parler encore. Il demandait de temps en temps :

— Lève-moi... Je veux boire... Prends le verre...

Et passant son bras autour du cou de sa « maman », il se soulevait un peu sur ses oreillers. Ce fut la tristesse de toutes les agonies. Le malade disait des choses insignifiantes. La veille, par deux fois, il avait demandé à son secrétaire d'écrire sous sa dictée — ce que ce dernier, craignant la fatigue pour l'écrivain, ne fit pas. Peu à peu, la mort accomplissait son œuvre. Le commencement des mots seulement venait aux lèvres de l'agonisant. Déjà, à plusieurs reprises, il avait parlé du « Bohémien... » (il se ressouvenait de la *Légende du Prince Otto*) et Mme Duval lui avait répondu :

— Tu te fatigues... ne parle plus...

Il s'était tu. Ses yeux, ses grands yeux étranges se voilaient un peu.

Dix heures avant d'expirer, il tenta d'articuler :

— Le chef... le chef... voyons, tu sais bien !...

Son regard suppliant se tournait vers sa mère. Celle-ci se souvint d'une lettre dans laquelle il lui faisait part de son admiration pour une estampe de Chapuy, vue à la Nationale et qu'il appelait : « *le Chef-d'œuvre* ». Elle acheva :

— Le chef-d'œuvre ?...

— Oui... admirable... le chef... le chef-d'œuvre...

Ce furent ses dernières paroles intelligibles. Il dit encore, avec volubilité, bien des mots où passaient en désordre, des noms de magistrats intéressés à un procès qu'il soutenait, des phrases sans suite et des vers, des vers tronqués, mêlés, des vers!... Mais on peut dire que sa dernière vision consciente fut celle de l'œuvre de Chapuy devant laquelle il ressentit sa dernière *Sensation d'art...*

Il expira le samedi 30 juin.

* * *

J'ai voulu voir le dernier livre qu'il acheta. C'est le *Catalogue de l'Exposition d'œuvres d'art du* XVIIIe *siècle* à la *Bibliothèque nationale*, édité par Emile Lévy, 13 rue Lafayette (1906). Lorrain l'acquit le 15 ou le 16 juin. Sur les marges, au cours de ses visites à cette exposition, il crayonna des notes. On lit parfois : « *très embêtant... pompier... joli...* ». Mais je lis aussi cette appréciation qui nous explique la hantise de ses dernières heures : « *La merveille des merveilles,* « *la tonalité du paysage et des robes. Une des* « *plus jolies choses.* » Et ces lignes s'appliquent à ce passage du catalogue :

« Chapuy (Jean-Baptiste). *Le bosquet d'amour.*

« Cette estampe a quatre états. Elle a été gravée « à l'aquatinte dans une note réservée et d'un « goût exquis. Les deuxième état avec la lettre « sont d'une tonalité supérieure. (*Epreuve du* « *2e état avant le nouveau titre : « Les trois* « *sœurs au parc de St-Cloud*) ».

* * *

Jean Lorrain quitta Paris sous la pluie et sous les fleurs pour aller dormir son dernier sommeil sous le granit de la tombe familiale, dans le cimetière désert de sa ville natale. Tout le Paris des lettres et des arts vint le saluer. Ses obsèques à Saint-Ferdinand-des-Ternes, furent une solennité très parisienne. On n'échappe pas à la Capitale. Albert Flament (Sparklet) put écrire, malgré son émotion, ces lignes justes :

« ... On songe, malgré soi, à l'article qu'il aurait écrit, à ce qu'il aurait pu trouver sur les demoiselles ayant, pour assister à l'office funèbre, des perroquets verts à leur chapeau, des voiles roses et des fleurs artificielles, et cela rend plus triste, infiniment, de voir s'en aller sous les parapluies ouverts le cortège, le corbillard et toutes ces fleurs, tant de fleurs qu'il aimait, hortensias, lis, œillets et roses dont l'odeur, par l'orage, a quelque chose de fade, de tourné, dont il aurait traduit, mieux que per-

sonne, la saveur écœurante. Ce qui manque le plus, la seule chose même qui manque à son enterrement, c'est qu'il y soit. »

D'ailleurs ces parisianismes obligatoires n'ont que l'importance qu'on leur donne. S'il est consolant de penser qu'un souvenir durable et des regrets demeurent dans l'âme de quelques-uns de ceux qui furent ses amis, de ceux qui firent profession de l'être et de ceux, — innombrables — qu'il obligea, il demeure acquis — et cela seulement importe — que l'auteur de *l'Aryenne* a su ennoblir par la couleur et le rythme de ses phrases, les déchirements de notre chair, les douleurs des cœurs qui souffrent et les attitudes fugaces des amants, dont les bouches s'épanouissent pour le baiser où se tordent pour la mort. Voilà pour l'œuvre.

De l'homme, de toute cette existence ardente, il ne reste plus rien que comme le disait notre vigoureux et délicat Paul Adam au lendemain du trépas de Lorrain, « la douleur qui maintenant torture une noble femme à cheveux blancs... » Elle s'est retirée, solitaire et résignée, dans ce nouveau logis de la place Cassini, à Nice. Elle y vit au milieu des objets qui lui parlent de « Lui »... Et parfois, elle croit revoir surgir l'ombre de ce grand artiste, l'ombre de son grand enfant instinctif, malade et mélancolique.

Henry Bataille m'écrivait récemment cette simple phrase par laquelle on peut mesurer l'étendue de la perte faite par la littérature, en un temps bourgeois de bureaucratie et de « carrière littéraire » :

« Il n'y aura plus de Jean Lorrain d'ici longtemps ».

Jean Lorrain
sur la Riviera

Par Mme AUREL

(27 lettres inédites de Jean Lorrain)

CHAPITRE XIII

Jean Lorrain sur la Riviera

Jean Lorrain mort ? Qui se rend à ce froid non-sens et qui l'admet ? Qui se représente l'artiste autrement que les yeux joueurs avec sa malice terrible qui ne regardait pas sans ébranler, c'est-à-dire sans recréer.

Ses amis reverront toujours sa face d'animation effrénée gamine, ou tragique selon qu'il se grisait de trouvailles malignes ou qu'on l'ennuyait, ses façons exquises de plaire et son désintérêt de l'auditeur sitôt qu'il le voyait conquis, son sourire déchaîné quand il se vengeait des laideurs artistement dissimulées, en les narrant avec un luxe de poète, une orgie de détails effarants ou désopilants.

Qui ne revoit son élégance au chiffre ferme à la fois agressive et châtiée ?

Certes sa verve porte en elle de quoi franchir

le temps. Le rire dangereux de Jean Lorrain rassure en se taisant, bien des consciences torves. Mais si on ne l'entend plus on le craint : le signe en est resté : il n'en gêne pas moins ceux qui ne l'aimaient pas.

Sa perte est cependant irréparable. Pour vaillante que fut l'observation écrite, la phrase conversée la dépassait encore. Ce fut l'échange face à face qui provoquait au point suprême ce fastueux sensualiste du Verbe. C'est par le rayonnement extérieur et parlé qu'il m'étonna le plus, que pour nous, il illumina plus d'insolentes vérités et nous marqua son charme plus âpre et plus unique.

Je sais un gré profond à mon indifférence, de lui avoir passé, par émerveillement, ce côté nerveux qui parfois surmenait les liens et pouvait les distendre.

Il n'avait qu'à venir pour distraire à ce point qu'on lui revenait avec plus de certitude et pour que la séduction profonde de son art reconstruisît l'estime.

On parlera de son néronisme ingénu, des stupeurs qu'il aimait éveiller sous sa plume, mais autant que le feuillet le stimule, on n'exprimera pas la timidité serve qu'il imposait à l'auditeur le plus armé, la sorte de faiblesse éprise et démontée dont il imprégnait toute

âme qui l'écoutait. Quelque chose est donc mort avec sa mort.

Mais l'éclat de cette figure littéraire, sa violence triste et parée qui s'enlève sur le fond sage et mâté de la chronique moderne, ternira l'importance de sa mort et la réduit à n'être qu'une phase du poème. J'ai déjà la gêne de parler du malheur tant le tumultueux artiste échappe par sa fougue à l'horreur d'être plaint, comme il sut échapper à l'amour d'être aimé.

Jamais trop tôt pour celui-ci, nous ne saurons nous évader de la pitié. Cela même est en parler trop : déjà pour tous Jean Lorrain n'est plus mort.

Causeur et conteur inouï, prodigue de remarques vives, approfondies, on ne le gardait pas une heure sans qu'il ne lançât, à la volée, cinq ou six traits follement séduisants, si l'on voulait sourire ou justiciers, si l'on voulait songer.

De goûts, de tendance et même d'écriture, il fut plutôt traditionnel. Sa morale même n'est pas autrement subversive, il n'en change aucun point d'appui. La coutume fut son amie. Eternel voyageur, il ne cherche pas du neuf en chaque pays, mais le sens terrien respiré au berceau des autres races, comme si la senteur des sols inconnus lui restituait des voix oubliées de son être.

De cœur, même, il préféra le passé et n'aima que sa mère exquise, c'est-à-dire sa source et sa seule candeur.

Il aime les vieux murs pour leurs belles lézardes et leurs ferments de souvenirs, les maisons de jadis pour ce qu'elles lui chantent. Il en peint la façade et la préfère aux hôtes, amoureux du dehors. Cependant il pousse la porte et aussitôt pénètre en toute intrigue, et pour la peindre, la déjoue.

Il flaire le scandale bien porté, le scandale discret, mondain, celui non encore notoire. Il s'en empare et l'historie de ce qui lui donnera de l'accent. Ce qu'il invente demeurant parfois seul vrai au travers des légendes en cours, tant il sait choisir les réelles parmi les apparences travesties. Il devine ce qu'il voit. Il s'éprend de ses découvertes. Plus l'entretien, la chronique ou le conte est brillant de notations stimulantes, plus il eut de goût d'entrain, à « l'histoire ». Dès lors il l'orne ou la désorne, il la fait sienne imaginant le vrai, c'est-à-dire il fait œuvre d'art. Cela dans un lyrisme nuancé, une ardeur et une couleur, une profusion d'images à la fois pittoresques et précises, expressives de la minute, qui en font l'écrivain prédestiné dont se servira l'avenir pour savoir l'esprit de nos immoralités, c'est-à-dire peut-être de nos mœurs.

Qui ne se plut à cette impertinence, à la fois câline et féline, au gai péril des phrases, à leur geste frais et mouvant, à ce côté si « France », endiablé de malice forcenée ?

Car si, vaillant peintre des tares, des élégances équivoques, il les vise dans un tel éclat de plaisir qu'il les touche comme d'une jeunesse, d'une sorte d'étonnement candide, comme si le poète avait pris le pouvoir de se garder entre de tels spectacles une façon d'ingénuité dont la moindre est de se croire pervers.

Plus que la vérité il aime la beauté plus vraie que vérité ; mais plus qu'à la beauté, il défère à la vie qui est belle partout dès qu'elle parle fort. Il a pris l'âme des voyages, se retrouve en toutes les races, aime à se perdre dans la foule dont le souffle le vivifie. Il veut les tons de ciels divers, il veut savoir ce que feront de lui les brises d'autres mers.

Il fuit les individualités qui toutes absorbent, cruel à qui veut empiéter sur ses loisirs, ou « domestiquer », disait-il, la fantaisie.

Paris ne le retenait plus longtemps de suite.

Toujours mais surtout vers la fin, il cherchait les réveils rajeunissants qu'apportent les départs. Ce n'est pas pour peindre qu'il fuît, ce fut par joie ; pour la convoitise de mieux voir ; il ne pensa qu'à vivre et à le dire. Nul ne fut moins

homme de lettres. S'il se laissait parfois conduire par la phrase, il partait toujours d'une exaltation sincère. Il fut avant tout un poète. Son art est subjectif absolument sous les travestis innombrables. Son autocratisme charmant se fût impatienté d'une étude stricte et sans déformation à son image. Il est vain de le dire : quel art n'est subjectif ?

Trop sensible pour être jamais surpris, ayant tout éprouvé, chaque peuple s'ajoute et ne le change pas. Mais comme son esprit lui venait par les sens, il y « voyait » ailleurs avec plus de plaisir, et son plaisir était splendide.

Les brises où défaillaient de jeunes voix, les couleurs, folles dans le soleil, la magie des matins laborieux sur les ports,

> Les baisers au hasard des routes forestières,
> ... L'âpre saveur d'adieux des brèves aventures,
> Ah les yeux des marins debout dans les mâtures.

la féerie voyante des cités soleilleuses eurent ses prédilections d'instinct et de sang.

Nice, la Riviera lui offrant le terrain d'études où s'entremêle un univers hétéroclite « de vraies gloires un peu fanées, de très grands noms un peu tarés, » il dit ses aventures cahotées, insolentes et séditieuses, marquées, çà et là, fortement des signes d'une race : la morgue anglaise ou slave aux perfidies raffinées et barbares.

Nice attendait son âme avant qu'il vînt. Lorrain mort, elle perd l'esprit de sa beauté. Chaque être a son pays qu'il faut trouver. En juin dernier, il quitta cette côte avec détresse : il avait enfin découvert que là gîtait sa force et son enthousiasme.

C'est là que furent conçus cet hallucinant Worousoff *(le Vice errant)* l'un des plus caractéristiques de l'œuvre (avec Phocas et Bougrelon), *la Maison Philibert*, étude aussi probe que celle de Zola, disait Rachilde, mais bien mieux faite, l'*Ecole des vieilles femmes*, œuvre frissonnante sur cet âge d'angoisse où les condamnées de l'amour voient s'effacer leurs chances de séduire, *Fards et Poisons*, *le Crime des Riches*... Comme j'admirais, chez sa mère, cet admirable dernier titre, il me prit le volume des mains et le signa ainsi : « Pour Mme Aurel à sa pitié trop haute pour qu'elle apparaisse aux autres, ce livre de révolte inutile et d'exténuée pitié ». Nul ne s'exprimait plus spontanément ; rien ne le stimulait davantage que de se voir compris et mesuré.

Le moindre mot, la simple dédicace campait aussitôt deux figures : la sienne et l'interlocuteur.

— Où venez-vous de trouver, lui dis-je, ces traits si expressifs quoique trop honorants pour moi ? Dans le désir de plaire, dans votre grâce ou dans la vérité ?

— « Dans les deux, me dit-il, loyal. Dans les deux qui ne sont qu'une ».

Comment imaginer, en effet, qu'un mot de cette grâce qui s'émeut puisse venir à naitre hors des sincérités ? Plaire en donnant du jour, à tous risques ouvrant des fenêtres, cherchant de l'air : tout son art était là.

Il s'affirmait depuis quelques années romancier de premier ordre et au-delà, car une telle fleur et fraicheur de langage ne tient dans un aucun ordre.

L'observation de plus en plus intense et générale, la composition naturelle, la floraison d'images toujours renouvelée, cet enjouement du dialogue, auquel nous nous attendions bien, ce don d'intriguer, d'ensorceler le témoin, en lui narrant ses moins décoratifs travers, de conquérir parfois, après coup, son modèle, en font une figure au caprice puissant bien unique dans le roman français.

Je vois un matin de l'avant-dernier printemps, son sourire d'accueil à sa maison de Nice, sourire comme bleu, très « de la mer ». Un champ de pensées pâles longeant l'escalier tournant à balustres menait au beau jardin si fou, si divers, et si peu « jardin », à mille coins obscurs, italiens, rendes charmilles surannées ; grec à deux pas en découvrant parmi les pampres une chè-

vre au pied d'un mur blanc. A l'horizon. des voies d'eucalyptus gelés par un hiver inopportun s'enlevaient sous le ciel. rosés comme par un reste de soir. Sur la prairie, des meules au ton d'or vert parmi l'ombre des oliviers. demi-ombre ouvragée blonde, bougée de brises, complétaient son enchantement.

Une maison de garde est là avec ses fenêtres élancées de chapelle, mais chapelle de joie aux clartés tendres, saisie, de ci, de là, de treilles et de roses ainsi que les vit Cyrille Besset. le peintre délicieux de ces matins de Nice, ami de Jean Lorrain.

Par l'intérieur du logis. d'un goût traditionnel et sobre, je reconnus l'homme du Nord : boiseries sombres plantes issant de fontaines de cuivre, vieux Gobelins aux tons peu démêlés de l'entour. harmonies sévères et calmes. avec ici groupées. ces fleurs d'effroi : les iris noirs, symbole du poète.

Puis c'est la chambre : celle aux grenouilles fameuses, dans un fouillis de teintes accordées, de bibelots, de soies anciennes. Et c'est la chambre pour dormir, aussi claire et unicolore que l'est peu tout le reste. où les mauves, les ors fanés s'unissent pour pâlir : cristaux, porte-bouquets, irisations limpides veulent, donnent l'apaisement ; les iris noirs c'est pour les autres !

Ce goût inavoué des clartés calmes est une indication. Et. sans doute, il n'aima troubler que l'étranger, c'est-à-dire l'ennemi.

Sa dernière maison où nul ne le connut (il l'installait est sur le port de Nice. Il voyait de loin venir les bateaux : sa folie. Mais il fallait, comme il nous dit. « se méfier de ce qui arrive par la mer ».

Quelle mauvaise brise l'emporta cette fois loin de sa mère et de tant de secrets qu'il nous gardait encore ?

Artiste exquis, parfois terrible. d'une audace de grâce et d'une chance dans le charme, d'une ardeur de clarté. d'une « soif de fraicheur ». comme dit Jean Dolent, quoiqu'il eût tant dit, J. Lorrain eût dit encore. car sa muse est bien férocement jeune.

Et comme on ne connait jamais assez ces fleurs de force. le type d'humanité rare qu'est un artiste de ce vol. je me plais à donner ici. un peu sans choix, quelques lettres de lui. Elles feront saillir l'une ou l'autre face de sa nature. Je n'ai pas le souci de le grandir : sa façon de conquête se passe de cela. J'aimerais à l'aider par sa séduction propre à impressionner son lecteur ; j'ai le désir de lui restituer ainsi l'animation qu'il mit dans nos journées d'artistes. J'en retire à mon grand dépit, non des moins belles,

— par une réserve que je méprise puisqu'elle appauvrit le poète. Mais il en reste.

Je passe sur le sentiment puéril que livrer des lettres est désigner des liens : Quand le billet nous loue qu'on m'en excuse par celui qui me brusque. Il serait temps qu'on nous allégeât de cette bigoterie du silence autour des morts, qui nous sèvre et accentue leur perte.

Parmi ces lettres il en est de falotes que je donne pour leur gaminerie lyrique, pour le dessin du visage qu'ils nous rendent. Je ne voudrais pas le faire juger mais vivre.

La plupart sont écrites à la volée ; c'est précisément leur ton d'escapade que je crois le mieux propre à le faire passer sous nos yeux avec sa crânerie terrible, sa flânerie ardente et désireuse, sa belle et furieuse espièglerie française.

Je l'avais connu sous le masque à telle fête romaine à la gloire de « Quo Vadis. » Les costumes du temps étaient requis.

Sa robe somptueuse d'ambassadeur Assyrien s'alliant par les nuances aux nôtres, il élut donc ma silhouette pour conduire à son bras un mouvement de foule.

Epris des beaux plis purs de sa robe, il veillait aux miroirs à n'en pas déranger l'esprit.

Tout le soir il éclaira cette fête de ses saillies

forcenées et charmantes. La pire phrase avait un chiffre de beauté sous l'endiablement du jeu et prenait un pouvoir qui passait le plaisir. Il eut là autant de sujets que de témoins et, quand il secouait la pensée par la plus vive atteinte aux pudibonderies, ce fut d'un style et d'une allure qui tenait l'âme haut, et dont je voudrais voir le ton discret au plus reçu de nos viveurs.

On a dit qu'il se plut à étonner. Le fait est qu'il aimait stupéfier, rabrouer le goût veule de ceux qui, croyait-il, n'auraient pas dû l'aimer et qui, lui venaient pour faire une chose énorme. Ses yeux nous cherchaient souriant au-dessus d'eux, et dans les phrases débandées, le gai satanisme vengeur, je ne l'ai jamais vu déchoir d'aucune royauté artiste. Il était loin de l'interlocuteur, la distance ne se franchissait pas, quoiqu'il dit, il n'en « était pas ». Il fut gardé par le style de tout colletage mental. Il dénonçait l'auditoire et n'y frayait pas.

Tard dans la soirée, il dansa pour nous, pour Cyrille Besset, Renée, Tony d'Ulmès, Alfred Mortier. Il dansa l'Orient et sa lenteur fatale enroûlante, mortelle. Mais il dansait en poète malicieux amusé de nous plaire. Son sourire charmé gardait le sens critique. Il n'était pas l'acteur des passions qu'il dansait mais le témoin joueur, égayé de lui-même.

Epris avant tout du détail extérieur, séduit par sa robe antique, il aimait à jouer l'amoralité grecque. Des femmes cruellement brunes, d'un brun trop franc sans reflets, sans douceurs, aux cheveux en barrières dures, soupaient à une autre table de masques. Nous les regardions sans goût. « — Comprenez-vous maintenant, dit-il, le charme des jeunes hommes blonds ? — Ce doit-être long à édifier, lui dit un masque, une légende comme la tienne. — Certes, reprit Lorrain, mais le plus difficile est de la conserver ! » Il n'y mettait que de la verve. Toute bravade aurait pesé car son insolence est, entre toutes, légère. Il se joue de ce qu'il a instauré.

Il savait « voir » au point que tous voulaient lui plaire ainsi que toutes. Je vis un jour un peintre de valeur désolé d'avoir été vu par Lorrain avec un vêtement de coupe lourde : pour l'honneur de la grâce il en souffrait.

Une femme amie portait, une saison, un certain chapeau de nuances fauves mêlées de beaux verts hypocrites. — « Ça, dis-je, chère, avouez-le : c'est un chapeau pour Jean Lorrain ? » Elle avoua. Chacuns songeaient à réjouir ses yeux.

Voici le premier billet en vers que je reçus de lui, au lendemain de ces fêtes de 99 d'où data son apparition dans notre groupe :

« Afin que l'existence en ses métamorphoses
« Fut douce à tes loisirs comme un rêve apaisant,
« Pour que, devant des mers d'améthyste et d'or rose
« Ton passé toujours clair fleurit dans le présent,
« Un Dieu tendre et propice à tes désirs naissants
« Voulut, pour ta demeure, un nom d'apothéose
« Et plaça "Mon Désir" (1), ta villa, dans les roses,
« Parmi des pleurs de myrrhe et des ferveurs d'encens.
« Or, dans ta quiétude et dans ta calme ivresse,
« Ne crains-tu pas, dis-moi, d'amener ma détresse ?
« Moi qui descends la vie avec le désespoir
« Sur mes pas et qui porte en mon âme meurtrie
« Une blessure, ardente et rouge pierrerie
« Où tes yeux amusés veulent voir un miroir !
« Toi qui, dans tes regards, allume des étoiles
« Va, crains de me connaître et respecte les voiles
« Où je marche drapé, pareil hélas ! au soir.
« Je dis la vérité toujours inexorable
« Et, pour avoir dit vrai, je reste impénétrable...
« Adieu, ne cherche pas dans mon âme un miroir ! »

Je ne crois pas nuire à sa mémoire en laissant voir ce Narcissisme ingénu par où le reconnaîtront ses amis.

Lui avions-nous demandé de venir un peu après ? Le temps efface la question, mais voici la réponse :

(1) « Mon Désir » était le nom de la villa.

« Non.

« Les oliviers de Beaulieu, les cimes d'Eze, la courbe des promontoires et le bleu du large me possèderont toute et toute la journée.

« Aujourd'hui : l'espace et la mer.

« Je secoue tous les jougs et tous les charmes. Je glisse entre tous les liens, même tressés de narcisses et d'iris bleus ou noirs.

« Vous savez que je n'aime que passer. On ne retient pas le goëland de l'aventure que je suis.

« Ma malade va mieux ce matin. Je vous espère demain à son chevet. Et Jeudi à 4 heures dans les douceurs du Crépuscule, je tenterai le pélerinage à la villa de Mon Désir :

« *Va la lune sommeille*
« *Va la lune luira.*

« " Mon mal m'enchante "
« (Je signe par ma devise)
« J. L. »

Comme à tel autre soir il avait saisi d'enthousiasme notre jeunesse, nous l'avions remercié de ces heures chantantes (il avait dit des vers), sa lettre vint :

« Il serait si simple de répondre : le poète avait la fièvre ! La fièvre est contagieuse et s'est communiquée.

« Je vous laisserai vos illusions.

« Les poètes sont des miroirs : ils reflètent les ciels et les mers changeantes, la nuance de l'heure et celle des saisons. Leurs joies et leurs maux sont de lointains mirages, des choses ressouvenues et revenues, mais dont ils ne sont pas les maîtres.

« Lundi la harpe était tendue parce qu'il y avait du vent.

« Ne me remerciez jamais de rien. Ce que je donne est toujours involontaire.

« Amitiés à tous les désirs de la villa.

« J. L. »

Voici, d'une saison suivante, une autre trace qui rayonne, d'une journée qu'il fit, entre toutes, lyrique :

C'était la veille, chez le compositeur André Pollonnais, dans sa demeure de miracle, où l'ombre des arbres anciens s'allongeait aux luisances du parquet, salles immenses aux cintres vitrés, faisant corps avec la colline, où le hall semblait nous laisser dehors mêlés à tous les jeux du vent sur le Cap, aux fluctuations du couchant sur la mer !... Dans l'habitation romantique où passèrent tant d'artistes, Lorrain, malade, avait dit les vers des *Sirènes* :

Sous les frissons nacrés d'un ciel ardent et triste
Fleurit, hymne adorable en sa mélancolie,
La chanson des Sirènes.
Un incurable ennui nage dans l'améthyste
De leurs longs yeux, l'ennui du dieu qui les oublie
Sur ces grèves sereines...

La voix émouvante, d'abord un peu musicienne et intentionnelle, était sitôt emportée par la plus menaçante et pure exaltation.

Et, nous ayant conquis, il se prit lui-même au charme émané de lui reflété par nos yeux, — aimant ce qu'il offrait, sans doute.

Et voici, de son écriture arrachée, la trace de ce jour, qui porte un en-tête de taverne niçoise. Le bleu de ma robe sans doute fut-il approuvé par son œil de peintre :

« Dans votre moire bleu pervenche,
« Petits velours frisant la hanche
« Et ce chapeau très " me voilà " :
« C'est moi Rosa la sœur de Blanche
« Ou moi Blanche sœur de Rosa.
« Etiez-vous assez Paméla,
« Dix-huit cent trente et grand gala ? »

. . . .

Les semaines ont emporté le verso de la lettre, où me sont rendus par bouffées les

océans de pins du Cap Ferrat, les enchevêtrements de roses à des hauteurs désordonnées, le sanctuaire italien où dormait l'Ame du Domaine.....

Puis ce fut le grand trouble, la santé en péril de Cyrille Besset et l'inquiétude atteignant nos amis. Le timbre est, cette fois, d'Auteuil (mai 1901) :

« Une lettre de Tcherbatcheff vous dit souffrants tous deux en un Nice effarant de fleurs et de parfums, invisibles tous deux, ensevelis sous les floraisons odorantes d'un Paradou meurtrier et méditerranéen. Rassurez vite un ami.

« Moi je ne vis plus. Je vis la vie des autres dans une bousculade où je perds la notion du temps. Je ne sais plus ce qu'est une heure, l'heure brève et lente, si douce à vivre, de la rêverie et de la contemplation !

« Plaignez-moi.

« J'ai encore belle mine car je me couche un soir sur deux à huit heures, ce qui complique ma vie ; mais je n'ai plus mes yeux bleus.

« J'ai perdu le reflet des montagnes et de la mer ; mes yeux sont redevenus gris, couleur de coulisses et d'accessoires de théâtre.

« Gris, et j'en pleure en moi de sentir ce gris m'envahir et m'enliser tout l'être, et c'est comme

si j'avais perdu mon âme. J'étais si fier, si naïvement orgueilleux, de porter le reflet du monde extérieur !

« Consolez-moi : écrivez-moi que, pour vous, mon âme et mes yeux : tout Jean Lorrain est resté bleu.

« Votre

« J. L. »

Qui ne se laisserait toucher par les vanités si limpides et par ce jeu de cœur joli : parti pour consoler il finit par se plaindre, et dit à nos malheurs : « Consolez-moi. »

Puis ce furent d'autres billets qui nous trouvèrent dans notre burg ensoleillé, où s'avançait sur nous dans la lumière et la douceur, la Destruction certaine, inéludée.

Le poète cherche à nous faire croire que nous sommes encore présents, que nous ne pénétrons pas dans la mort :

« On a rencontré hier la divine Marni à Cannes, sur la Croizette ; on a beaucoup parlé de la non moins divine Aurel, et de *Sans Halte*.

« Sans halte ! moi dont la vie n'est faite que de haltes, pis : d'acoquinements et de retours !

« Comme nous sommes au fond loin l'un de l'autre !

« On irait bien à Tourrettes, mais quand, comment, quel jour ? Il me faut rentrer coucher à Cannes vendredi soir. On ne vient donc jamais à Nice, de ce Tourrettes ? Si je savais rencontrer le bon fauve et la sylphe dans leur tour Sarrazine, peut-être irais-je leur demander le pain, vendredi. Mais il me faudrait les quitter à 4 heures. Mais où, comment, quand, partir ?

« Et comme une eau changeante et multiple et pro-
[fonde
« Où nagent le soleil et la nuit, tout un monde,
« Le monde est tout entier dans mes yeux bleus ou
[verts,
« Je ne suis qu'un miroir et l'on me veut pervers. »

Que viennent faire là ces vers délurés ? C'est bien sa fantaisie échevelée qui muse au bord de chaque route.

Puis, l'air léonin de C. Besset lui faisant évoquer un Conte, il ajoute en post-scriptum, pour que sourie le peintre souffrant :

« Si la Belle et la Bête (c'est un titre de conte) mais la Bête est tellement merveilleuse et amoureuse ! si la Belle et la Bête peuvent descendre demain à Nice, on les mènerait de là dans le beau jardin des Palmiers, ce parc enchanté, et on

pourrait peut-ètre arranger beaucoup de choses pour le lendemain.

« J. L. »

Puis c'est, aux instants d'éclaircie, l'appel de l'aller voir ici où là :

« Alors lundi, de 2 à 5 puisque la Belle et sa précieuse Bête veulent bien descendre de leur domaine fée, de leurs roses montagnes stratifiées.

« C'est le dernier adieu.

« Vous verrez le portrait harmonieux et doux que j'ai imposé à ce criard et flambant inartiste sicilien, incompréhensif intuitif, mais qui sait son métier.

« Il a fait un Lorrain rosé, hâlé et tout blond, l'air d'un fruit mûr sur un fond vert, un Lorrain qui fera blêmir et sécher nos amis, un Lorrain échappé de la mort, de la furonculose et de la phtisie, qui a l'air de se balancer et de se jouer de tous et de tout. Après tout vous trouverez peut-être cela hideux ?

« Je suis rentré dormir ici. J'étais exténué. Ces quatre jours de séances m'avaient soutiré l'âme. Si ce n'était pas un manœuvre, je ne pourrais le supporter : l'intellectualité d'un artiste me tuerait. Je suis trop nerveux. Je vous aime tous deux,

la Bête plus que la Belle parce que, fatalement, la Bête devient belle, — et la Belle deviendra pire : c'est la marche inéluctable des choses.

« Et là-dessus adieu.

« J'étais revenu ici pour revoir l'Ile Sainte-Marguerite, et un extraordinaire pêcheur m'a demandé, quand je l'ai réglé, la chose la plus extraordinaire qu'on m'ait jamais demandée.

« Impossible d'écrire, je vous le dirai. »

Je ne peux renouer nul souvenir à l'ébahissement qu'il manifeste.

« Un Lorrain échappé de la mort » ! Il avait le goût de crier ses maladies, d'en faire une peinture de cauchemar, hallucinante, hyperbolique, de révulser un salon par les affolantes misères corporelles que, peut-être, il avait. On eût dit qu'il aimait horrifier, écarter les trop faciles conquêtes, à moins que son dédain ne préférât séduire par ce qui eût nui à tout autre.

Il eut, je crois, l'ennui sincère du flot d'hommages intempestifs qui l'entouraient sitôt qu'il devenait mondain. Venant me lire des chapitres du *Tréteau*, un soir de cet avant-dernier juin : « Au moins, me dit-il, lassé, en entrant chez vous, on est tranquille ! » Coquetterie soit, mais que de femmes harcelèrent son repos !

Il enveloppait l'univers dans une négligence

égale et curieuse. Il prêtait assez de lui à chaque être pour ne pas le distinguer du voisin. Mais, n'accordant qu'un coup d'œil au partenaire, il le jugeait d'un trait plus infaillible que des observateurs insistants et sagaces.

Il fut trop intéressé par les femmes pour en être profondément ému. « Il faut choisir de les aimer, disait-il, ou de les connaître. » Mais il sut les louer comme nul autre, les retenir étrangement, comprendre leur fascination, goûter et discerner leurs façons de séduire. Il était sensible à leur art de se vêtir. Une femme, croyait-il, est aussi une œuvre. Si elle est mal accoutrée il la nie.

Qui avait ennuyé ses yeux par le ton malencontreux d'une robe, le voyait moins. « Je vous passerais tout, me dit-il, un soir, pour avoir trouvé un éventail si joli. » Il voulut avoir l'objet frêle près de lui, le toucher, le faire admirer.

Voici un mot tremblé, daté d'Auteuil où, la veille, il nous avait lu Francis Jammes en pleurant littéralement de cette beauté douce et nue :

« Et dire qu'hier, tout au charme de ce Jammes de tendresse et de larmes, je n'ai pas remis au couple ami, l'affreux *M. de Phocas*, de soufre et de sang.

« Voici l'oubli réparé. Lisez-le et pas trop avant entre les lignes ; si vous alliez trop au fond, peut-être cesseriez-vous d'aimer tous deux le douloureux et le joyeux pourtant enfant gâté qui est en votre

« JEAN LORRAIN. »

Puis à quelque temps de là, ces notes indignées sur l'œuvre — de Nice, à Nice :

« Moi aussi j'ai hâte de vous voir.

« A demain donc ! Je serai vôtre vers 4 heures et demie. Je repars lundi pour Paris et Florence, peut-être. Voilà pourquoi je me permets de vous prévenir car, d'ici là, trouverais-je la minute de vous happer au passage ? Et si je « florentine » j'irai aussi à Naples et je ne rentrerai que pour Noël.

« Nice est délicieux... Mais il y a les Niçois !

« Je devine et prévois tout ce qui a dû vous faire rougir. Ces imbéciles ont mal lu *le Vice Errant*. Il y a un an, ils me prenaient pour *M. de Phocas* ; maintenant ils me prennent pour Worousoff et me prêtent ses aventures !!

« Heureusement que je republie, fin ct, *M. de Bougrelon*. Ce nouvel avatar va encore les égarer. Que faire contre la Bêtise, la Bêtise énorme au front de taureau ? L'envelopper de la *Capa* rouge, bleue, verte et multicolore de la mystification et

de la fantaisie, et la dérouter pour la laisser foncer dans le vide.

« A “ domani ”. Tendresses à Cyrille.

« Jean. »

Avais-je dit qu'il s'ennuierait de nous ?

Voici son mot lumineusement fat :

« Je ne m'ennuie jamais d'aimer ; je me fatigue, cela est vrai, parfois assez vite d'être aimé ; mais la faute en est aux imprudents qui m'aiment trop ou plus que je ne le mérite — ou pas assez. Il y a, au fond de mon caprice apparent, une soif de justice qui veut la répartition égale des amitiés et des haines.

« Comme j'aime beaucoup la Belle et la Bête, il y a des chances pour que je continue, et par pur égoïsme, pour me faire plaisir à moi-même.

« Votre ami,

« J. L. »

Puis ceci, de Marseille, de cet ennemi de tout sentimentalisme :

« Comment pourrais-je oublier la Belle et la Bête, et leur amitié sensitive et vibrante, tendue comme les cordes d'une harpe aux nuances de l'heure et du ciel changeants ? Je les aime

avec toute la science et l'inconscience aussi que je peux apporter dans la douleur et dans la joie d'aimer. Et quelle imprudence d'aimer ! Je souffre déjà de vous avoir connus, puisque, si près, nous voilà séparés.

« Mais tenez-le pour certain, chers amis, je saurai trouver souvent le chemin de Vence.

« Nice me garde mais me veut d'autant moins que je serai sien. Le doux exil que j'ai voulu me doit la santé et un peu de gloire. Je viens ici refaire mon être et travailler.

« Ni les redoutes ni les veglioni ne me reverront cet hiver. On ne revit pas deux fois l'imprévu du passé. Vous avez été la joie et l'accueil de Nice d'hiver, l'an dernier. J'en garderai jalousement le souvenir et vivrai, voluptueux, cloîtré dans le passé. Vous êtes tous les deux si à part ! Vous m'avez compris et aimé, tandis que les autres m'aiment toujours sans me comprendre et quand ils me comprennent, cessent alors de m'aimer.

« Je rentre à Nice mardi. Comment va Cyrille ?

« Votre ami,

« J. L. »

Puis, sur nos souffrances et notre exil, de lointains carnavals tintèrent. Il tint sa parole et tantôt avec Uzanne, Marni, Mariéton, A. Mor-

tier, tantôt seul, il vint pour enchanter les loisirs de « Cyrille ». Il fit la longue ascension dans un désir inoubliable de douceur. Sa grâce aidait mieux que le « cœur » de tout autre.

Tel autre jour, envoyant au peintre cher, en mémoire de ces carnavals envolés, une robe étrange et magique du Japon que j'avais admirée chez sa mère, il me joignit ce bulletin d'une gaieté féroce, daté du Mont-Boron :

« Les robes viennent de Yeddo, par un ami. La villa X... me voue aux gémonies. On demande ma tête dans les salons.

« Et les lettres anonymes pleuvent villa Bounin remplies de délations désastreuses pour les principales maîtresses de maison de Nice. On m'y excite à des représailles en me révélant tout le passé des femmes qui ont médit de moi : les meilleures amies se dénoncent entre elles ! Je me venge en envoyant ma carte aux personnes intéressées, avec les feuilles qui les concernent. La ville est à feu et à sang.

Pourquoi vous obstiner à ne pas vouloir tâter du Mont-Boron ? »

Evidemment il ne prit pas la peine de réaliser sa convoitise infernale, mais comme il goûte, en cet instant le tableau enragé de son désir : voir la ville à feu et à sang !

La robe de Yeddo, lui dis-je un peu après est d'un bleu triste qui détache et qui promet, elle me plait comme la robe pour mourir. — « Mais on ne peut mourir qu'en blanc corrigea-t-il. Le blanc seul respecte assez. »

De Mont-Boron encore. ce mot suit l'autre d'assez près :

« Et « ce poète » n'est pas parti.

« Attardé dans les langueurs nacrées d'un printemps gris de perle. il a laissé Loubet et son escorte filer sur le *Saint-Louis* et la *Marsa*. Il a brûlé prudemment Toulon. guéri de toute fête officielle par l'ignoble poussière de ces deux derniers jours. La large étendue de lueurs frisantes vers Antibes et Magnan entre des pointes d'ombre vaporeuse de brume et de lune d'océan :

« C'est ce que je vois vous écrivant.

« Nous partons irrévocablement dimanche. Où se rencontrer maintenant ? Les heures sont comptées. toutes minutes prises. Voulez-vous. à tout hasard. me – nous garder une heure ou deux de votre journée de vendredi ?

« Je dois aller au Cap Ferrat prendre congé : dernière visite. On pourrait s'y rencontrer au hasard.

« J'ai revu hier la belle Mme Laffond. Quelle eurythmie que cette femme-là !

« Adieu donc ou au revoir, curieuse et dédaigneuse créature, plus occupée de regarder de haut vivre les autres que de vivre elle-même le charme de la Vie, la seule vraie, la Vôtre ! Soignez votre Peintre et soyez moins inquiète de lui : vous inquiétez ce nerveux, et c'est lui l'enfant exquis, le vrai trésor de la Maison !

« Adieu, la vie m'emporte. »

Il revint cependant (il revenait toujours, car tous ses mots étaient des mots d'adieu). Il refit pour le malade cher, la montée de son sommet vers le nôtre. Il inventa pour lui ce long loisir conquis sur sa vie affairée.

Il vint pour faire désirer au cher souffrant le toit nouveau que lui parait sa sœur :

« Vendredi peut-être, mais j'arriverai à la nuit et partirai à la nuit, entre deux trains, moins pour vous revoir que pour avoir le frisson nocturne de la montagne, et mettre à Cyrille le pied dans l'étrier. Il faut quitter Vence.

« Je ne l'ai pas reconnu l'autre jour. Sous le soleil délicieux, l'hiver encapuchonné de brume, Vence devient sec, aride et morne comme une passion de vieille femme dans la lumière. Voulez-vous me croire très votre ami, — et de rêve aussi. »

« Moins pour vous voir ». Toujours il prenait un soin puéril d'avouer que nul n'était rien à son cœur.

Puis, le deuil ayant passé sur nous, les amis et les lettres ayant perdu leur prix et leur couleur, voici l'ombre de trois années où nul ne fait plus trace en ma mémoire.

Un seul billet surnage de ce temps. Il est en vers. Il s'adresse encore à deux êtres, mais à deux femmes cette fois, qu'unit la peine :

« Pour Cyrille Besset.

« *20 décembre 1902.*

« A CELLES QUI PLEURENT

Il aimait trop la vie et la bonne souffrance,
Celle qu'éveille au cœur miséricordieux
La misère et l'amour haletants sous les cieux,
Tous deux ivres d'espoir et de désespérance.

Vivant, il fut le Vase entre tous précieux
Qui s'allume au reflet de toute fulgurance.
La nuée et la fleur avaient des transparences
D'eau pure dans son âme et le bleu de ses yeux.

Oh ! ses yeux aujourd'hui clos et silencieux !
O pauvre âme saignante, à toutes les souffrances,
Tu reposes, enfin, dans le calme de Dieu.

« Jean Lorrain. »

Attendri par la mort, il ne voit de l'artiste que sa sensibilité héroïque ; s'il n'en marque pas l'irréductible pénétration d'âme, c'est qu'il est moins touché des vertus glorieuses.

. . . .

C'est de 1905 seulement, après un dîner d'artistes que nous offrait Alfred Mortier, avec Lorrain, Mauclair, Stuart-Merrill, Xavier Leroux, que je retrouve ce mot :

« Je vous réserve un service pour la Jetée ; je compte bien vous y voir.

« J'avais oublié votre adresse ; j'avais aussi oublié le chemin de la villa et son nom, mais je n'avais pas oublié le cimetière de St-Barthélémy (1). Je vais souvent à la villa Arson, démodée et si triste ! Si vous le voulez bien, une fois sorti de mes répétitions, c'est là que nous nous reverrons, sous les cyprès à l'ombre calme et secourable, et que nous causerons de la *Puissance de la Mort.* »

Il évoque ce roman de Renée d'Ulmès dont il aimait le talent, beau livre qu'il savait devoir être pour moi d'un si grand trouble.

Peu après, il fit l'effort de venir vers moi et,

(1) Où dort Cyrille Besset, sur l'avenue à son nom.

sortant de lui-même, de trouver les mots qui rendent au deuil la sagesse : « Et écrire ? dit-il. Pourquoi l'inaction ? On peut *toujours* travailler, mais c'est moins facile que de pleurer ! ». — mot qui me saisit par sa force.

Mais cet effort l'usa. Il lui sembla qu'il avait trop donné, et voici sa lettre périlleuse où s'insinue le geste d'évasion :

« Le croiriez-vous ? Je suis rentré de cette visite exténué, exsangue, brisé, vidé. J'ai dû me coucher à 8 heures et demie, et ce matin j'ai le réveil à vertiges d'un homme qui a passé la nuit chez des filles.

« Et cette fatigue je l'ai toujours eue quand j'ai causé une heure avec vous, parce que vous êtes l'Ennemie, chère amie ! Etant la Faiblesse vous usez la Force, et l'Irrésolution vous énervez l'Energie.

« Il y a un danger dans votre souplesse frêle et votre besoin d'être ranimée, soutenue.

« Les lianes étouffent ainsi les arbres : c'est une loi de nature. Il faut fuir tous les contacts d'âme et toutes les individualités.

« Votre

« Jean Lorrain. »

Puis, de Paris à Paris, voici une lettre ner-



Jean Lorrain et Mme Duval-Lorrain au Boréon

« J'habite cet hôtel... Je me lève à quatre heures. Air vif et ranimant, senteurs de lavande et nourriture frugale et sommaire qui répare le délabrement du fâcheux arthritisme.

« O la montagne plus salutaire que les eaux!.. D'ailleurs entière solitude : ni snobs, ni gendelettres.

« Des bûcherons et des grêle et pluie dans du soleil, les sommets bleu d'encre dans des vapeurs d'opale irisée, comme saupoudrée d'or... »

Jean Lorrain.
(Lettres inédites. *Le Feu* (Marseille),
p. 5-6, 1er janvier 1907).

veuse, ainsi que tant d'amis en ont reçu, où la véracité prend un aspect de crise et d'équité sauvage. Je la laissai par lassitude sans réponse, ce qui nous évita la brouille. Il me plaît aujourd'hui, enseignée par sa mort, par ce qu'il a subi, de montrer la forme que savait encore prendre en lui le surmenage et la colère de ne plus suffire à sa destinée. J'avais dû avoir le malheur de lui rappeler le désir qu'il eût de revoir la « Maison de Cyrille ».

Il me répondit :

« Chère amie,

« Vous avez sans doute mal lu ma lettre. Je répète tous les jours de 1 heure à 6. Je passe ce soir, au Grand Guignol, avec l'*Ecole des jeunes filles*, et le 23, à la fête de Neuilly, représentation unique, deux actes et vingt-cinq acteurs ! Polaire, Marguerite Deval, Louise Bignon, Marié de l'Isle, Etiévant, etc... Je suis si las, si exténué, qu'il est des soirs où je me couche à 7 heures sans pouvoir dîner. Depuis le 2 juin à Paris, je n'ai pas vu un seul éditeur et mon secrétaire est à l'hôpital.

« Vous me parlez de la maison de Cyrille : c'est me donner des regrets inutiles. Vous serez toujours déplorablement femme, chère amie, ne

voyant que votre idée fixe sans vous préoccuper des contingences.

« Il ne faut rappeler rien à Lorrain occupé. J'irai vous voir dès que je serai sorti de mes ennuis !! Et je n'ai nul besoin, pour venir, de savoir rencontrer X... Mon anarchisme n'a rien à voir avec les gloires étiquetées, et si j'avais une heure à moi demain, j'irais voir mon secrétaire à l'hôpital Cochin ce qui ne m'amuserait ni ne me divertirait, mais qui serait plus selon mon cœur : un malade abandonné est toujours plus intéressant qu'un grand sculpteur ou qu'un critique.

« Je baise vos mains ».

Il donne une grande importance à son absence et il me rend très admirablement ridicule pour lui avoir nommé sans doute l'ami célèbre qui devait être là. Il souffre, il rage, il est fourbu. Comme je remercie mes soucis étrangers de m'avoir pris le temps de le lui faire expier !

Puis, après ses voyages et les miens, c'est de Nice à Nice :

« Chère amie,

« Vous ne m'avez pas vu à ma première : j'étais rompu, exténué.

« Je n'irai pas davantage ce soir. L'œuvre réalisée ne m'intéresse plus.

« Je n'ai pas les minutes de mon activité cérébrale. Je sais pourtant que je vous dois une visite et il me plaît infiniment de vous la rendre. Voulez-vous que ce soit demain dimanche à la villa Arson, dans le beau jardin italien dont les terrasses dominent le cher petit cimetière. Il nous écoutera, car *je crois*, moi, à la survie des âmes aimées.

« Je vous quitterai à 6 heures. Nous prendrons un soir pour ma lecture, un soir ou l'autre de cette semaine. Vous allez partir et moi je reste captif de ma besogne à abattre.

« Sachez, chère Aurel, que je tiens mes promesses ; je les tiens quand je puis. Et l'angoisse de ma vie est la conscience de l'impuissance où je suis, trop souvent, de les tenir.

« Si je vous disais que l'injuste prévention et l'inane jalousie, contre vous, de quelqu'un qui me veut trop de bien, vous ont grandie dans mon esprit et ont doublé en moi pour Aurel une trop envahissante sympathie ? »

Je le vois se plaisant à écrire ce mot inquiétant qu'il n'eût jamais pensé de près ! Il y a là tout Lorrain, sincère, entier, frondeur. Il fallait qu'on me déchirât pour que, peut-être, il me connut ;

mais au lendemain de cette lettre (autant en emportait le vent !), il m'eût regardée sans estime si j'avais eu un chapeau maladroit ou des étoffes inharmonieuses.

Le soir fut « pris ». Il vint me lire son *Tréteau*. Fiévreux, malade, interminablement il lut de sa voix combative et gaie.

Si le livre eût été fini, il aurait lu jusqu'au matin emmené par sa voix, et pour voir la vie que prenaient à l'audition, ses personnages.

Il partit en disant qu'il allait voir « des larves » dans le chemin encaissé qui descendait de la colline. Il disait cela sans sourire, superstitieux comme toutes les âmes fortes.

Je revois dans ce livre un jeune artiste : Mario, qui, grisé à distance de Paris et de Linda, vient y faner sa naissance d'ailes ; puis un admirable repas où sont dessinées de telles figures, d'un parisianisme effarant, d'une précision si diverse, qu'il me vint un respect devant l'œuvre nouvelle, et que Lorrain franchit alors, à mes yeux, le pas décisif vers sa gloire. Non parce qu'il y avait là l'autorité soutenue d'une œuvre de longue haleine, mais parce que la structure sévère ne nuisait nullement à ses dons spontanés, à leur véhémence, à leur grâce, ni aux arêtes éclatantes du détail.

Je lui écrivis, dès le lendemain, la gravité de

mon heureuse impression. Je lui faisais remarquer un tournant qui me parut court au moment où il m'avait dit que Mario devait tromper Linda, le livre n'étant composé que jusqu'au tiers. Voici sa lettre :

« Nice, 14 avril.

...« Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville...

« J'ai reçu la douce et réconfortante lettre. J'étais malade ; je l'ai été deux jours et très fort. J'avais oublié que je ne peux plus veiller.

« Passé minuit, j'expie.

« Il n'y avait pas de larves dans le chemin ; elles sont toutes au Mont-Gros : lisez l'*Eclaireur*.

« Mario ne trompe pas Linda le soir de la première mais trois mois et demi après. Et encore, il est surpris baisant les épaules d'une petite acteuse dans sa loge, le soir de sa première à lui, Mario.

« Ne vous alarmez pas, et merci de l'intérêt que vous portez à mes enfants.

« Je reprends le collier de misère demain. Moi qui voulais m'évader dans la montagne ! Avec cette pluie, le moyen ?

« Merci de ressembler à l'Aurel masquée de *Quo vadis*. »

Puis voici les saisons d'eaux, les cures espérées devenant inutiles :

« Châtel-Guyon, 8 septembre.

« Il pleut. L'Auvergne est si verte qu'elle en paraît noire. Ses sites prétentieux et mal venus sont mieux sous la pluie : on les voit moins. Non, je ne pourrai jamais me faire à ces collines pelées, à cette végétation malade de la tristesse des petites montagnes. Les eaux ne me font rien. Je m'ennuie trop et je suis trop nerveux pour guérir où je m'ennuie. Je compte les heures. Le 17 au soir je serai parisien, enfin ! Et dix jours après, Venise ! »

Au sujet d'une mission qu'il m'avait donnée, voici qui dit bien le rude combat d'écrire :

« Châtel-Guyon, 10 septembre.

« Je viens d'adresser au secrétaire de *** le mot urgent et qu'il fallait.

« Oh ! ces secrétaires de rédaction ! Ce sont les ennemis-nés et développés de tout écrivain. Ce sont des âmes de pions... Ils vous contrarient par plaisir, par ennui, comme les pions punissent par rage impuissante et les magistrats condamnent par basse envie. Ce sont de petits tyranneaux parce que pas de vie intérieure, dans le besoin de s'affirmer contre et au-dessus de tout être libre.

« Nous sommes si hautainement indifférents à ce qui n'est pas nous, Nous !

« Je me fais une joie de vous revoir, vous et les vôtres. J'ai appris à vous aimer parce que je vous ai méconnue, injustement jugée. Vous m'êtes apparue nimbée de l'auréole des victimes... Vous êtes délicieuse et, sans le savoir, si sœur de la sensualité curieuse, ennuyée et fantasque de J. L., dans votre dédaigneuse et neigeuse indifférence de jeune hermine.

Le défi, l'insulte hautaine
De la neige qui ne fond pas,
Celle de la cime lointaine
Restée inaccessible au pas !

« En joie aussi de revoir les vôtres.

« Jean Lorrain. »

Donc, il m'avait méconnue ? Je l'apprends quand il me revoit des auréoles. Fantaisiste éperdu dont tous les coups d'œil changent l'univers et nous stupéfient bellement.

M'étais-je plainte, dans ce même séjour, d'un propos vague rapporté ?

« Non, vous êtes admirable ! Parler de vous comme de tout le monde ! Comme si c'était possi-

ble ! Je serais alors le dernier des niais ou plutôt le premier.

« Quel est l'imbécile qui vous a redit ce propos ? Sûrement, si j'ai parlé de vous devant un quelconque ai-je eu la pudeur de ne pas le faire avec enthousiasme. On a la fierté de son culte et on n'accueille pas les intrus dans le temple. Ne parlez pas de ma vanité : je n'ai que de l'orgueil, un immense orgueil qui me permet d'être un solitaire.

« D'ailleurs, vous connaissez ma double devise :

Mon sang m'enivre
et
Où je veux.

« Je ne risque que la seconde. La première effarerait trop, — réservant pour les seuls initiés une troisième encore plus belle :

Je ne corromps pas : je délivre.

« Et là-dessus, parlons peu et bien. La Bourboule, une auto, un ami ? D'abord je n'ai pas d'amis. Les êtres comme nous n'ont pas d'amis. Nous sommes trop personnels et trop au-dessus des complaisances. Qui aime sa liberté est forcément seul :

« Pour avoir des amis, il faut faire des concessions, être déjà l'esclave des autres.

« Vous ne me voyez pas faisant des connaissances d'hôtel. Et puis l'auto ? Je suis un barbare. J'aime le cheval, les vieilles diligences, les mails, les barques à voile et les gondoles.

« Donc, pas d'amis et pas d'auto ; et la Bourboule, c'est à trois heures de chemin de fer, et je suis à mon septième jour de traitement qui ne me fait d'ailleurs aucun autre effet que de me supprimer le cerveau et de me faucher les jambes. Je suis vide, souple et immatériel comme une nuée. Une lassitude exquise a fait de moi une écharpe molle jetée au travers d'un divan.

« Je suis en observation et mon médecin ne me permettra nulle fugue d'ici dix jours.

« Et pourtant j'aimerais vous voir.

« Quand vous remonterez à Paris passerez-vous par Clermont ? Alors là, une halte serait tout indiquée ! Je pourrais aller vous y saluer entre deux trains, en attendant Paris où je vous verrai sûrement. Mais où cela ? J'ai serré votre lettre si bien que je ne la trouve plus.

« Je serai si heureux de revoir les vôtres. Et je suis vôtre.

« J. L. »

Je le revis, cet automne dernier, mais fort souffrant. Il regagna Nice et je voyageai. Ce ne

fut plus que de Marseille que je reçus cette lettre agitée qui a, par hasard, une date. (Il suivait les représentations de *Sainte-Roulette*). Il dicte :

« 24 janvier 1906.

« Je suis ici par un froid sibérien, pas guéri du tout, à peine convalescent et infirme d'une main, dans un hôtel de Marseille, et demain soir je serai à Toulon, et vendredi soir à Avignon, et dimanche à Béziers, et le lendemain à Nîmes, et ainsi de suite jusqu'à Cette et Montpellier, car je suis en tournée, le croiriez-vous ? Je conférencie. Et au lieu de profiter des derniers mois de la villa dont on nous chasse en avril, je suis, à travers les villes, une troupe de comédiens en voyage, captif de guerre attelé au chariot de Thespis.

« J'ai donné ma parole et, par hasard, je la tiens, peut-être pour la seule raison que les circonstances où je m'exécute sont le plus défavorables à mon bien-être comme à ma santé.

« Oh ! le dur métier que de plaire au public !

« A Marseille où j'opérais hier soir, ils ont trépigné et, hier, le régisseur croyant à une annonce de mon absence, ils m'ont applaudi, interrompu, un peu insulté, applaudi encore, rappelé, et après le deuxième acte qui est un des clous de la pièce et qui avait parfaitement

réussi, m'ont réclamé encore, ont exigé que je joue un rôle dans la pièce avec les acteurs ! Ils avaient compris que j'étais un des personnages ; et comme j'étais, depuis longtemps, rentré à l'hôtel sagement me coucher, il y a eu un hourvari indescriptible et la représentation a fini dans les applaudissements et le désordre.

« Mon imprésario qui est parti aujourd'hui à Draguignan avec sa troupe est venu me raconter la chose à mon réveil, plus défait qu'un préfet de police après une révolution.

« Comment vous remercierais-je mieux de votre article d'ardeur et de fraîcheur, qu'en vous racontant, tout chaud, cet épisode qui manquait à ma gloire, et qui aurait si bien couronné et justifié les proses consacrées par vous

« A votre très touché,

« Jean Lorrain. »

Mais voici venir le désenchantement, la décoloration des choses qui monte en lui, et qui plane sur tout. C'est à Nice, en fin février 1906.

« Ce mercredi soir 7 heures,

« Je ne vais plus au Veglione. Je ne vais plus nulle part.

« La bête blessée se terre. J'ai été, je suis encore si malade ! Je ne songe qu'à guérir, souffrir et mourir.

« Ces fêtes, si mornes de l'ennui universel formé de tant d'ennuis individuels, où ces gens croient encore aux aventures de bal masqué !

« Mais vous manifestez le désir de me servir à des amis curieux, je suis à vos ordres, et je serai demain chez Vogade à visage découvert.

« Le grand manteau noir ? Oui, les Veglioni d'antan ! Mais retrouve-t-on le pli d'un manteau et l'air d'un sourire. Le passé est bien de la cendre et du néant.

« Votre ami J. L. »

Le côté froid, sans joie de cette lettre, la fatigue hostile de ce « me servir » à des amis curieux !

Mais, au lendemain de ce jour, voici l'une des plus frémissantes lettres, par une de ces sautes d'âme auxquelles on pouvait toujours s'attendre avec lui.

J'avais mis, ce soir de retour, pour rénover les beaux douloureux souvenirs, la jolie robe de Yeddo, la robe « pour mourir. »

« Comme vous étiez mince et menue hier soir dans le bleu glacé d'argent de cette japonerie d'autrefois !

« Vous m'êtes apparue froide et confiante comme un rai de Lune entre des branches d'a-

mandiers bleuis par le gel, une nuit d'hiver du Japon puéril, ingénieux et méchant !

« Et, pourtant, le rose de vos joues était très fleur de pêcher, et puis vous êtes si jolie en blonde. Car vous auriez dû être blonde et le brun est chez vous une erreur, non, une malice de la nature qui vous a déguisée en naissant.

« Vous n'êtes un peu Vous, que sous le masque. Si jamais j'avais été tenté d'écrire la femme très simple mais très complexe que vous êtes, j'appellerais cela : *les Trous du masque.*

« Ne vous inquiétez pas de moi : je suis atteint, très atteint, plus que ne le croient ma mère et le médecin même. Je sens la vie en moi qui s'épuise et se vide tous les jours.

« Je n'ai un peu de flamme que le soir, courte flamme, et les matinées sont affreuses : il faut tous les matins m'évader de la mort.

« Je dors comme on se décompose, avec une effarante inconscience, tombé dans le Trou.

La Débauche et la Mort (1) sont deux choses profondes
Si pleines de ténèbre et d'azur qu'on dirait
Deux sœurs également terribles et fécondes
Ayant la même énigme et le même secret.

« Et le mystère effrayant et délicieux est peut-être de baiser les deux sœurs ensemble sur

(1) La Mort et la Beauté (Victor-Hugo).

la bouche et de les confondre dans un même baiser.

« L'Une aide l'Autre.

« Il ne faut pas vieillir !

« A vos pieds,

« JEAN LORRAIN. »

Il n'a pas vieilli. Et c'est le dernier cri, pleinement expressif pour moi, de ce grand tourmenté, délicieux et tragique.

Dès lors plus d'appels, plus de joie. Un seul mot affairé, reçu vers le 15 juin dernier : il étouffe, il se sent malade, prisonnier, et adorablement, seule trace de lui, il signe : « Jean sans air. »

Je dus cependant le revoir : J. Marni, pour le 2 juillet, un mardi, devait le réunir, pour dîner, à Mauclair, à moi, aux « Verveines ». « Je viendrai, répondit Lorrain à J. Marni, et ainsi vous aurez *ma dernière soirée.* » Par quelle fatale intuition, d'une précision infernale, se vit-il nettement perdu ? Crut-il être opéré le mercredi et ne pouvoir supporter cette épreuve ?... Il mourut le dimanche 30 juin. Deux invités sur trois manquèrent pour la Mort le dîner de la « divine » Marni.

...Je l'ai donc vu, pour la dernière fois, en fin d'avril, dans l'Atrium de Monte-Carlo, causant

passionnément avec la danseuse Trouhanowa qui lui plaisait. Sa jeune tête, presque blanche, ne me parut jamais plus crâne et finement animée, ivre d'esprit et de trouvailles. Il eut sans doute aimé sa mort qui lui permit de nous quitter sur une telle image ! Il venait pour l'exquis Périer dans *Hans le joueur de flûte* ; et au retour, dans ce train de minuit, il nous retint, malgré notre ensommeillement, étourdis par sa grâce. « Malade », disait-il, et c'était bien probable ! Mais il me parut qu'en face de lui nous étions tous des morts, tant il brûlait de vie.

AUREL.

Des Fleurs sur sa tombe

(Pages Inédites)

Renée d'ULMÈS.
Carolus d'HARRANS.
LECŒUR de SAINT-ANDRÉ.

CHAPITRE XIV

Des Fleurs sur sa tombe

... Ce jour-là, nous connûmes un Lorrain inédit, chaussé de pantoufles, attentif au ménage, un Lorrain bourgeois. Puis la conversation évolua. Et, peut-être, parce que les baies illuminées par le soleil couchant s'embrumaient, peu à peu, des ombres violettes du crépuscule, nous parlâmes de la mélancolie de cette Riviera où, à côté du *Vice errant*, se perpétue la douleur stable. Nous évoquions les silhouettes amies dont l'entrain anima les réunions d'artistes et qui, maintenant, dormaient dans les cimetières fleuris. Nous songions à ceux qui survivent dans leur maison déserte.

— La maison vide!... Lorrain, songeur, répéta ces mots. Son regard erra autour de lui. Dans les grands vases vénitiens, des roses laissaient glisser leurs pétales, comme des larmes parfumées. Chaque bibelot prenait une signification harmonieuse. Les choses révélaient la douceur

d'une attention patiente, inlassable, le dévouement maternel. Et Lorrain dit :

— L'amour de la mère ! Le seul qui se prodigue, n'exige rien, reste humble et infini. Ma mère...

Et sa voix se fit émouvante. Il baissa les paupières, revoyant la chère silhouette qui, près de lui, mettait le rayonnement d'une beauté noble, le charme d'une tendresse infinie, celle qui, fragile, le protégeait.

La porte s'ouvrit. Un domestique apportait les lampes. Des amis arrivaient. Et Lorrain redevint l'ironiste acerbe, le conteur leste. Sans doute, dans la grande maison désolée, la mère qui se souvient et désespère n'évoque pas le causeur brillant, le poète magnifique des heures d'apparat, mais le Jean connu d'elle seule, le fils attentif et tendre.

RENÉE D'ULMÈS.

—»O«—

M. Carolus d'Harrans, fut un ami d'enfance de Lorrain. M. Carolus d'Harrans, (1) fécam-

(1) Œuvres publiées : la *Marquise de Villemeyronne, la Pensionnaire de Mme Cherbiquet,* la *Victime* (Lemerre), romans ; *Avant-Garde* (préface de Gourdon de Genouillac), *Chiffonnette, Gris-Bleu,* nouvelles, etc. Théâtre : *Duchesse* (Rouen), *Souvent Femme...* (Angers), *Et cependant Bertrand les croque...* (avec Arthur Dourliac), *Héroïsme*, etc. De talent délicat et tendre, M. d'Harrans est plus sentimental qu'intellectuel. Il a dirigé, de 1886 à 1892, la *Plage normande* et la *Normandie artiste*, publications auxquelles collabora assidûment Jean Lorrain. — N.

pois demeuré dans sa ville natale, est un des meilleurs écrivains purement régionalistes d'aujourd'hui.

« Fécamp, ce 15 octobre 1906.

« Mon cher confrère, compatriote et ami,

« Des deux mains de toutes mes forces, de tout mon cœur, de tout mon patriotisme (ce mot étant surtout pris dans son sens *régionaliste* ou local), j'applaudis à votre initiative de grouper toutes les sincérités, toutes les impartialités autour de votre projet de monument à l'écrivain, Français de race et Fécampois de racine, que fut Jean Lorrain.

« Je serais des vôtres, même eussè-je jamais (ce qui ne fut pas) eu pour Lorrain de l'antipathie. Car je n'aurais pu néanmoins me défendre contre un naturel sentiment de fierté à penser : *ce célèbre* est un « de chez nous », un « de Fécamp ».

« Comment, quelles que pussent être ses raisons, un Fécampois pourrait-il penser autrement ? Et pourtant, il y en a... Il y en a — des « purs », des « nés natifs » — à qui Jean Lorrain inspirait tout le contraire de l'affection et de l'admiration. Pourquoi ?...

« Il faut bien le dire. Il publia, vers sa trentième année, un livre — *Les Lepillier* — où se

révélait le don, qu'il posséda toujours au plus haut degré, de saisir au vol et de fixer d'un trait, acéré et cruel, les manies, les ridicules et les travers de ses contemporains. Peut-être, aujourd'hui que son nom est au rang des illustres, pourrait-on regretter qu'il n'ait pas été plus fort contre ce penchant de son esprit, alors qu'il en devait résulter pour lui, fatalement, des inimitiés irréconciliables dans son pays même.

« La mort, aujourd'hui, a glacé cette main dont, peut-être, le tort fut de s'exercer au jeu de l'Aiguillon contre ses propres concitoyens. Or, on doit la justice aux morts, surtout quand ils sont de ceux qui marquèrent dans le champ de la vie un sillon si profond qu'ils ne meurent pas tout entiers et survivent dans le souvenir des hommes. Et c'est être juste envers Lorrain que de déplorer cette partie de son œuvre d'écrivain où ses compatriotes Fécampois furent les premiers à souffrir de son extraordinaire pouvoir d'observation satirique.

« Mais si nous le jugeons aussi rigoureusement, ne trouverons-nous pas au moins la « circonstance atténuante » qui nous permettra de rendre le verdict moins sévère ?

« Les Fécampois — ceux qui connurent Jean Lorrain à l'aurore de son talent et de sa réputation, — au temps où il écrivait le *Sang des*

Dieux et la *Forêt Bleue*, — n'ont-ils rien à se reprocher à son égard ? S'ils sont sincères, aujourd'hui que le nom de Jean Lorrain est inscrit au fronton du temple de gloire, ne reconnaîtront-ils pas qu'ils furent bien durs pour « ce fils d'armateur » à qui les esprits « pratiques » d'alors ne pardonnaient pas son abandon (qu'ils prenaient pour du mépris), de la profession paternelle et dont ils condamnaient sans procès l'ambition littéraire ? Jean Lorrain, enfin, n'eut-il pas de *justes* motifs d' « en vouloir » à ses concitoyens fécampois d'un dédain qui blessait sa conscience de poète bafoué dans son culte d'art ? (1)

« Disons-le donc, nous, — non pour offenser, mais, si c'est possible, pour éclairer ceux qui, aujourd'hui encore, n'arrivent pas à comprendre toute la grandeur, toute la noblesse et toute la beauté de ce sentiment de fierté naturelle auquel les citoyens d'une même ville devraient s'abandonner toujours, quand de leurs rangs, une individualité issant soudain, s'élève et monte vers les sommets : — Jean Lorrain ne trouva guère autour de lui, à cette époque où il croyait fermement, fervemment, à son étoile, que des contempteurs. Sa foi de poète, de jeune aigle

(1) Comme Arthur Rimbaud à Charleville, Flaubert à Rouen et vingt autres. *N.*

prèt aux plus hauts envols, confiant dans la vigueur et la résistance de ses ailes, en fut promptement ulcérée.

« Il avait malheureusement ongles et bec : il s'en servit.

« Ce n'est point — on doit à la vérité de le dire — à ce qu'il écrivit les *Lepillier* qu'il dut les primes hostilités dont il se vit entouré. C'est pour satisfaire ses premiers instincts combatifs d'aiglon mis en humeur de bataille qu'il écrivit ce livre, où peut-être des innocents payèrent pour les vrais coupables.

« Ses victimes lui pardonneront-elles ? C'est cette œuvre d'oubli que voudraient voir s'accomplir tous ceux qui, comme nous, désirent que la glorification locale de l'enfant de Fécamp parvenu sans conteste à la célébrité ne se heurte point à des préventions, légitimes si l'on veut, mais toujours immolables au culte et pour la gloire de la « petite patrie ».

« ... Jean Lorrain n'aimait pas les Fécampois ; il n'aimait pas Fécamp. »

« Cela a été dit. Cela a été dit et répété surtout, je crois, par ceux *qui n'aimaient pas Jean Lorrain* et qui se plaisaient (vengeance justifiée et licite, soit) à répandre cette opinion sur son compte dans son propre pays.

« Il n'aimait pas les Fécampois ? Peut-être...



Etude pour le Monument de Jean Lorrain
par le statuaire Georges de Ribaucourt

(Le monument sera inauguré à Fécamp (Seine-Inférieure),
ville natale de l'auteur d'*Ellen*).

Matin et soir à ma fenêtre
Assis, le menton dans ma main,
Je vois tourner et disparaître
Au flanc des monts un grand chemin.

Sous le ciel de brume ou de braise
Où le couchant met sa rougeur,
Il monte et longe la falaise
Suivi par mon regard songeur...

. . . .

(Jean Lorrain. *Le Sang des Dieux*, p. 79.)

C'est au moins exact pour ceux dont il avait eu à se plaindre et qui (à tort ou à bon droit, je ne discute pas) le traitaient en ennemi.

« Quant à « n'aimer pas Fécamp », il me sera, je pense, facile de démontrer et de prouver que c'est là pire erreur.

« N'aimait-il pas Fécamp, celui qui, quelques jours avant sa mort, mon cher Normandy, vous envoyait des vers pour les pages normandes de la *Grande Revue* en vous disant : « Ces poèmes n'ont qu'un mérite, celui d'avoir été écrits et rêvés dans NOTRE FÉCAMP ? »

« N'aimait-il pas Fécamp, celui qui, toute sa vie, manifesta la plus sincère joie quand le journal de sa petite ville accueillait une page de lui ou consacrait un article au nouveau roman sorti de sa plume ?

« Je suis le meilleur témoin de cette façon de montrer combien il tenait à conserver un lien avec « son Fécamp ». Comme rédacteur-en-chef de ce journal, je recevais ses lettres, où il me signalait de temps en temps, dans la presse parisienne, l'article ou la page de lui qu'il désirait placer sous les yeux des Fécampois. En voici deux fragments éloquents :

« 17 avril 1892.

« Je vous adresse ici un article paru dans l'*Echo*

de Paris de ce jour... Il y est question DES ÉGLISES DE FÉCAMP et des cloches de Pâques... »

« 31 janvier 1896.

« Je joins à cette lettre un feuilleton du *Gil Blas* entièrement consacré à votre très vôtre et à son œuvre... ON Y PARLE DE FÉCAMP ET DE MON ENFANCE PARMI VOUS. »

« Le feuilleton, signé Maurice Guillemot, contenait ces lignes :

« ... Il y a *tout au fond (de lui)* une âme can-
« dide de provincial, un simple rêveur *qui se*
« *souvient de la petite ville de Fécamp où il a*
« *passé son enfance*, qui se remémore cette « vie
« assoupie et presque éteinte » de là-bas, ce
« calme des jours lointains dont la douceur l'en-
« chante... »

« Cette constatation du souvenir impérissable, resté « tout au fond de lui », de la petite ville où il était né et où son enfance s'était écoulée, était allé droit à son cœur.

« ... Si l'on prenait la peine de rechercher et de recueillir dans l'œuvre de Jean Lorrain tout ce qu'il y a mis de souvenirs émus et affectueux des lieux où il naquit et vécut enfant, la moisson serait riche. Je n'en veux pour exemple que cette page, détachée d'un de ses contes.

C'est un témoignage irrécusable de son profond attachement pour sa ville natale :

« Nous habitions alors... (1)

. . . .

« J'évoquerai maintenant un fait personnel :

« C'était vers 1885 ou 1886, à mes débuts dans la carrière des lettres. Lorrain ne manquait jamais, à chacun de ses retours à Fécamp, de venir aux bureaux du journal, où il savait me trouver, et de m'interroger sur mes premiers essais littéraires — ou, quand il ne me rencontrait pas, de questionner mon père : « Eh bien ? votre plus jeune fils ?... Travaille-t-il ? »

« Si je cite ce détail, d'apparence insignifiant, c'est pour dire : Est-ce que si Lorrain, à cette époque surtout où il pouvait avoir des raisons de détester les Fécampois, les avait réellement détestés et si, comme on l'a dit, il avait renié sa ville natale — est-ce qu'il eût porté le moindre intérêt à ceux *de son pays* qui, sortis du nid à leur tour, essayaient timidement leurs ailes ? Fût-il venu, comme je l'ai vu faire, leur témoigner une sollicitude toute spontanée et encourager leurs premières envolées ?

« Plus tard — je le tiens de la bouche de l'inté-

(1) Voir ce fragment de *Sensations et Souvenirs*, p. 19.

ressé lui-même, qui dans ces dernières années se montra un des plus fervents disciples de l'auteur de *M. de Phocas* — c'est sur le *Fécampois* Lecœur de Saint-André dont la voix admirative et reconnaissante s'élevait, en juillet dernier (1) au bord de sa tombe qu'il reporta une bienveillance et un appui princièrement donnés. M. Lecœur de Saint-André, aujourd'hui bien parti sur les traces de son « maitre », est au premier rang de ceux à qui il ne faudrait pas dire que « Jean Lorrain n'aimait pas Fécamp. »

« C'est aimer son pays que de ne négliger rien de ce qui peut lui faire honneur ou lui rapporter quelque gloire, sous quelque forme que ce soit. Et Lorrain — je m'en porte garant — était heureux de penser : « Si je suis le premier, si je suis le plus célèbre, je ne serai pas l'unique, je ne serai pas l'exception. D'autres montreront que Fécamp peut faire souche de lettrés et d'artistes. Quant aux lettrés, s'il n'y en avait qu'un pour confirmer la pensée de Jean Lorrain, ce seul nom suffirait — et ce serait le vôtre, mon cher Normandy, car vous aussi vous êtes « un de Fécamp » et vous vous en flattez.

« Et je termine :

« L'année dernière, je donnais au *Chroniqueur de Paris* une nouvelle intitulée : *La Tête cou-*

(1) 1906.

pée, que je dédiais à Jean Lorrain. Il m'écrivit aussitôt cette lettre (1), où je retrouvais *une dernière fois* la trace profonde de son attachement pour Fécamp et de son désir de n'être pas méconnu de ses concitoyens :

« Nice, le 25 juillet 1905.

« ... Laissez-moi vous remercier du beau conte que vous m'avez bien voulu dédier dans le *Chroniqueur de Paris*. J'ai d'autant plus goûté cette effarante *Tête coupée* et j'ai été d'autant plus touché de la dédicace que j'ai cru démêler une certaine parenté entre votre docteur Devil et l'inquiétant Anglais de *Sonyeuse*. Cette belle tête coupée qu'un maniaque se plaisait à faire revivre ne serait elle pas celle de lady Mordaunt ?...

« Maintenant, une question. Avez-vous reçu mon dernier volume, le *Crime des Riches* ?...

« Je vous serais reconnaissant d'un mot...

« Puis-je vous demander auparavant, comme un personnel service, de vouloir bien publier dans votre journal cette silhouette de votre J. L. parue dans *Lyon-Mondain* et cette lettre ouverte à votre même J. L. publiée ces jours-ci, le 16 courant, dans le *Phare du Littoral*, organe niçois.

(1) Inédite.

« *Mes concitoyens de Fécamp ne seront peut-être pas indifférents à l'opinion que la vallée du Rhône, la Provence et même le comté de Nice ont* DU NORMAND QUE JE SUIS NÉ ET DEMEURÉ MALGRÉ TOUT ET TOUS.

« Et croyez-moi, mon cher d'Harrans, votre très reconnaissant.

« JEAN LORRAIN. »

Il est à ce point demeuré Normand — et Fécampois d'abord — que c'est à la terre fécampoise qu'il a voulu confier sa tombe.

Quand la nouvelle de sa fin si stupéfiante me parvint, ma première pensée fut d'adjurer ceux de mes concitoyens dont l'hostilité n'avait pas capitulé, de baisser pavillon devant cette tombe prématurément ouverte. J'écrivis dans le *Journal de Fécamp* un article nécrologique où je disais :

« De quelque façon qu'on l'envisage, la personnalité de Jean Lorrain est de celles qui, finalement, forcent le respect. Nous le considérions surtout comme un sincère. Nous assistions, depuis quelque temps, à une évolution de son caractère et de son esprit, qui sans doute, s'il avait vécu, aurait fait tomber à son égard bien des préventions. Il nous honorait de son amitié et le *Journal de Fécamp*, où il publia autrefois

proses et vers, était pour lui de ces journaux comme « de famille », où — lui, que les organes les plus connus et les plus répandus encensaient journellement — il éprouvait des joies inusitées, comme des joies d'enfant, à lire un article sur ses livres ou sur lui-même. Est-ce parce qu'il souffrait, dans son attachement au pays natal, de ces préventions dont nous parlons ? Voulait-il amener ses compatriotes fécampois, trop indifférents ou volontairement hostiles, comme il y en eut, à ne point se tenir plus longtemps en dehors du concert d'estime que partout ailleurs réunissait son œuvre d'écrivain et de poète ? La tombe gardera son secret. Quoi qu'il en soit, la mort fera, autour du cercueil que la terre fécampoise va recevoir et couvrir, l'unanimité des regrets. Fécamp doit une palme de gloire à ce Fécampois qui fut, par ses contemporains, mis au rang de l'élite, et, douloureusement, pour notre part, nous adressons notre suprême hommage de sympathie et d'admiration littéraire à celui qui fut notre confrère Jean Lorrain. »

Au bord de la fosse creusée dans le cimetière de Fécamp pour recevoir ce qui restait de celui qui fut Jean Lorrain, une autre voix conciliatrice s'éleva. M. Duglé, maire de Fécamp et

ami de la famille Duval-Lorrain, prononça ces paroles :

« Ce que je dois dire, ce que je voudrais, c'est que sa terre natale, notre vieux sol fécampois, témoin de ses premiers pas, fût douce et légère à celui qui vient y reposer. Je voudrais que cette tombe, ouverte à un âge où on ne devrait pas mourir, vît se dissiper ces nuages qu'une imagination ardente d'artiste avait enfantés ; je voudrais, pour tout dire, que la grande paix de la mort recueillît dans un même sentiment d'admiration tous les habitants de notre ville. »

Ces vœux seront-ils entendus ? L'oubli et le pardon feront-ils leur œuvre de réconciliation et d'union de tous les Fécampois autour de ce marbre que vous avez, le premier, mon cher Normandy, demandé pour perpétuer le nom de Jean Lorrain dans la mémoire de ses concitoyens de Fécamp ?

Je l'espère. Je le crois.

Sur cet espoir, sur cette conviction — et en attendant de nous trouver, la main dans la main, au pied de « notre » Jean Lorrain, etc...

Carolus d'Harrans.

—»O«—

A JEAN LORRAIN

Pour avoir écouté la chanson des sirènes
Que t'apportaient les flots, le soir, en t'endormant,
Pour avoir, tout enfant, rêvé ces pâles reines
Dont le regard promet et dont le baiser ment,

Poète, tu voulus pénétrer l'incertain
Dont souffrent les rêveurs à l'âme compliquée
Et chercher ce qui met dans le bleu du lointain
Tant de mélancolie encore inexpliquée,

Et, tour à tour, tombant des palais dans les bouges,
Des hauteurs de Byzance aux bas-fonds de Paris,
Des baisers d'Oriane aux morsures des gouges,
Connaître l'Inconnu, comprendre l'Incompris !

Comme au fond d'un cloaque on voit vivre en frisson
Parmi les nénuphars des reptiles infâmes,
Tu vis, en regardant par-delà l'horizon,
Au sein des fleurs du mal grouiller des larves d'âme.

Tu cherchas la Princesse aux grands yeux d'améthyste,
Aux grands yeux consolant les Maudits, les Punis,
Tous ceux qui vont, errants, le cœur las, le front triste,
Et souffrent la douleur de désirs infinis.

Tu montras dans la boue et dans les désespoirs
Des cœurs nus dévorés d'une obscure rancune,
Et sur ce monde aux cieux éternellement noirs
Ta poésie a mis comme un rayon de lune.

René Lecœur de Saint-André.

CHAPITRE XV

Opinions
Jean Lorrain et la Critique

Jules BOIS. — Maurice GUILLEMOT.
LECŒUR de SAINT-ANDRÉ. — RACHILDE.
Georges MICHEL. — Victor EMANUEL. — Ernest GAUBERT
René WISNER. — Georges CASELLA.
Georges MAUREVERT. — Paul ADAM. — AUREL.
Jacques des GACHONS. — Anatole FRANCE.
Oscar MÉTÉNIER. — Louis SALVADORI.
Achille SEGARD. — Remy de GOURMONT
Jacques COLLANDRES.
Henry BATAILLE. — Charles MAURRAS
Albert de ROCHETAL

CHAPITRE XV

Jean Lorrain et la Critique

...Les hommes de lettres, et plus spécialement ceux que l'on nomme « les artistes » deviennent des sensitifs aigus et en quelque sorte des médiums. Cet état de l'âme ou plutôt des nerfs est la suite naturelle du métier et de la vie. Ils arrivent à être des « visionnaires » à force de chercher à exprimer avec intensité et relief leurs visions. Dans une de ses lettres à Louise Collet, Gustave Flaubert raconte que plusieurs fois, dans l'excitation qui accompagne la création littéraire, il côtoya les vertiges de la pensée. Encore Flaubert n'était-il pas, comme le fut M. Jean Lorrain, un buveur d'éther. Celui-ci nous conta les hallucinations terribles et exquises de ce M. de Phocas, qui nous fait rêver à des Esseintes, à Gilles de Rais et à Oscar Wilde ; il devait entrer en contact avec

les stryges de l'occultisme et les incubes de la magie noire.

Pour les occultistes les idées sont des forces, des êtres ; nos pensées créent autour de nous des fantômes très réels qui peuvent ensuite nous assaillir. Tel a été, je pense, le cas de Jean Lorrain qui, à force d'évoquer les voluptés cruelles et les péchés de Byzance, a fini par les « voir »...

Et l'enchanteur souffrit de son enchantement.

JULES BOIS.

(*L'Au-Delà et les Forces inconnues.* — 1901.)

...Il a encore en ses écrins de délicates joailleries à nous montrer, il est bien le « phraseur » d'une époque où Chéret invente et cisèle des broches d'or, où Charpentier gaufre et martèle des cuirs, où Rodin idéalise les spasmes de la femme et de l'amour en ses petits marbres michelangesques, d'une époque ou la vie s'agrémente de bibelots merveilleux, où le sentiment de l'art cherche à se manifester en tout, où la fièvre du nouveau bat les artères de la foule ; il est le maladif, et troublant, et magique, et suggestif écrivain de notre sensibilité de névrose, un contemporain absolu avec, en plus, les ensorcelants mystères du moyen-âge et toutes les joliesses du temps de la Pompadour : il mélange

Forain et Fragonard, et met un jabot de dentelles parfumées à la rosserie d'aujourd'hui.

MAURICE GUILLEMOT.

La Vie Littéraire (*Gil-Blas.* — 1905).

—»o«—

...Jean Lorrain a toujours aimé la Côte d'azur, les vieux châteaux en ruines, les lentes agonies et les blondes chimériques ; et son *Ellen* est encore une blonde, nacrée, presque diaphane, elle semble seulement vivre par l'éclat de ses yeux d'améthyste et de sa chevelure admirable, qui paraît lui rosir tout le visage d'un flamboiement d'incendie. Et cette agonisante de luxe, dont la beauté se fane et s'enfuit avec la vie, aime de toute la divination, la tendresse et l'ardeur des amantes qui vont mourir.

Et c'est l'arrivée du fiancé d'Ellen : Harry Asthler, un officier anglais venu pour deux jours à Hyères, après quatre ans passés aux Indes. Oh ! cette attente de la jeune fille ce jour-là ! Dès le matin, raconte la mère au médecin, elle a bondi hors de son lit, et vous croyez qu'elle « s'est « jetée dans mes bras pour y pleurer, sangloter « comme à son habitude : non, elle a couru « pieds nus à son miroir, et ramenant en ban- « deaux ses cheveux sur ses tempes, ses cheveux « un peu défaits pendant la nuit, elle n'a eu

« souci que de son visage et s'est contemplée
« longuement mais avec quels yeux, docteur !
« C'étaient des yeux de femme, ce n'étaient plus
« des yeux de jeune fille. »

Et c'est le portrait de la petite fiancée :
« Toute rose les yeux d'un bleu violet dans une
« face, on eût dit d'azalée tant elle était lumi-
« neuse, Ellen Horneby se silhouettait mince
« comme une tige dans les flots de tulle et de
« surah d'un peignoir corail. La poitrine était
« resplendissante: l'amour l'avait transfigurée. »
Mais lord Asthler, toujours beau, sain et solide, dissimule mal une pitié attendrie qui ne trompe point la petite amoureuse ; et dans l'élégance joyeuse et papillonnante d'un entourage cosmopolite d'hivernants et d'hivernantes millionnaires, s'éprend d'un flirt retrouvé : miss Gladys Harvey.

C'est fini : Ellen se sent oubliée, pis, condamnée. Lors Asthler n'a pas entendu l'hymne, adorable en sa mélancolie, de la petite sirène aux yeux d'améthyste, oubliée sur ces grèves sereines ; et cette île d'Hyères, fleurie en pleine Méditerranée sera le tombeau d'Ellen. Elle semble s'évanouir comme une princesse Mélusine, une apparition de légende. On a l'impression que la chevelure d'or se dénoue en flamme de comète, que les yeux d'améthyste, agrandis, ont

des regards de tristesse et de pardon et que l'ombre légère d'Ellen va errer, ça et là, par les nuits lumineuses et bleues du midi, le long des tours éventrées, des escaliers croulants, des murailles démantelées du vieux château sarrazin, désormais doté d'une légende nouvelle par le poète prestigieux de toutes les princesses aux cheveux d'or.

Lecœur de Saint-André.

Sur un Conte de Jean Lorrain. (*L'Ame Normande*. Octobre 1906).

—»o«—

La maison Philibert est en province, un ancien couvent et un nouveau pensionnat. Les jeunes personnes y écossent des petits pois sur des bancs de jardins avec des gloussements de poules couveuses. Toute la tendresse de la nature les entoure ; elles sont au vert dans un coin de petite ville silencieuse et elles représentent, parmi les sots, les médisants et les pimbêches, ce que la nature a encore de meilleur pour l'homme.

. . . .

Ça ne tourne mal qu'à partir du moment où le patron Philibert cherche des éléments de corruption genre parisien. Oh ! alors, Jean Lorrain se déchaîne ! Toute la tourbe du grand monde va épaissir le pur cloaque. (Il y a des cloaques

purs comme il y a le long des ornières des chemins de très clairs petits lacs dans lesquels les petits oiseaux ne dédaignent point d'aller boire). On voit *rappliquer* (style Philibert) les belles madames de tous les cinq à sept un peu courus, les hétaïres de lettres, mâles et femelles, le gratin des antichambres gouvernementales et le dessus de la corbeille des agents de change. Entre deux idylles du Point-du-Jour, des barrières d'Italie où s'accouplent *terreurs* et *gigolettes*, on peut apercevoir Ludine et Neurflize, la vierge de Nuremberg pour vieux messieurs, autrement dit le cent de clous en sac de satin qu'il est nécessaire de serrer dans le placard de ses souvenirs quand on est de la fête moderne. Ludine de Neurflize, c'est décidément la bête noire de Jean Lorrain, on la coudoie au détour de tous ses livres à en avoir des bleus ! La traite des blanches est longuement exposée avec ses avantages et ses déboires. Philibert, le gros commerçant de province, est dévoré vif par les requins de Paris, on viole, on tue et Ludine porte les péchés de tout l'Israël demi-mondain de la bonne *soce* (lisez société)...

C'est un bon roman, écrit dans un argot très curieux, consciencieusement fouillé. Il contient des statistiques intéressantes, des remarques, au sujet de la criminalité qui pourraient servir

à éclairer la police parisienne, si jamais quelque chose pouvait l'éclairer. Enfin c'est un roman moral, aussi probe qu'une œuvre de Zola, seulement beaucoup mieux faite.

RACHILDE.

(*Mercure de France*. Septembre 1904.)

—»o«—

...Jean Lorrain travaillait beaucoup.

Souvent il était levé à 6 heures du matin.

Homme d'affaires étonnant, sachant faire mille grâces auprès de l'éditeur qui lui fournirait « le charbon » pour le beau voyage rêvé, il savait discuter ses intérêts admirablement. Il nous faut dire en passant, la ponctualité avec laquelle Jean Lorrain payait ses notes d'hôtel ou autres, n'ayant jamais profité de ses titres pour obtenir quelques prix de faveur. Il était trop grand seigneur.

. . . .

Peu de psychologues ont analysé aussi froidement, aussi joliment, que lui, le cœur et le cerveau de la femme. Peu de moralistes ont aussi bellement désarmé leurs ennemis : au lendemain d'un pall-mall, une jeune femme, au bois, lui cingle la figure d'un coup de fouet ; il se précipite sur elle... et l'embrasse. Un journaliste l'insulte, il l'invite à dîner. Un ingrat qu'il « lança »,

le calomnie : il pardonne avec un mot d'esprit. Lâcheté encore ? Non : dédain, indifférence.

GEORGES-MICHEL.

Souvenirs sur Jean Lorrain. (*Revue Illustrée*, 5 Août 1906.)

—»○«—

...Notre connaissance s'était faite, il y a quatre ans, dans des conditions plutôt bizarres ; déjà, par les fougueuses chroniques de Raitif de la Bretonne et par quelques-uns de ses ouvrages les plus célèbres, j'avais appris à admirer l'écrivain ; mais j'ignorais absolument l'homme, ses excentricités étudiées, son dandysme somptueux, sa conversation extraordinairement séduisante et verveuse et le charme de son accueil si cordial, qui faisait du romancier éminent et du chroniqueur illustre le camarade et presque l'ami des plus humbles ouvriers de lettres.

Une chose, cependant m'avait toujours déplu chez lui, et lui valait, d'ailleurs, dans notre Midi volontiers ombrageux, l'instinctive inimitié du gros public simpliste et chauvin. Nul n'aimait autant que Jean Lorrain les cités chatoyantes et grouillantes de la Côte d'Azur, et nul n'excellait comme lui à en glorifier les aspects infiniment divers et pittoresques et à en célébrer les lumineuses beautés ; mais le poète et le peintre se doublaient chez lui d'un critique acerbe

et paradoxal, prompt à saisir le ridicule des hommes et des choses à l'exprimer en de bouffonnes et macabres caricatures ; et cette Riviera, qu'il se flattait de connaître, et dont il ne voulait voir, par un étrange parti-pris de neurasthénique et d'artiste, que les tares et les difformités, apparaissait à travers ses articles comme le repaire des ruffians et des filles du monde entier, comme le paradis des grosses dames pavoisées et fracassantes et des vieux messieurs libidineux, foule tumultueuse de fêtards équivoques et de parvenus méprisables enlaidissant de leurs concupiscences et de leur mauvais goût la noble sérénité de nos horizons éblouis.

Justement irrité de la fausseté et de l'injustice d'une pareille vision, je me hasardai un jour, dans les colonnes même du *Petit Niçois*, à dire vertement son fait à ce styliste prestigieux, dont la prose lyriquement diffamatoire jetait sur toute notre région je ne sais quelle triste déconsidération de lupanar élégant ; et il faut croire que mon article n'était pas, au fond, aussi méchant que je le supposais, car, loin de s'en offenser, M. Jean Lorrain en fut enchanté et m'envoya, dès le lendemain, avec la collection complète de ses œuvres, une très aimable invitation à déjeuner.

J'ai l'ai souvent revu depuis, soit dans les lieux de plaisir et d'art, où il fréquentait assidû-

ment, soit dans sa villa du boulevard de l'Impératrice, que son goût avait ornée de bibelots rares et où il recevait à sa table tous les hommes de lettres et les artistes célèbres en villégiature sur le littoral. C'était un causeur exquis et impérieux, accaparant à son profit exclusif tout l'intérêt de la conversation et improvisant, à propos de tout et de rien, de délicieuses chroniques parlées, qu'il agrémentait de l'esprit le plus mordant et le plus fin et qui tenaient positivement ses visiteurs sous le charme. Ces mêmes qualités de coloris, de mouvement et de lumière dont s'animait toute sa phrase gonflée de lyrisme, on les retrouvait entières dans ses écrits, encore ennoblies et sublimées par un art d'écriture très subtil qui atteignait bien des fois à la plénitude de la perfection. L'art d'écrire était d'ailleurs chez lui plus instinctif qu'étudié et, même dans ses travaux les plus patiemment ouvrés, rien ne trahissait l'effort pénible et les angoisses médiocres de l'à-peu-près.

Les lettres françaises, qu'il aimait d'un amour exclusif et passionné, les arts plastiques, où il exerça avec éclat des dons de critique très sagace et très compréhensif, pleurent en lui un adepte fervent et un maître glorieux qui reste par certains côtés l'égal des plus grands. Que le concert unanime d'éloges et de regrets qui salue

son tombeau soit un allègement à la douleur indicible d'une mère bien aimée, dont il fut jusqu'à son dernier jour le fils très affectueux et très tendrement dévoué.

VICTOR EMANUEL.

(*Le Petit Niçois,* 4 juillet 1906).

—»o«—

...Cet homme qu'on donnait comme l'incarnation de l'artificiel, comme la synthèse d'un parisianisme frivole et débauché, était simplement une âme simple qui ne paraissait compliquée que parce qu'on prêtait des désirs secrets à ses moindres expressions. Sensible à la beauté des saisons et des heures, impulsif comme un pirate et comme une femme, il se grisait de la grande ivresse que lui portaient la brise de la haute mer, le gémissement des vagues courtes, l'ombre de la nuit, la musique prochaine et la solitude fraîche.

. . . .

...Pendant vingt ans, il a jeté au vent du journalisme son esprit, sa force et les grâces d'un style dont nous nous déshabituons chaque jour davantage. Ses derniers livres nous apprennent qu'il est assez riche pour de telles prodigalités. Et lui qui disait jadis comme Châteaubriand rêvant sur Galata : « Il n'y a ici d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort! »

peut prononcer maintenant les paroles de Faust : « Courage, va baigner infatigablement ton sein dans les rayons de l'aurore ! »

ERNEST GAUBERT.

Les Célébrités d'aujourd'hui : Jean Lorrain (1905).

—»o«—

...Son talent raviva la chronique parisienne, qui se mourait. Jean Lorrain y déploya des audaces de plume et de langage, des trouvailles de mots et d'argot. Si être imité est une preuve de talent, il eut du génie, car depuis dix ans, presque tous les chroniqueurs imitent l'auteur de *Sonyeuse*.

Sûrement, bien longtemps encore, dans les bibliothèques des chercheurs de joies rares, *M. de Phocas* dormira sous la carapace d'une reliure aux couleurs de fard ; et, des quinze ou vingt volumes que laisse Jean Lorrain, il reste assez de pages de délire, de folie et de beauté, pour que son nom demeure vivant en l'esprit des lettrés amoureux des littératures de décadence, aux flores merveilleuses comme des orchidées empoisonnées, et entêtantes comme des effeuillements de pétales.

Que son pauvre corps, qui fut tant torturé, repose en paix. Nous ne nous souviendrons que des fêtes que nous offrirent ses œuvres, où bril-

laient des faces d'angoisse et de fièvre, et où il y avait tant de rêves exaltés que l'on se prend à l'envier de ne plus connaître la souffrance de crier son mal en le racontant, parmi la splendeur des groupes de mots, et l'ordonnance des phrases, ciselées comme des diadèmes.

René Wisner.

(*L'Action*, 11 juillet 1906.

—»()«—

...Lisez les *Propos d'Ames Simples*, mais lisez-les lentement, nouvelle par nouvelle, comme un journal, et vous comprendrez quel artiste est celui qui s'est fait le gazetier des aventures fangeuses et malsaines. Ne soyons pas assez naïfs pour regretter la voie dans laquelle un semblable écrivain s'est engagé. Il faut admirer M. Jean Lorrain et l'écouter, sans ironie, fulminer contre ce poison de la littérature qu'il distille lui-même et répand. Son influence a été déplorable ?... Qu'importe ! Il s'est trouvé des fous en Allemagne pour se brûler la cervelle quand *Werther* parut. Les victimes-romanciers de *M. de Phocas* sont peut-être plus dangereuses, puisqu'elles font supposer à l'étranger que nous sommes uniquement des dilettantes du vice ; mais ces victimes n'ont pris de M. Jean Lorrain que le côté « pornographique » de son œuvre.

Ils se sont gardés d'imiter ce style souple, harmonieux, aux lenteurs féminines, éblouissant comme une lumière, bizarre, inimitable.

GEORGES CASELLA.

La Revue Illustrée.

—»O«—

Dimanche 13 Janvier. — « D'ailleurs, qu'ont à faire ces considérations de morale, de vertu, de vie privée, quand il s'agit de rendre justice à un poète ? Qu'importent le bien et le mal où ses passions le jettent, où le roulent les hasards, quand son œuvre est là, devant vous, seule en jeu ! Etes-vous ses confesseurs ? Vous doit-il des comptes ? Comme poète, oui. Comme homme, non pas. Surtout si son œuvre, et c'est le cas avec Verlaine, a pour cris suprêmes le repentir des fautes commises, le désir d'être pur, la volonté d'être bon, l'impérieux appétit d'être aimé...

« N'eût-elle pas poussé, et si humainement, ces cris-là, il restait encore à l'œuvre de Verlaine ceci, qu'elle est belle, qu'elle est d'un grand poète, qu'elle fait et fera honneur aux lettres françaises. Et c'est cela qui devait emporter tout, n'est-ce pas ?... Eh bien ! l'auteur de cette œuvre, ce grand poète proclamé tel par tous ses frères en poésie, on souffrait qu'il vécût dans

la misère, qu'il eût l'hôpital pour villégiature, qu'il risquât d'y mourir, ou qu'il mourût dans un garni, sans avoir de quoi lui mettre un linceuil autour du corps !

« Qui souffrait cela ? Vous tous qui vous amusiez des légendes complaisamment crues à son propos... Vous qui l'*obligiez*, consciemment ou inconsciemment, à vous jouer, malgré lui, le personnage dans lequel il vous divertissait...»

Alors que les amis de Paul Verlaine, pour commémorer l'onzième anniversaire de sa mort, se sont donnés rendez-vous aujourd'hui au cimetière des Batignolles où le grand poète dort son sommeil dernier, je relis, en guise de méditation, la diatribe enflammée que Jean Lorrain publiait, dans le *Journal*, au lendemain de l'enterrement... Et çà vous a une crâne allure à côté du discours bénin, bénin, du bon Coppée, et du poétique bafouillage, tout d'artificielle émotion, du flave Catulle, débobinés sur la tombe du poète — et qui figurent, justement, au verso de la feuille...

GEORGES MAUREVERT.

(*Côte d'Azur Rapide*). (*Eclaireur de Nice*. 17 Janvier 1907).

—»o«—

... Vingt ans, il a dressé devant nous, dans la parure d'un style au vocabulaire nombreux et

hardi, mille créatures tantôt criminelles et terribles, tantôt sublimes et sacrifiées. Chacune est comme la figure centrale d'un émail impérissable, tel que ceux créés, au seizième siècle, par les artistes qui enlaçaient, de dragons et d'hydres couronnées, les corps symboliques des Vertus. La série de ces figures, réunies dans les volumes qui composent l'œuvre de Jean Lorrain, prendrait place naturellement sous les vitrines de la galerie d'Apollon, dédiée aux émaux anciens. Elle y marquerait la perpétuation du même esprit qui suggéra des miracles d'art aux Benvenuto Cellini, à leurs rivaux, à leurs successeurs.

. . . .

... Quand il conte les choses de la vie provinciale, il les révèle terribles et angoissantes, non médiocres ni quotidiennes. Les vieilles qu'il évoque possèdent, la plupart, des influences de sorcières : elles aiment les maléfices et les besognent, fût-ce sous le chapeau à bavolet. Rien d'irréel en cela. Balzac et Barbey d'Aurevilly nous découvrirent les drames affreux que masquent une façade vernie, les hautes fenêtres closes, l'honorabilité d'une réputation traditionnelle. C'est aux livres de ces deux maîtres que Paul Duval devait ajouter d'incomparables chapitres, lorsque, devenu Jean Lorrain, il se souviendrait d'une enfance moins timide qu'observatrice.

Ce besoin de comprendre toute une société aux replis prudemment levés, doua de bonne heure le jeune homme du sens critique, le sens de l'esthète. Amoureux des tableaux, des statues, des joyaux et des paysages autant que des âmes difficiles, il gagna vite le talent de discerner, entre toute, la valeur des poètes, des peintres, des orfèvres. Je crois bien qu'il écrivit la première étude connue sur notre admirable Henri de Régnier. Il le désigna pour le prince des écrivains nés aux environs de 1860. Aujourd'hui, les élites confirment ce jugement très lointain. Maurice Barrès, Elémir Bourges, Gustave Kahn, Jean Moréas, Francis Viélé-Griffin, Degas, Besnard, Blanche, Rodin, Bartholomé, Hawkins, tous ceux qui créèrent la meilleure beauté de notre temps, ceux-là furent obstinément loués par la sagacité de Jean Lorrain.

L'auteur de *Yanthis* pouvait, au reste, juger, sur le siège du pair, les poètes. L'auteur de *Monsieur de Bougrelon* pouvait de même élire ses préférés entre les nouvellistes et les romanciers. L'adaptateur de *Prométhée* eût pu, sans orgueil illicite, émettre son avis sur les pensées les plus hautes. Aussi, vingt ans fut-il, dans les grands journaux de Paris, l'apôtre écouté, l'apôtre ironique, agressif, perspicace et rieur, l'apôtre d'une vérité sévère illuminant le grouil-

lis des médiocres et des hypocrites. Nul, en aucun siècle des lettres françaises, ne fixa, comme lui, sur de chatoyantes pages, l'existence cosmopolite de Paris, de ses banlieues, Trouville et Nice. Nul ne sut comme lui peindre en quelques traits de plume un groupe d'humains et leur flagrant délit d'avarices, de luxures, de vésanies diverses.

. . . .

... Son prestige de très bel homme élégant et courageux, infiniment spirituel, facilita d'abord à l'écrivain l'accès de tous les mondes. Il les parcourut égayé, sans indulgence. Parfois même, il dit tout haut ce que l'on se chuchotait à la ronde. Et ce lui valut de féroces inimitiés. Plus tard, ceux qu'égratignait sa raillerie, ceux que méconnaissait le sens de sa critique, lui furent une troupe hostile et injuste. Sa parfaite indépendance et la franchise de ses goûts exaspérèrent aussi quelques-uns. Pour avoir été vaillamment lui-même, il eut à se défendre, et l'arme au poing, sur le terrain du duel. Mais la balle de l'adversaire ne l'émouvait pas plus que la diatribe. Tête haute, il attendait la mort, un sourire de dédain aux commissures des lèvres, sous une moustache poudrée d'or.

Evidemment, on n'écrit pas vingt années durant, au gré d'une verve infernale, ses idées

brusques et ricaneuses, sans laisser parfois échapper quelque peu d'erreurs. On eut tort de lui garder rancune. Jean Lorrain ne sut jamais être méchant. Ceux qu'il chérissait pour leur talent, pour leur esprit, pour leur cœur, savent quel ami fidèle et loyal de leurs vies, quel incorruptible champion de leurs idées il fut toujours.

Paul Adam.

(*Le Journal* 1er juillet 1906).

—»o«—

Personne, à part Ch. H. Hirsch n'osa encore vis-à-vis de Jean Lorrain le ton de la déférence totale. Il était trop vivant ; on ne risquait de lui que la définition ou des louanges partielles et réservées. « Quel dommage, disaient les meilleurs, qu'il n'ait pas pris le loisir de faire son œuvre ».

Faut-il donc une génération d'oubli pour que l'on ose mettre à sa vraie place un artiste ? La gloire veut, à tous degrés, naître sur le silence. Nous qui n'aimons pas laisser faire la coutume, risquons plutôt pour Jean Lorrain l'entier respect, que modère immodérément depuis sa mort la gent écrivassière.

Rien d'abord ne permet de croire qu'un homme eût pu mieux faire une autre chose que ce qu'il fit avec éclat. Nous n'avons le temps de

revêtir qu'un seul être. Il fut pleinement ce qu'il fut ; à d'autres de réaliser les types innombrables dont il créa le signe et le désir.

Les négligences de l'écriture hâtive, le côté parfois dénoué des phrases familières leur ont ajouté en sveltesse, en allégresse jeune et plus française. Il fuyait par goût la forme arrondie, trop faite. Il n'eût pas donné sans cela ce charme du « laisser courir » cet engouement, ce plaisir âpre et fou. Si d'un Lorrain moins déréglé on nous eût fait un écrivain moins riche, c'est que la règle est une infirme.

Le rire dangereux de Jean Lorrain rassure, en se taisant, bien des consciences torves. Il gênera pourtant les arrière-neveux des races qu'il visait. Le signe en est resté.

. . . .

... On peut dire de son esprit que les sensibilités en sont telles qu'il s'en venge. De trop éprouver, de trop récepter, ou trop deviner, comme s'il était las d'un tel fardeau, il le rejette en des saillies qui sont peut-être des nausées. Il n'a pas l'âme subversive, il part de la morale courante, et par une soif peut-être assez perverse de justice (on n'a jamais eu le droit d'être juste, mais seulement celui d'être poli), il trahit le plus piètre des secrets, celui qui « descend » le sujet. Mais l'a-t-on ému par des côtés purs ou

crânes d'une passion forte? il ne voit plus la tare. C'est que la passion est une candeur, et la candeur est une flamme qui fait de ce qu'elle touche une aveuglante cendre d'or.

Mais les êtres piteux ne lui échappent pas, ceux que l'on ne distingue entre eux que par leurs travers, qui sont sans un but fier, sans œuvre ou sans amour — ceux qui sont nés, me disait Eugène Carrière, « pour nous donner la mesure du sol ». Sur ces larves, il aime à faire chanter leurs taches ? et l'on peut même arriver à souffrir de l'ampleur qu'il leur laisse prendre dans ses livres. Mais c'est pour que, sur la triste prairie, se dressent plus lumineux ceux qui dépassent le troupeau des nivelés. L'orgueil est fait de foi, l'ambition de ferveur.

. . . .

Aurel.

Le Tréteau (*Le Petit Niçois,* 10 mars 1907).

—»o«—

« ... Même dans les modernités les plus excessives Jean Lorrain reste l'évocateur hallucinant ; ses moindres personnages ont des allures fatidiques. C'est ce caractère de réalité ressuscitée qui fait unique son œuvre. S'il faut cependant des noms de comparaison, nous mettrons côte à côte comme en un vitrail de chapelle d'a_t : Botticelli, Baudelaire, Gustave Moreau, Villiers de

l'Isle-Adam, Burnes Jones ; peut-être faudrait-il ajouter pour arriver au nombre de sept : Edgar Poë et Tennyson. On ne conçoit pas aisément un mélange de tous ces génies si particuliers ; cependant Jean Lorrain les rappelle tous, tour à tour et parfois dans une même page. Aussi voici quelques épithètes qui paraissent contradictoires, mais qui peuvent successivement s'appliquer à son curieux talent : bizarre, raffiné, troublant, monstrueux, charmant, sans oublier les qualificatifs déjà employés ici pour le désigner : terrible, étrange, amusant, compliqué, pervers, charmeur, torturant, hallucinant, féroce. D'ailleurs, il possède au plus haut point toutes les qualités « rares » d'un artiste très informé, très nerveux et très passionné...

Jacques des Gachons.

(Revue Illustrée).

—»o«—

... M. Jean Lorrain est un poète et un artiste. Les vers sont dans la tradition parnassienne avec un goût de préraphaëlisme et de mysticisme qui s'allie naturellement à tous les caprices et à toutes les fantaisies de l'âme moderne. Mais à ne connaître que sa prose, on sentirait encore qu'il est poète. M. Jean Lorrain excelle à donner une poésie aux vieilles pierres et à faire chanter l'âme des maisons anciennes. Il aime les vieux parcs,

les hautes charmilles, les allées en berceau, les quinconces déserts. Il pénètre le secret de leur mélancolie. Il devine le mystère des chambres hantées. En décrivant seulement quelque manoir normand, dont le toit d'ardoise et l'épi grêle sont cachés par les arbres, il donne le frisson...

Anatole France.

(*La Vie littéraire*. 1892).

—»o«—

J'ai rencontré Jean Lorrain pour la première fois, il y a quelques années, dans un salon ami. Il n'était alors que le poète du *Sang des Dieux* et de *la Forêt Bleue*. Tout d'abord il excita en moi une certaine défiance. Je n'aimais pas ce grand garçon aux moustaches rousses, aux yeux à fleur de tête, dont le torse assez élégant se moulait dans un gilet de velours de nuances bizarres. Je trouvais déplaisante cette originalité cherchée, de mauvais goût les impertinences polies, qui faisaient le fond de sa conversation et la joie du cercle de dames vieilles et jeunes, au milieu duquel il se manifestait.

Des présentations avaient été faites et la façon froidement dédaigneuse avec laquelle il avait répondu m'avait déplu.

La seconde fois que je le vis, il vint à moi, souriant, la main tendue, et comme j'hésitais un

peu, il me rappela aimablement notre première rencontre.

Je ne reconnus plus le Jean Lorrain que j'avais imaginé et de cette deuxième entrevue date le commencement de nos relations. Un peu plus tard, j'eus le secret de sa manière d'être.

Jean Lorrain est, en principe, hostile à toute connaissance nouvelle ; il se défie des gens qui se jettent dans vos bras, en se proclamant vos amis et chez lesquels on n'est jamais sûr de trouver de la franchise ou de la sympathie. De là cette affectation voulue, qui lui fait du tort parfois auprès des gens sérieux, mais qui a cet inappréciable avantage de l'aider à tenir à l'écart les empêcheurs de danser en rond, les ennuyeux, en argot : les *raseurs*.

Il m'a avoué en riant ce petit travers et ma foi, je ne suis pas loin de l'approuver. Parfois de ces gens insistent :

Je suis témoin qu'il a la riposte tranchante et plusieurs s'en souviennent.

Si j'ai tenu à consigner ici ces impressions premières, c'est qu'elles résultent bien du véritable tempérament de Jean Lorrain. Caractère mobile, changeant, mais inconscient de cette mobilité. Il est indépendant, ou se croit tel, et nul plus que lui ne s'impressionne et ne subit les influences ambiantes. Il fait beau et le soleil

luit, il se déclare heureux d'exister : tout est bien. Un coup de vent l'abat ; une averse, un ciel gris le rend morose, hypocondriaque et vous l'entendez, de la meilleure foi du monde, déclarer que la vie est insupportable et qu'il n'a pas eu une joie depuis qu'il se souvient. C'est l'homme-baromètre. Optimiste par occasion, pessimiste par intermittence, aussi par mode. A Fécamp, il regrette Paris ; à Paris, il soupire après Fécamp. Je le soupçonne de ne savoir exactement, ni ce qu'il veut, ni ce qu'il aime.

. . . .

Il est rare de trouver chez un faux sceptique, pour mieux dire, un naïf de cette force-là, une si parfaite connaissance de soi-même ; mais cela ne lui servira à rien et il mourra certainement dans l'impénitence finale.

D'ailleurs, ces menues tares, il les lui faut pardonner ; quoique ne voyant jamais les mêmes spectacles sous le même jour, Jean Lorrain ne s'éloigne jamais de ce qu'il croit être la réalité, au moment où il voit. De là une invariable sincérité. C'est tout ce que, raisonnablement, il convient d'exiger de lui.

Au demeurant artiste convaincu et ami fidèle. Il a la blague féroce, parfois, mais sa verve ne s'exerce jamais qu'au préjudice des indifférents ou de ses ennemis littéraires.

. . . .

Dès son enfance, les paysages de la Normandie, cette Normandie qu'il adore, le captivèrent. Il s'habitua à voir ces bois, ces champs, ces grands prés verts, ces plages qu'il parcourait chaque jour, non pas peuplés des paysans finauds qu'il devait découvrir plus tard, mais de Sylvains, de Faunes, de fées et de magiciens. Les dieux, les demi-dieux de l'antiquité, les héroïques personnages des romans de chevalerie, il aimait à se les représenter, se jouant ou chevauchant à travers les prairies, dans les forêts de chênes séculaires, aux pieds des hautes falaises. Pas une des légendes qu'on raconte le soir dans les campagnes, à la veillée, ne lui est inconnue.

. . . .

De fréquents séjours à Paris, d'obstinées explorations dans tous les mondes, firent surgir en lui un goût très vif pour la modernité. Il comprit alors que la poésie pouvait et devait admettre, comme élément de beauté, la Réalité, à cette heure où l'art est devenu, à force d'exactitude, presqu'une formule scientifique.

Il comprit que le poète moderne devait demander à cette Réalité des sensations. Libre ensuite à lui de découvrir en toutes choses des affinités et des rapprochements comme l'a si

bien expliqué le pauvre Robert Caze dans la lettre qui sert de préface au très remarquable livre de Jean Ajalbert : *Sur le Vif.* L'adage ancien : *ut pictura poesis,* trouve encore aujourd'hui son application.

Je cite un passage de la lettre de Caze à Ajalbert :

« — Un soir, nous causions. Vous levâtes
« tout à coup les yeux vers un cadre de bois
« laqué qui contient un magnifique pastel signé
« J.-F. Raffaëli. Un terrain vague de banlieue
« sali par une herbe galeuse et rare, des arbres
« poitrinaires au premier plan, et dans le fond
« des maisons à six étages avec des coins de pui-
« sards noirs entrevus, tout l'envahissement de
« la maladive civilisation dans la malade cam-
« pagne suburbaine.

« — Ce sont ces choses qu'il faudrait mettre
« en poésie, me dites-vous. Et vous les y avez
« mises avec votre obstination de montagnard
« auvergnat qui n'économise pas les belles
« rimes. »

Et Jean Lorrain a fait comme Ajalbert. Mais tandis que le dernier s'attachait à rendre surtout le côté matériel des choses entrevues, le premier prenait pour sujets les types étranges, notait au vol un mot topique, une attitude, une conversation donnait enfin la sensation exacte de la vie

parisienne, haletante, surchauffée, hypocrite, vicieuse.

Et ce furent *les Modernités* parues en 1885.

. . . .

Les Modernités, résultat d'une observation aiguë, perpicace (1) préparèrent en Jean Lorrain

(1) J'ai dit (chap. IV, p. 70) que je n'insisterais pas sur les petits et les grands scandales célèbres qui furent la meilleure arme de Lorrain contre la goujaterie et l'hypocrisie de son siècle. Je tiens pourtant à épingler ici sans autres commentaires quelques lignes d'un article de M. Louis Salvadori écrit quelques jours après (exactement le 5 Juillet 1906) la mort du poète de *l'Ombre ardente*. Elles rappellent un incident oublié, — assez injustement car il montre la sensation profondément neuve que provoqua Jean Lorrain lorsqu'il parut. (Pour être complet, j'ajouterai que « lors de l'escapade au bord de la mer » dont il est question, M. Champsaur avait été l'hôte de Paul Duval). M. Salvadori raconte : « ... Il est intéressant de reproduire ici un jugement qui fut porté sur Jean Lorrain au lendemain du jour où celui-ci, jeune chevau-léger des lettres françaises, lançait dans le tourbillon de la librairie commerciale ses *Modernités*. L'auteur des lignes qui suivent est M. Félicien Champsaur, l'entrepreneur trop connu de publications. « M. Jean Lorrain, disait M. Félicien Champsaur, aux environs de 1885, M. Jean Lorrain, qui de son vrai nom s'appelle Paul Duval, a publié un livre de vers dont je lui ai donné le sentiment (!) et le titre *Modernités*. D'aucuns ont cru trouver là une note neuve ; je regrette que cela ne soit pas du tout... (*sic*). En nous promenant (j'avais fait, au printemps, une escapade de quelques jours au bord de la mer), j'expliquai à mon provincial qu'il devait laisser tranquilles les dieux et les hamadryades, pour appliquer son vers à la poésie des modernités... Lorsqu'un an après, le poète fécampois publia son volume, *il oublia de me le dédier, comme il me l'avait offert* (?!?!) ; ce nom aurait sans doute donné l'éveil à la critique... C'était trop, et voilà pourquoi je consacre quelques lignes à cet imitateur. » Ailleurs, M. Félicien Champsaur écrit encore : « ... M. Jean Lorrain, un élève moderniste, dont l'an dernier je corrigeais les vers ».

M. Félicien Champsaur, notable commerçant, initiant le futur auteur de *Monsieur de Phocas* au culte de la Beauté, je ne voie pas très bien cela ! *N.*

le romancier, qui, cette même année, devait débuter par une première œuvre :

Les Lepillier.

Cette fois encore, la Normandie sert de cadre à une histoire cruelle dont une captation de succession fait tous les frais.

. . . .

... Avec *Très-Russe*, Lorrain a décidément gagné ses galons. Il a fait, sous ce titre original, une étude approfondie de la femme slave, « charmeuse qui semble porter en elle l'ensorcelant « et le mystérieux de la patrie lointaine. »

Madame Livitinoff est une personne très singulière qui « rêve le baiser d'un homme qui « jamais plus n'aimera, qui jamais ne pourra « plus aimer après l'avoir connue. » Elle appelle cela être *Très-Russe*.

Et dans le monde des adorateurs qui se pressent sur ses pas, elle en choisit un, comme sujet d'expérience, Mauriat; celui-là justement dans lequel Lorrain semble avoir voulu s'incarner.

Ce livre étant écrit sincèrement et probablement sous l'impression d'une aventure pareille, — puisque tout est possible avec Lorrain, — je ne chicanerai pas l'auteur sur l'inconsistance des idées de son protagoniste sur la bizarrerie et

l'illogisme du caractère de l'héroïne, deux êtres d'exception.

Les personnages de second plan valent beaucoup en ce que Lorrain les a pris dans la vie réelle, et n'a pas cherché à les affubler de ses imaginations. On a fait à ce sujet quelques chicanes à Lorrain, on lui a reproché d'avoir voulu faire des personnalités.

Je ne crois pas que telle ait été son intention il a usé simplement du droit de tout artiste de prendre chez des individus connus les traits principaux de leurs caractères, de leur attitude, de leur manière d'être, pour les appliquer à ses personnages. Cela s'appelle de l'observation, et je ne crois pas qu'il y ait jamais lieu de prendre ombrage.

Très-Russe est fort bien écrit, le style a une petite allure dix-huitième siècle tout à fait de circonstance.

Il y a des descriptions de plages, de falaises, de paysages normands, d'une fraîcheur et d'une intensité de vie et d'expressions extraordinaires.

. . . .

OSCAR MÉTÉNIER.

(*Ceux de demain. Revue moderne*, octobre 1886).

—»o«—

... Il est aussi peu sentimental que possible.

Je crois (autant du moins qu'on peut en induire de lectures et de conversations) qu'il n'a jamais aimé au sens ordinaire et profond de ce mot : *faire le don de soi*. Les phrases caressantes de ses livres ne sont qu'à l'adresse de créatures de rêve et je me souviens d'une ligne significative que je notai dans je ne sais plus lequel de ses livres. « Il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connaître... »

. . . .

Curieux et faible, voilà vraiment deux mots qui lui conviennent bien. Il a été, il est encore à la merci de sa curiosité. Pour éprouver une émotion nouvelle, il n'est rien qu'il ne sacrifie. Des images du ciel aux visions sinistres de Pantin, il a promené son désir de connaitre pendant tout le cours de la vie. Il ne s'est refusé aucune des sensations agréables ou étranges. Il a surmené son corps et son âme. C'est pourquoi peut-être il y a de la tristesse dans son œuvre.

ACHILLE SEGARD.

(*Les Voluptueux et les Hommes d'action*, p. 104 et 209).

—»o«—

... M. Lorrain a, lui aussi, beaucoup prêché Adonis, car comment retenir les femmes si on ne prêche Adonis ? Et comment les observer si on les laisse fuir. Sous ce titre insolent : *Une*

femme par jour et sous ce titre doux : *Ames d'automne*, il a noté la complexité de la physionomie féminine, la naïveté ou l'inconscience de ces petites âmes, leurs détours, leurs férocités, leur folie ou leur grâce. Toutes les pénitentes de l'Oratoire se sont confessées avec une rare sincérité.

Il y a bien de la méchanceté en tel ou tel chapitre de ce dernier livre, auquel je reviens toujours avec amour, bien de la cruauté, certaines gaucheries, mais quel charme aussi en cette première fleur même empoisonnée de l'esprit de serre chaude, de la plante rare qu'est M. Jean Lorrain ! Depuis ce temps, il y a dix ans, l'auteur de tant de chroniques a été très prodigue de son parfum originel, mais il n'a pu l'épuiser et l'arbuste a gardé assez de sève pour fleurir avec persévérance. Ce sont alors des poèmes, des contes, de petites pages où l'on retrouve avec plus ou moins de miel, tout le poivre sensuel, toute l'audace un peu sadique du disciple, du seul disciple de Barbey d'Aurevilly.

Né dans l'art, M. Lorrain n'a jamais cessé d'aimer son pays natal et d'y faire de fréquents voyages. S'il est enclin à la maraude vers les mondes du parisianisme louche, de la putréfaction galante, le monde « de l'obole, de la natte et de la cuvette » dont un rhéteur grec Deme-

trius de Phalère) signalait déjà les ravages dans la littérature, s'il a plus que tout autre et avec plus de talent que Dom Reneus, propagé le culte de Sainte-Muqueuse, s'il a chanté (à mi-voix) ce qu'il appelle modestement des « amours bizarres », ce fut au moins en un langage qui, était de bonne race, s'il a souffert en souriant, ces familiarités d'oratorien secret et si tels de ces livres sont comparables à ces femmes, d'un blond vif, qui ne peuvent lever les bras sans répandre une odeur malsaine à la vertu, il en est d'autres dont les parfums ne sont que ceux de la littérature et de l'art pur. Son goût de la beauté a triomphé de son goût de la dépravation.

Il ne faudrait pas, en effet, le prendre pour un écrivain purement sensuel et qui ne s'intéresserait qu'à des cas de psychologie spéciale. C'est un esprit très varié, curieux de tout et capable aussi bien d'un conte pittoresque et de tragiques histoires.

. . . .

Rémy de Gourmont.

(*Le deuxième livre des Masques*, p. 59 et suiv.).

—»o«—

... Kaléïdoscope mouvant, diapré, grouillant de mille types, de mille côtés d'âme, musée Dupuytren du cœur, les livres de Jean Lorrain

sont le miroir, trop vrai, où nous pouvons nous voir, sans retouche avec nos idées, nos pattes d'oie, nos furoncles moraux. C'est un verre grossissant où l'âme ne peut déguiser le point noir, la petite tache qui s'étend, qui la ronge, la monstruosité sentimentale qui la guette. Un style âpre, violent, acerbe, coloré et imaginatif, cru et sincère, un style que l'on reconnaît entre mille et qui est avant tout personnel, enchâsse ces pièces documentaires, références avisées auxquelles viendront puiser les historiens de l'avenir, soucieux de connaître sous son vrai joint la société contemporaine et ses dessous ténébreux.

. . . .

JACQUES COLLANDRES.

(*American Messanger*, 1904).

—»o«—

. . . .

... Il se laisse aller à lui-même avec un peu d'épouvante et infiniment de volupté. Il s'exagère. Il a aimé créer des fantômes à ses diverses images. Il a voulu s'incarner dans des types, et c'est à cause d'un narcissisme perpétuel que nous connûmes Bougrelon, Phocas et l'étonnant Worousof. Mental, trop mental, il a créé des êtres plus compliqués que lui-même et mille

fois plus décadents, parce qui ignora toujours peut-être cette candeur innée qu'il est, comme nous le disions, le meilleur de sa nature... Quand M. Lorrain souffre, M. de Phocas s'exténue ; quand M. Lorrain se contracte, M. de Phocas se crispe. M. Lorrain l'a forgé dans son enfer, où Satan est devenu ouvrier d'art ; il l'a forgé d'un souffle lourd et amplifié avec délices.

D'Aurevilly n'a jamais fait mieux que ce Worousof, qui a sur ses congénères la supériorité d'être sincère et vécu, en ses inimitables impulsions. En plus, éclatent, dans le style descriptif de son auteur, à tout bout de champ, des paysages, des notations d'atmosphères, si puissamment aspirées par des poumons, semble-t-il, supra-sensibles de malade que l'on a, dans ces livres, à côté de la pire fermentation des âmes, le contraste de la nature saine, toute vraie, avec la pureté de ses vents, et toute la nappe de son ciel ! Alors le style piaffe et se colore magistralement, et c'est net ainsi qu'un beau fichu de paysan dans le soleil.

. . . .

Henry Bataille.

(*La Renaissance latine*. Juin 1902).

—»o«—

... Je connais maintenant qui est M. Jean

Lorrain. C'est un romancier ou, du moins, un conteur réaliste. J'en ai pris mon parti, après de longues hésitations. Si j'étais prince, j'obligerais M. Jean Lorrain à ne plus nous donner que de ces peintures exactes, finies, fermes, vraies, comme on en trouve dans *Une femme par jour*, dans *la Petite classe*; je l'enfermerais dans une cage de fer jusqu'à ce qu'il promît de nous communiquer, non ses rêves, mais ses impressions de la vie. Car c'est vraiment là qu'il nous donne la mesure de son grand et bizarre talent.

. . . .

Les *Contes pour lire à la Chandelle!*... Ceux qui racontent quelque chose, autre chose que les états de rêverie par lesquels notre auteur a passé ou cru passer, sont excellents. On aimera, je pense, l'*Inutile vertu*; ce chevalier Bertram, si austère, si dur, qui toute sa vie rechercha son ennemi mortel et qui finit par le reconnaître dans son image, dans sa propre image, mais vieillie, accablée et presque moribonde, fournit à M. Jean Lorrain l'élément d'une fable belle et d'une moralité qui me semble plus belle encore.

CHARLES MAURRAS.

(*Romanciers et Conteurs. Revue Encyclopédique Larousse* 11 sept. 1897).

—»O«—

Voici, à titre de simple curiosité (1), *des fragments d'une analyse graphologique de l'écriture de Jean Lorrain. Elle a pour auteur M. Albert de Rochetal, le professeur de graphologie réputé :*

« Le nom est connu, l'homme aussi, la tâche du graphologue paraît donc très simple et facile.

« Ainsi parlez-vous, lecteurs sceptiques et lecteurs de bonne foi. Je vous répondrai non. La tâche est difficile de faire une esquisse de cette écriture légère et si impersonnelle qu'elle pourrait être d'une femme aussi bien que d'un homme ; *impersonnelle*, j'ai prononcé le mot juste pour qualifier cette écriture qui n'est pas unique dans la littérature.

« Essayons toutefois d'en tirer quelque chose graphologiquement :

« Le *graphisme est large, vertical, sans pleins, nerveux, négligemment arrondi, un peu décousu, aux formes tantôt banales, tantôt artistiques ; les lignes et les mots sont nettement espacés*, et si nous ne regardions la signature, nous dirions que les lettres sont simples et modestes. Tous ces signes nous révèlent une belle intelligence,

(1) ... Entièrement écrites de sa main, quoique de diverses écritures car l'écriture de l'homme change avec ses états d'âme...

JEAN LORRAIN (*M. de Phocas*, p. 17).

un cerveau qui voit juste, des goûts esthétiques, mais une recherche voulue dans l'expression, une grande indépendance d'idées et de caractère, un sens moral plutôt large, une impersonnalité anormale qu'on ne saurait qualifier de délicate, malgré sa mièvrerie, ni de puissante, malgré l'*apparente fermeté des traits*, une sensibilité nerveuse et neurasthénique, qui n'est pas de l'affectuosité (l'écriture est verticale) mais une recherche de sensations plus encore cérébrales que physiques.

« La signature est curieuse à disséquer : d'abord *elle monte, elle grimpe*, malgré l'*ensemble horizontal et triste du corps de l'écriture :* donc, ambition, activité fiévreuse, confiance en soi-même superbe. Il n'y *a pas de paraphe,* le nom seul suffit : mais le J *est énorme, allongé, étriqué*, l'L est *surhaussée,* signes d'orgueil énorme, absolu, maladif et cependant dédaigneux des applaudissements. Malgré le graphisme léger, et un peu sec, *il y a parfois des appuyés un peu pâteux.*

. . . .

« ... Il y a parfois aussi chez cet écrivain des côtés très matériels et sensuels.

« Les *pointes nombreuses semées dans cette écriture verticale* nous donnent le sens critique, froid et mordant, se moquant du qu'en dira-t-

on, ayant le courage de son opinion *(graphisme élargi)*.

« Curieuse écriture, difficile à analyser, supérieure et presque puissante par plus d'un point, superficielle par d'autres points et semblant plutôt effleurer qu'approfondir les choses.

« Je suis d'autant plus libre pour juger Jean Lorrain que je ne le connais pas, et n'ai jamais rien lu de lui *(sic)*.

« ALBERT DE ROCHETAL. »

Œuvres et Documents

CHAPITRE XVI

Œuvres et Documents

A) ŒUVRES

Poésies :

Le Sang des Dieux, poésies, Paris, A. Lemerre, 1882, in-18, avec un dessin d'après Gustave Moreau.

La Forêt Bleue, poésies, Paris, A. Lemerre, 1883, in-18, avec un dessin d'après Sandro Botticelli.

Viviane, poésies, Paris, A. Lemerre, 1885, in-18.

Modernités, poésies, Paris, Savine, 1885, in-18.

Les Griseries, poésies, Paris, Tresse et Stock, 1887, in-18.

L'Ombre Ardente, poésies, Paris, E. Fasquelle, 1897, in-18.

Croquis, Voyages, Critiques :

Dans l'Oratoire, portraits de gens de lettres, Paris, Dalou, 1888, in-18.

Poussières de Paris, Paris, Ollendorff, 1899, in-18.

Heures d'Afrique, notes de voyages, Paris, E. Fasquelle, 1899, in-18.

Heures de Corse, Paris, E. Sansot et Cie, 1905, petit in-18.

Théâtre :

Très Russe, 3 actes (avec Oscar Méténier). *Bodinière*, 3 mai 1893, Paris, E. Fasquelle, 1893, in-18.

Yanthis, 4 actes en vers. Musique de scène de Gabriel Pierné. *Odéon*, 10 février 1894, Paris, E. Fasquelle, 1894, in-18.

Conte du Bohémien, lumino-conte, *Salon des Cent* (« la Plume ») en déc. 1895 (14 décors d'Andhré des Gachons ; musique de scène de Charles Silver). — (Ce conte dédié à Mme Aurel, a été publié dans *Princesses d'Ivoire et d'Ivresse*, V. plus loin).

Brocéliande, conte en vers, musique de M. de Wailly. *L'Œuvre* (salle du Nouveau-Théâtre), 7 janvier 1896.

L'Araignée d'Or, ballet en 1 acte, musique d'Edmond Diet. *Folies-Bergères*, 1896.

Rêve de Noël, ballet en 1 acte, musique d'Edmond Diet. *Olympia*, septembre 1897.

La Princesse au Sabbat, ballet en 2 actes, musique de Louis Ganne. *Folies-Bergères*, 25 janvier 1899.

La Belle aux cheveux d'or, ballet en 1 acte, musique d'Edmond Diet. *Olympia*, 2 mai 1900.

Prométhée, tragédie lyrique en 3 actes (avec A. Fer-

dinand-Hérold). *Arênes de Béziers*, 26 août 1900. Paris, *Mercure de France*, 1900, in-18.

Watteau, ballet en 1 acte, musique d'Edmond Diet. *Olympia*, 8 octobre 1900.

Deux heures du matin... Quartier Marbeuf, 1 acte (avec Gustave Coquiot). *Grand Guignol*, nov. 1903, Paris, Ollendorff, 1904, in-18.

Hôtel de l'Ouest... Chambre 22, 2 actes (avec Gustave Coquiot). *Grand Guignol*, 9 déc. 1904, Paris, Ollendorff, 1905, in-18.

TRUMEAUX : L'un d'eux, L'une d'elles, Chiromancienne, Leurs mères, Leurs frères, Chez le grand critique, Fleur-de-Brocante, Sans dot, etc., (*Grand Guignol* et *Boîte à Fursy* 1897-98) (non publié).

Sainte-Roulette, 3 actes (avec Gustave Coquiot). *Théâtre Molière*, 1905.

Clair de Lune, 1 acte (avec Delphi Fabrice). *Concert de l'Epoque*, déc. 1903, (non publié).

Une nuit de Grenelle, 1 acte (avec Gustave Coquiot) *Théâtre Rabelais*, déc. 1903.

Thécla ou le Drame de Neuilly, drame. *Baraque Legois*, Fête de Neuilly, 23 juin 1904. Représentation unique avec Polaire, Louise Bignon, Etiévant, Marguerite Deval, etc...

Ludine, 1 acte. *Capucines*, janvier 1904.

L'Inutile Vertu, projections lumineuses.

THÉATRE (*Brocéliande, Yanthis, la Mandragore, Ennoïa*). Paris, Ollendorff, 1906, in-18 (avec un portrait de l'auteur).

Romans et Nouvelles:

Les Lepillier, roman, *Madame Herbaud*, *Un coup de fusil*, *Dans un boudoir, Installation*. Paris, E. Giraud, 1885, in-18.

Très Russe, roman, Paris, Giraud, 1886, in-18.

Sonyeuse ; Soirs de Province ; Soirs de Paris. Paris, E. Fasquelle, 1891, in-18.

Buveurs d'âmes, nouvelles. Paris, E. Fasquelle, 1893, in-18.

Un Démoniaque, Espagnes, Histoires du bord de l'eau, nouvelles, Paris, Dentu, 1895, in-18.

La Petite Classe, (préface de Maurice Barrès). Paris, Ollendorff, 1895, in-18.

La Princesse sous Verre. Paris, Taillandier, 1896, in-4°.

Une femme par jour, Femmes d'été, illustr. de Mittis. Paris, Borel, 1896, in-18.

Loreley, conte, illustr. de Calbet, Marold et Mittis. Paris, Borel, 1897, in-32.

Contes pour lire à la chandelle. Paris, *Mercure de France*, 1897, petit in-18.

M. de Bougrelon, nouvelle, illustr. de Marold et Mittis. Paris, Borel, 1897, in-32.

Ames d'automne, illustr. d'Heidbrinck. Paris, E. Fasquelle, 1897, in-32.

Princesses d'Italie. Paris, Borel, 1898, in-32.

La Dame Turque, illustr. photogr. Paris, Per Lamm, 1898, in-16.

Ma petite ville ; le Miracle de Bretagne ; Un veuvage d'amour, nouvelles, illustr. de Manuel Orazi, gravées à l'eau-forte par Frédéric Massé et imprimées en couleurs, vignettes décoratives de Ludincki. Paris, L. Henry May, 1898, in-8°.

Madame Baringhel. Paris, A. Fayard, 1899, in-18.

Histoires de Masques. Préface de Gustave Coquiot, couverture illustrée par Henry Bataille, Paris, Ollendorff, 1900, in-18.

Vingt femmes, croquis, illustr. photogr. Per Lamm, 1900, in-16.

M. de Phocas, couverture de Géo Dupuis. Paris, Ollendorff, 1901, in-18.

Sensualité amoureuse, illustr. photogr. Paris, Per Lamm, 1902, in-16.

Coins de Byzance ; Le Vice Errant, couverture illustrée de Lorent-Heilbronn. Paris, Ollendorff, 1902, in-18.

Princesses d'Ivoire et d'Ivresse, couverture illustrée de Manuel Orazi. Paris, Ollendorff, 1902, in-18.

Quelques Hommes, illustr. phot. Paris, Per Lamm, 1903, in-16. (Réédité en 1906 sous le titre *Le Prince Pietaposa et quelques hommes*).

La Mandragore, conte, 33 illustr. de Marcel Pille, gravées par Deloche, E. Florian, les deux Froment et Julien Tynaire. Paris, E. Pelletan, 1899-1903, in-8°.

M. de Bougrelon, la Dame Turque, Sonyeuse. Paris, Ollendorff, 1903, in-18.

Fards et Poisons, couverture illustrée de Maignien. Paris, Ollendorff, 1904, in-18.

La Maison Philibert, illustr. de Bottini. Paris, Librairie Universelle, 1904, in-18.

Propos d'âmes simples, couverture illustrée de Sem. Paris, Ollendorff, 1904, in-18.

L'Ecole des Vieilles Femmes. Paris, Ollendorff, 1905, in-18.

Heures de villes d'eaux : Madame Monpalou, Quelques Sources, Quelques Plages, l'Eté dans les Alpes, couverture illustrée par José Roy. Paris, Ollendorff, 1906, in-18.

Ellen, Trains de Luxe, couverture illustrée d'Antoon Van Wélie. Paris, Pierre Douville, 1906, in-18. — (*Ellen*, seul. Réédition 1907).

Le Crime des Riches, la Riviera, Par les Routes, couverture illustrée par Albert Guillaume. Paris, Pierre Douville, 1905, in-18.

Le Tréteau, roman de mœurs théâtrales et littéraires, couverture de Manuel Orazi. Paris, Jean Bosc et Cie, in-18, 1906.

L'*Aryenne, Gens de Mer, Bords de Marne, Bords de Seine,* couverture d'Antoon Van Wélie, Paris, in-18, Ollendorff, 1907.

M. de Phocas, édition de grand luxe sur vieux Japon, illustr. par Van Wélie, Jean Bosc, 1907. Tirage restreint *(sous presse)*.

Hélie, garçon d'hôtel, in-18, Ollendorff, Paris *(pour paraître)*.

Collaborations :

La Plage Normande, la Normandie Artiste (1886-91). — *Le Courrier Français* (1885-92). — *L'Evénement* (1887-1900). — *Le Scapin* (1886). — *Le Décadent* (1887-88). — *L'Echo de Paris* (1891-95). — *La Revue Moderne* (1893). — *La Revue Indépendante* (1895). — *Le Gaulois* (1895-1900). — *La Revue Illustrée* (1893-1900). — *Le Mercure de France* (1892-95). — *La Vogue* (série nouvelle). — *La Plume* (1895-1900). — *Le Journal* (1895-1905). — *Le Gil Blas* (1903-04). — *L'Auto* (1904-05). — *La Revue Blanche, la Revue Encyclopédique, le Supplément du Figaro, Je sais tout, Fémina,* etc.

Jean Lorrain a aussi collaboré au *Florilège Normand* (1 vol., Durand, impr. à Fécamp), avec Alphonse Karr, Guy de Maupassant, Carolus d'Harrans, etc. (volume rarissime).

B) DOCUMENTS

Iconographie :

Henry Bataille : *Têtes de Bataille*, légendes et lithographies de H. B. Ollendorff, 1901, in-fol. — **Antonio de la Gandara** : *Portrait* (peinture). Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, Paris, 1904.— **L.-W. Hawkins** : *Portrait-Charge* (*L'Œuvre d'Art international* 1902). *Caricature inédite* (propriété de H. Hawkins). — **Sem** : *Albums*, (1900-01-03-05). Pl. reproduite dans le *Journal* (juillet 1902) et *La Revue Illustrée* (nov. 1902). — **André Rouveyre** : *150 caricatures théâtrales*. Texte de Nozière et Ernest La Jeunesse. Paris, Albin Michel 1904, in-18. — **F. Vallotton** : *Masque, Deuxième livre des Masques* de Rémy de Gourmont. Paris. *Mercure de France*, 1897, in-18.—**Whidopft** : *Portrait-Charge*, *Courrier Français* (juil. 1900). — **Camara** : Portrait-Charge : *Assiette au Beurre* (1905). — **Angelo Garino** : Deux portraits (peinture), propriété de Mme Pauline Duval-Lorrain et de M. Angelo Garino (exposition des Beaux-Arts de Nice) ; *Paul Duval à seize ans*, miniature originale de Monvoisin, propriété de Mme Pauline Duval-Lorrain.

Photographies de Boissonnas et Taponier, Gerschel, Susse frères, etc...

Caricatures : *Rire*, *Sourire*, *Revue Illustrée*, *Revue Encyclopédique*, *la Vie Heureuse*, etc...

Etudes à consulter :

Album illustré officiel des Fêtes de Béziers, édité par le Comité-Béziers, 1900 in-4°. — *Album illustré des Fêtes de Béziers*, couverture de Georges Roux. Béziers, J. Fabre, éd., 1900, in-4°. — *Album officiel des Fêtes de Béziers* (*Prométhée*, 2e année). Béziers, J. Fabre, éd., 1901, in-4° (illustré). — **Henry Bataille** : *Jean Lorrain*, *La Renaissance latine*, 15 juin 1902. — **Adolphe Brisson** : *Pointes sèches* (Physionomies littéraires). Paris, Colin, 1898, in-18. — **Jacques des Gachons** : *Jean Lorrain* (Photographies et portrait gravé par Florian). *Revue Illustrée*, 1er juillet 1896. — **Maurice du Plessis** : *L'Œuvre poétique de Jean Lorrain. Le Décadent*, 15 janvier 1888. — **Ernest-Charles** : *Les Samedis littéraires*. Paris, Perrin, 1903, in-18. — **Marcel Fouquier** : *Profils et portraits*. Paris, A. Lemerre, 1891, in-18. **Anatole France** : *La Vie littéraire*, Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18. — **Ernest Gaubert** : *Théâtres et Concerts. Courrier Français*, 2 septembre 1900 ; *Jean Lorrain, Mercure de France*, 1er mars 1905. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*, 2e série. Paris, *Mercure de France*, 1898, in-18. — **Bernard Lazare** : *Figures contemporaines*. Paris, Perrin, 1895, in-18. — **Ernest La Jeunesse** : *Les Nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*. Paris, Perrin, 1896, in-18. — **Marius-Ary Leblond** : *La Société Française sous la troisième République, d'après les romanciers contemporains*. Paris, F. Alcan, 1905, in-8°. — **Emile Lutz** :

Jean Lorrain, dessins de Whidopft. *Courrier Français*, 24 juin 1900. — **Catulle Mendès** : *Rapport sur le Mouvement poétique français de 1867 à 1900*. Paris, Imprimerie Nationale, 1902, in-8°, et E. Fasquelle, 1903, in-8°. — **François Périlhou** : *Chronique des théâtres et des mœurs. L'Effort*, mars-août 1901. — **Achille Segard** : *Les Voluptueux et les Hommes d'action*. Paris, Ollendorff, 1901, in-18. — *Le Titan*, numéro spécial consacré à Prométhée, publié avec la collab. de Jean Lorrain.— Chroniques littéraires de la *Revue Illustrée* (1er août 1901, 1er avril 1904, 15 mars 1905), par **Georges Casella**. — **Gustave Coquiot** : *La Maison Philibert*, *Le Journal*, 30 sept. 1904. — **Ernest Gaubert** : *Jean Lorrain*, biographie critique, avec un portrait de Jean Lorrain. Paris, Sansot et Cie, 1905. — **Hector Fleischmann** : *Le Massacre d'une Amazone*, pamphlet contre Jean Lorrain. — **Maurice Guillemot** : *La Vie littéraire. Gil-Blas,* 1895. — **Bastos** : *Nos Bibelots*. Paris, 1896. — **Oscar Méténier** : *Jean Lorrain Revue Moderne*, 1886. — **Paul Adam** : *Jean Lorrain. Le Journal*, 2 juillet 1906. — **Aurel** : *Visites d'art*. Jean Lorrain. *Le Petit Niçois*, 22 janvier 1906. — **Georges-Michel** : *Souvenirs sur Jean Lorrain. Revue Illustrée*. 8 août 1906. — **Sparklet (Flament)** ; *Le Trottoir roulant. Echo de Paris*, 4 juillet 1906. — **René Lecœur de Saint-André** : *Sur un conte de Jean Lorrain*. L'*Ame Normande*, oct. 1906. — **Carolus d'Harrans** : *Jean Lorrain. Journal de Fécamp*, 3 juillet 1906. — **Jules Bois** :

L'*Au-Delà et les Forces inconnues. Le Matin*, 9 nov. 1901. — **Raymond Crussard** : *Jean Lorrain. La Poétique.* 15 Juillet 1906. — **René Wisner** : *Jean Lorrain.* L'*Action,* 11 juillet 1906. — **Victor Emanuel** : *Jean Lorrain.* Le *Petit Niçois*, 4 juillet 1906. — **Georges Normandy** : *Jean Lorrain. Documents inédits.* La *Grande Revue*, 1er nov. 1906 et *Pall-Mall Illustration*, janvier 1907. — **Edouard Conte** : *Causeries* : Jean Lorrain, La *Dépêche de Toulouse*, 8 juillet 1906. — **Aurel** : Le *Tréteau. Petit Niçois*, 10 mars 1907. — **Charles-Henry Hirsch** : *Article du Mercure de France*, 15 janvier 1907. — **Georges Normandy** : L'*Heure qui passe.* Paris, in-16 colombier (Biblioth. Gén. d'Edition). Préface de Clovis Hugues. Le 2e *livre posthume de Jean Lorrain* : l'*Aryenne. Petit Niçois,* 16 mars 1907, etc. — **Aurel** : *Jean Lorrain.* (La Revue Jeune, *de Maurice Rivoire, avril 1907).*

FIN

INDEX ALPHABETIQUE

DES NOMS CITÉS DANS « JEAN LORRAIN, SON ENFANCE SA VIE, SON ŒUVRE »

Ensor (James).
Ernest-Charles (J.).
Esparbès (Georges d').
Etiévant.

F

Fabre (J., *Béziers*).
Fabrice (Delphi).
Faguet (Emile).
Fasquelle (Eugène).
Fayard (A.).
Flament (Albert, *Sparklet*).
Flaubert (Gustave).
Fleischmann (Hector).
Florian (E.).
Forain.
Forge (Anatole de la).
Fouquier (Marcel).
Fragonard.
France (Anatole).
Fréville (Mlle de).
Fromont *(Les deux)*.

G

Gachons (Andhré des).
Gachons (Jacques des).
Galipaux.
Garino (Angelo).
Gaubert (Ernest).
Gautier (Théophile).
Gavarni.
Gérault-Richard.
Gerschel.
Gerville-Réache (Mlle).
Giraud (E.).
Glück.
Goncourt (Les).
Goudeau (Emile).
Gourdon de Genouillac.
Gourmont (Rémy de).
Gray (H.).
Grenet-Dancourt.
Grévin.
Guillaume (Albert).
Guillemot (Maurice).
Guilloury.

H

Haraucourt (Edmond).
Harrans (Carolus d').
Hawkins (L.-W.).
Heidbrinck.
Héricourt de Valincourt (la Marquise d').
Hérold (A.-Ferdinand).
Hirsch (Charles-Henry).
Houssaye (Arsène).
Hugues (Clovis).
Hugo (Victor).
Huysmans (J.-K.).

I J

Jodelle.
Juvénal.

K

Karr (Alphonse).
Kahn (Gustave).

L

Lachenal.
Laffond (Mme).
La Gandara (Antonio de).
La Jeunesse (Ernest).
Lalande (Baronne).
Lamartine.
Lancret.
Larousse.
Lausnay (Alphonse de).

Laurent (Marie).
Lazare (Bernard).
Leblond (Marius-Ary).
Lecœur de St-André (René).
Leconte de l'Isle.
Le Dentu (D^{r}).
Legay (Marcel).
Lemerre (A.).
Lenfant.
Lepelletier (Edmond).
Leroux (Xavier).
Lévy (Emile).
Lévy (Jules).
Lockroy.
Loir (Luigi).
Lorent-Heilbronn.
Lorrain (Jean).
Ludincki.
Lutz (Emile).

M

Mac-Nab.
Maëterlinck.
Magnier (Edmond).
Mallarmé (Stéphane).
Maizeroy (René).
Maignien.
Marat.
Marié de l'Isle.
Mariéton (Paul).
Marin (A.).
Marni (Mme Jeanne).
Maret (Henri).
Marsolleau (Louis).
Marold.
Massé (Frédéric).
Massier (Clément).
Mantegna.
Mauclair (Camille).
Maupassant (Guy de).
Maurras (Charles).
Maurevert (Georges).
Mauvoisin (le R. P.).
May (L.-Henry).
Méaulne (Gaëtan de).
Mendès (Catulle).
Méténier (Oscar).
Métra (Olivier).
Michel-Ange.
Michel (Georges).
Michel (Albin).
Milton.
Mittis.
Molière.
Moreau (Gustave).
Moréas (Jean).
Monvoisin (Mme).
Morris (William).
Morse.
Mortier (Alfred).
Montesquiou (Robert de).
Moulard.
Musset (A. de).

N

Nerval (Gérard de).
Normandy (Georges).
Nozière.
Nunès (Léon).

O

Ollendorff.
Orazi (Manuel).
Otéro.

P

Payen (Louis).
Périlhou (François).
Pelletan (E).
Per Lamm.
Périer (Jean).
Perrin.

Q

R

S

T

FIN

DE L'INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE BIRTÈGUE ET GARDERAULT, ISSOUDUN (INDRE)



Impressions Artistiques L.-Marcel Fortin et Cie, 6, Chaussée d'Antin, Paris

